

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Claude Gohin

illustré par Isabelle Denis-Gohin

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

**DERNIER ÉTÉ
À SAINT-DESERT
UNE JEUNESSE
SOUS LA BOTTE NAZIE**

"Un fou criminel et deux sociopathes"
Isabelle Denis-Gohin (2016) CC-Domaine public



DERNIER ÉTÉ À SAINT-DÉSERT
1939-1945 : Journal de guerre
Une jeunesse sous la botte nazie

À MON PÈRE

Mort il y a dix ans.
Nuit du 23 au 24 juillet 2006.
Je venais de fêter mes 43 ans.
Un clin d'œil amical et paisible.
Quelques jours plus tard, un papillon blanc.
Rentré par le velux, au deuxième étage.
Quelques instants s'est posé sur mon ordinateur.
Est reparti par l'autre fenêtre.
En paix.

Salut mon papa.

—ISABELLE (DENIS)—

PRÉFACE

Quand j'étais plus jeune, papa me racontait, de temps à autre, ses souvenirs de guerre. Qu'il avait été STO et qu'il y avait échappé à la mort, à Berlin. C'était à peu près tout, mais à cette époque, cela ne m'intéressait peut-être pas autant.

Puis j'ai grandi et j'ai aimé l'histoire. Pas les dates, mais comprendre les événements, comprendre les époques, comprendre les êtres qui ont vécu les grands bouleversements, ceux qui ont vécu notre monde.

Puis, en 1994, papa nous offrit, à mes frères et sœurs son « Journal de guerre », bribes de notes prises à l'époque même où les événements se déroulaient et remaniées ensuite pour être tapées à la machine à écrire, une vieille Japy aux touches fatiguées. Cette histoire m'a bouleversé, parce que mon père, jeune, a été la victime d'idées politiques nauséabondes, relayées par les traîtres pétainistes. Son journal est un témoignage, mêlant l'histoire et la famille Gohin, les sourires et les peurs, l'amour et la haine.

Avec l'accord de mes frères et sœurs j'ai donc repris ce journal, légèrement réécrit pour une lecture plus souple, et offert ainsi à l'universelle bibliothèque de l'humanité, comme un humble témoignage.

—ISABELLE (DENIS)—

PRÉAMBULE

C'est à vous, mes enfants, petits-enfants et à tous mes descendants. Leur compagnon ou compagne de route, à vous sont dédiées ces pages. Simple histoire vécue sans prétention littéraire ; pour vous dire ce qu'il arrive entre 17 et 23 ans lorsque l'on est pris dans la furie d'une guerre sans merci, qui casse votre jeunesse, et pour message je vous crie :

PLUS JAMAIS ÇA

Le texte qui suit a été écrit à l'époque même où les événements se situent ou très peu de temps après (maximum 2 semaines) pour quelques moments rares de la fin de la deuxième et de la troisième partie. Souvent écrit au jour le jour, sur des cahiers ou des feuilles dont, pour la troisième partie j'ai toujours gardé près de moi ou sur moi ces écrits. Je les ai sauvés de toutes péripéties. Reconstitué en totalité en 1945/46 et retransmis pour vous, ainsi, accompagné de photos et cartes en ce printemps 1994.¹

CLAUDE GOHIN

¹ Les photos et cartes ne font pas partie de cette édition grand public pour des raisons de droits.

PRELIMINAIRE HISTORIQUE

En novembre 1918 les Allemands refusent de croire que leur armée a été battue, aucun ennemi n'a franchi leur frontière.

Parmi les soldats allemands un caporal nommé Hitler veut sauver son pays de « l'humiliation » de l'armistice et enseigne aux soldats la haine du pacifisme.

En 1920 Hitler adhère au parti des travailleurs allemands ; il y est chargé de la propagande et renforce le parti, il s'en assure le contrôle, et change son nom pour l'appeler : « parti NATIONAL socialiste allemand » ou parti NAZI.

En 1922, Hitler en est le chef et l'orateur de talent. Il conçoit son parti comme un mouvement de masse, avec des slogans tenant lieu d'idées et introduit la violence en recrutant des voyous armés : les S.A. ou « Sections d'Assaut ». Pour mâter ses adversaires politiques le slogan d'Hitler est : « Plus le mensonge est gros, plus les foules le gobent aisément. »

En 1923, Hitler tente par un putsch, à Munich, de prendre le pouvoir. Il échoue, est arrêté et reste un an en prison. Ce fut là qu'il entreprend d'écrire un livre : « Mein Kampf » (Mon combat) où il expose en style emphatique ses idées de grandeur pour l'Allemagne. Cet ouvrage devient la Bible de l'Allemagne nazie : un livre prophétique !

Entre 1925 et 1928 l'économie allemande est en pleine expansion. Hitler récupère la bourgeoisie et pense que seule la voie légale est le moyen d'arriver au pouvoir.

En 1929/1930 la crise mondiale touche l'Allemagne. Des élections vont permettre aux nazis d'obtenir 107 sièges au Reichstag (Parlement allemand). Cependant le chaos politique continue dans l'antagonisme des nazis et des communistes. Hitler dans ses discours insulte les « rouges », le système et les Juifs. Il promet de rendre à l'Allemagne sa grandeur, et par sa force de persuasion, aux élections, le parti obtient 230 sièges.

Le 30 janvier 1933 est pour le nazisme un grand jour : Hitler accepte le poste de chancelier, il dissout aussitôt le Reichstag et les S.A.

deviennent une force de police auxiliaire et les nazis instaurent un régime de terreur. C'est l'ouverture des premiers camps de concentration pour les opposants et les juifs allemands.

Fin février 1933, le Reichstag est en feu, les nazis accusent les communistes, alors que c'est eux-mêmes qui ont allumé l'incendie. Hitler déclare le parti communiste illégal et les députés sont arrêtés ou assassinés. Hitler devient le Führer, c'est-à-dire le Guide, il a la majorité absolue et le parti nazi devient le parti unique.

En 1934, Hitler fait assassiner les chefs des S.A. avec ses adversaires. Il forme de nouvelles recrues : les SS et une police « La Gestapo ».

Au début de 1935, Hitler dénonce le traité de Versailles de 1919, le considérant comme « un chiffon de papier », il met en place une armée forte et une aviation militaire offensive.

7 mars 1936, les troupes allemandes réoccupent la Rhénanie. Le monde ne bronche pas. Hitler organise l'armée allemande selon la stratégie de la « guerre éclair ».

En 1937, la guerre civile espagnole lui permet d'essayer sa force.

Le 12 mars 1938, Hitler annexe l'Autriche à l'Allemagne, sans problème, au nom du « Lebensraum » (Espace vital), et sous prétexte d'une forte minorité allemande dans une province tchécoslovaque, Hitler veut son annexion. Mais la France et l'Angleterre mobilisent pendant que les chefs se retrouvent avec Hitler à Munich et le 30 septembre 1938 sont signés : « les accords de Munich »... Hitler occupe la province tchèque.

En 1939, Hitler veut sa guerre et le 19 mars il envahit toute la Tchécoslovaquie, et l'occident se prépare à la guerre doucement.

En juillet 1939, il y a l'Axe Berlin-Rome-Tokyo et en face le pacte France-Angleterre-Pologne. L'URSS à choisir son camp.

Chapitre I

26 août 1939 - 10 mai 1940
Mes 17 / 18 ans

Les radios occidentales, que l'on appelait, en ce temps-là, TSF en France, se mirent de nouveau à nous faire entendre les folles vociférations d'Hitler, retransmises à partir des nombreuses manifestations de masse dont il était friand. Une fois de plus Hitler réclamait un territoire : Dantzig et son « couloir », or c'était un territoire polonais ! et le seul accès à la mer de la Pologne (cette ville est aujourd'hui : Gdansk).

C'est le 26 août 1939 que fut décrétée la mobilisation partielle pour la deuxième fois en moins d'un an. Mes parents étaient alors à Remiremont, dans les Vosges, avec mes frères et sœurs. Depuis 18 mois déjà j'habitais à Paris chez mon grand-père Gohin et chez tante Bady, sœur de papa, pour suivre mes études à l'École des Arts Appliqués de Paris.

Les pays occidentaux du pacte s'agitent pour calmer Hitler, qui repousse toute idée de négociation et accuse les polonais de martyriser les allemands qui résident en Pologne. Coup de théâtre : les russes signent avec les allemands un pacte de non-agression.

Le premier septembre 1939 à 3 heures du matin, Hitler ayant réuni d'urgence ses ministres, déclare Dantzig allemand et à 5 heures du matin les armées nazies entrent de force en Pologne. Un ultimatum est envoyé à Hitler pour le retrait de ses armées de Pologne avant 11 heures le 2 septembre, mais il est rejeté par celui-ci.

Samedi 2 septembre 1939 vers midi

Des roulements de tambours aux quatre coins de Remiremont et simultanément la TSF nous apprennent que la mobilisation générale est effective immédiatement.

Hitler continuant d'envahir toute la Pologne, c'est à 17 heures la déclaration de guerre à l'Allemagne. La France, l'Angleterre



Sucette polonaise

“À 5 heures du matin les armées nazies entrent de force en Pologne”

et tous ses dominions, c'est-à-dire le Canada, l'Australie, l'Inde et bien d'autres encore et, bien sûr de toutes les colonies des deux pays.

2 septembre 1939

À Remiremont de petits groupes se forment dans les rues, les aînés : Madeleine, François et moi nous promenons avec grand-père et celui-ci nous dit : "C'est ma troisième guerre".

Nous sommes tous trois surpris, d'abord parce qu'alors nous ne savions pas à 16 heures que la guerre était déclarée, et nous trouvons bien du pessimisme chez notre grand-père et un peu d'exagération, parce qu'en 1870 il n'avait qu'un peu plus de 3 ans.

Remiremont est calme, comme d'ailleurs le reste de la France où, sans enthousiasme loin de là ! Les appelés vont dans les divers lieux qui leur sont assignés. Certaines activités d'Alsace sont évacuées vers « l'intérieur » ; tel est le cas de la Banque de France de Mulhouse qui s'installe à Remiremont. On obscurcit les lampes, on peint les vitres en bleu, selon les consignes obligatoires de la « Défense passive ».

Un navire transportant des réfugiés au Canada est torpillé.

69 milliards sont votés pour la défense nationale en supplément.

Nous fabriquons des masques à gaz avec du linge et des yeux en mica ; nous ne sortons plus en voiture pour nous promener, mais à pied et nous jouons aux cartes avec des amis. Varsovie est bombardée par les avions allemands ; l'armée polonaise est submergée par la puissance allemande : elle a des fantassins cavaliers contre des tanks ! Sur la frontière allemande une offensive française permet une petite pénétration en Allemagne. Alerte sur Paris, guerre marine entre les nazis et les forces alliées. Varsovie prise par l'armée nazie et l'attaque par l'est des armées russes amènent la capitulation et l'occupation totale de la Pologne. À l'est l'URSS, à l'ouest les nazis : on est le 6 octobre 1939.

Je passe une bonne partie du mois d'octobre à attendre à Remiremont la rentrée des Arts Appliqués (qu'entre nous nous appelions les « Zarzas » et moi par écrit les AA). Je fais des dessins et mes premières peintures à l'huile.

L'oncle Robert, un frère de maman, est mobilisé en Algérie comme ingénieur chimiste. Pour des recherches chimiques ? Atomiques ? on ne le saura jamais.

28 octobre 1939

Les Zarzas ouvrent enfin ! Je rentre à Paris avant, avec un laissez-passer officiel. Grand-père et tante Bady sont partis se réfugier en Normandie, et c'est l'oncle Fernand, frère de papa, qui me reçoit chez lui : 6 rue Madame, à Paris VIème. À cette époque le port du masque à gaz est obligatoire : tous le même, donné gratuitement, et l'on croise bien des gens munis de ce vilain tube gris métallique.

Aux AA je suis mis pour ma deuxième année d'école à l'atelier de laque, ce qui ne me plaît guère, mais ce n'est pas définitif.

L'oncle Robert sera bientôt libéré puisqu'il vient d'être père d'un quatrième enfant : Nicole.

Je déjeune souvent au restaurant avec mon oncle Fernand.

Encore une alerte pour rien sur Paris en novembre.

30 novembre 1939

J'apprends la mort de l'oncle Robert, avec lui beaucoup de souvenirs entrent dans le passé de ma jeunesse.

À Noël, je suis de nouveau à Remiremont en famille. Souvenir de quelques bridges avec Madeleine, François, des jeunes de nos âges et moi. Très sympathiques souvenirs.

1940

Voici 1940. Je suis de retour à Paris, où ce que l'on appelle la « Drôle de guerre » continue, il ne se passe rien vraiment. Tante Jeanne, la femme de l'oncle Fernand est revenue de la province bordelaise où elle était partie au début de la guerre, fin janvier 40.

Tout est calme à Paris et les masques à gaz disparaissent peu à peu dans la foule parisienne. Durant les six premiers mois de la guerre les communiqués du front est, indiquent presque toujours « Rien à signaler », à part quelques petits coups de main sans casse et sans suite. Je note juste une bataille navale dans l'Atlantique sud, dans les eaux de l'Argentine à Montevideo où est coulé par la marine anglaise le grand cuirassé boche : « Graaf Spee ».

Aux Zarzas, je suis pour cette deuxième année presque toujours premier en dessin à vue (fusain sur format raisin d'un plâtre en sculpture). En géométrie-perspective je suis parti très faible pour remonter, en mars, dans les dix premiers. Je suis depuis janvier à l'atelier de tissus et papiers peints, où l'on crée des dessins pour la reproduction. Là aussi, je progresse même si nous ne sommes que quatre. J'y resterai. Je suis, début 1940 dans mes plus grands succès aux AA.

24 mars 1940

Pâques et pour la dernière fois je suis à Remiremont, je ne note qu'une seule action de ces vacances : j'ai fait le portrait au fusain de mon grand-père.

Après Pâques, retour à Paris et aux Zarzas.

La guerre se transporte sur la Norvège où les armées alliées et les nazis s'implantent. Mais l'occupation totale de la Norvège sera faite avant le premier mai 40.

Chapitre II

10 mai 1940 - 19 juillet 1943

Mes 18 / 21 ans

Un jour historique : Le 10 mai 1940. La « Guerre éclair » se déchaîne. Par un temps splendide, vers 6 heures du matin, nous sommes tous à Paris réveillés par une alerte, exceptionnelle à cette heure-là. Très vite on apprend que la guerre a commencé dans toute son horreur.

À l'aube les armées nazies ont envahi le Luxembourg, pénétré en Belgique et en Hollande.

Les journaux portent des titres énormes ce matin-là. Dans une édition spéciale : Lille, Nancy et Pontoise ont été bombardées. On s'arrache les journaux, et à l'École des AA on ne parle que de cela.

La Hollande capitule très vite et le 26 mai c'est ce que l'on appelle alors la « trahison » de Léopold, le Roi des Belges qui capitule. Les armées alliées se trouvant en Belgique sont en mauvaise posture pour contenir la percée allemande de Sedan. Alors la France est envahie. Les nazis foncent avec la très redoutable puissance de leur armée blindée sur Dunkerque, Amiens et Reims. La bataille de France est commencée, la guerre fait rage sur tous les fronts. Les anglais, encerclés par les allemands, embarquent à Dunkerque. Près de 300 000 anglais et quelques centaines de français sont ainsi sauvés ; mais cet acte est considéré alors comme une trahison. Ça fait la une de nombreux journaux. Ces événements se passent les 2 et 3 juin 40.

La banlieue de Paris est bombardée par la « Luftwaffe » (l'aviation allemande), Issy-les-Moulineaux principalement. La tension monte et Paris se couvre d'affiches de bonnes dimensions et ainsi conçues :

« Attention ! Des oreilles ennemies vous écoutent »

À ce moment le directeur des AA nous annonce le drame de la poussée allemande et nous dit : « Il ne faut pas désespérer, les Allemands ne sont pas à Paris ».

Pour moi je pense surtout au concours de fin juin où je suis placé pour être bien noté.

En ce temps-là on parle beaucoup de « la cinquième colonne » (des espions nazis) ; ce-

pendant les allemands sont à 100 km de Paris, et mes oncles Jean et Fernand s'affolent (le premier est un autre frère de maman). Ils ont évacué femmes et enfants chez des parents : le premier en Bourgogne et le second en Gironde. Cependant pour moi je refuse de partir, tenant à rester aux Zarzas, j'écris dans ce sens à mes parents, toujours à Remiremont. Une dépêche me répond de partir à Saint Désert, si mon école vient à fermer ses portes.

8 juin 1940

C'est la rupture des relations entre les alliés avec l'Italie, ce qui sera suivi de près par la guerre avec la France. À Paris tout est calme, sauf la lecture anxieuse des journaux. Et nous écoutons aussi beaucoup à la radio la guerre de France. Nous voyons aussi les premiers réfugiés du nord de la France. Le 9 juin il n'y a plus d'autobus. Papa m'écrit de Remiremont :

“Ces jours sont grands dans l'histoire du monde, mais on les aura ! Toute une civilisation est en péril, ayons confiance en la victoire finale”.

Lundi 10 juin 1940

Paris est en fièvre, fini le calme apparent du samedi 8. Le ciel est gris et lourd avec pas un souffle de vent.

Aux AA nous ne sommes plus que 19 sur 40, et à tout moment l'un ou l'autre est appelé par sa famille. Nous étions alors en cours d'histoire de l'art, il est 9h30, le directeur de l'école entre et dit :

— L'école doit fermer provisoirement.

— Je puis tout de même terminer mon cours ? demande le professeur.

— Non, nous avons ordre de fermer immédiatement.

De fait les AA qui fermaient, étaient un des derniers établissements ouverts à Paris.

On se quitte tous assez énervés.

Dans les rues de Paris, les cafés et les métros commencent une agitation sourde. Des autos chargées de valises circulent à travers les grandes artères de la capitale. Le métro est bondé de femmes, enfants et valises.

Ce même 10 juin 40, l'imprimerie militaire Lavauzelle, où travaille l'oncle Fernand, chez qui j'habite toujours, a reçu aussi ordre de

fermer. Mon cher oncle affolé, part gare d'Austerlitz à 20h. Moi je pense partir gare de Lyon pour Saint-Désert, comme me l'ont dit mes parents. Je mange seul au restaurant où j'apprends que les armées italiennes fascistes ont franchi les Alpes et entrent en France (elles n'iront pas loin). De petits groupes se forment sur les trottoirs, tandis que les autos chargées envahissent les rues. La fièvre de l'affolement règne. À 22h, étant chez l'oncle Fernand à me préparer, il revient et me dit :

“Impossible de partir en train, il y a une queue de 50 000 personnes à la gare et très peu de trains. Demain il vient un camion de Limoges pour évacuer Lavauzelle, nous le prendrons, c'est un camion militaire et ce sera plus facile.”

11 juin 1940

Réveil à 6h : le temps est gris, oui mais de fumée, une nappe de fumée qui vient du nord-ouest de Paris. Il fait très chaud et ceux qui ont vécu ce 11 juin 40 à Paris savent tout de cette étrange atmosphère, où le soleil ne parvient pas à percer vraiment ce nuage de fumée. Il fait jaune rougeâtre et on dit que cela vient des raffineries de Port-Jerôme en Seine Maritime, à plus de 150 km de Paris (cette raffinerie n'existe plus je crois, elle a été sabordée pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi, elle se trouvait dans l'estuaire de la Seine).

Nous sommes quelques privilégiés à attendre devant l'imprimerie Lavauzelle, située boulevard Saint-Germain place de l'Odéon, à attendre le camion. Les gens marchent vite en tous sens et la circulation est dense et à midi pas de camion. Je suis seul sur le trottoir et un homme me dit :

— Vous savez la nouvelle ?

— Non lui dis-je

— L'Amérique et la Russie ont déclaré la guerre à l'Allemagne.

Lorsque je vais répéter cela aux autres chez Lavauzelle on me dit : “C'était sûrement un de la cinquième colonne, avec des bobards plein la bouche.”

On attend toute l'après-midi, quand enfin le soir arrive le camion que l'on charge aussitôt. Ce camion porte sur ses flancs en grosses lettres :

« Imprimerie Militaire Charles Lavauzelle » (ça nous rendra de grands services). On partira le lendemain à l'aube.

Diner chez Capoulade (à l'angle de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel²). Il y a très peu de monde et très peu de choix quant aux plats. Puis nous rentrons mon oncle et moi rue Madame.

12 juin 1940

À 4h du matin nous nous levons vite et filons place de l'odéon, à pied ce n'est pas loin. Il a plu un peu durant la nuit.

Dans le camion nous sommes serrés. L'oncle Fernand est monté devant en raison de son invalidité, et moi je suis derrière près de la sortie.

Il n'est guère plus de 5h, on est parti pour Limoges. Il y a déjà de la circulation, uniquement des évacués qui quittent Paris. À la Porte d'Italie, on prend la file et on roule rapidement jusqu'à Choisy-le-Roi sur la nationale 7. Peu après c'est un imbroglio de voitures roulant vers le Sud uniquement, sur trois ou quatre rangs de front, côte à côte et roue dans roue. Plus loin, des véhicules de toutes sortes encombrent la route de Fontainebleau. À droite et à gauche, sur l'extrême bord de la route, passent motos, vélos, piétons, tous chargés au maximum. Ils filent lentement, très lentement dans un seul sens sur toute la largeur de la route : le SUD.

Ici on voit un campement sur le talus, là une femme poussant devant elle une voiturette chargée d'enfants, de valises et de paquets divers, ou bien une petite charrette chargée et grinçante tirée par une femme à laquelle s'accroche un chapelet de bambins jaune de fatigue. En camion nous avançons de 50 à 100 mètres de temps en temps, rarement plus. L'embouteillage est incroyable.

Sur la route, aux Hispanos de luxe se mêlent de simples Peugeot décapotables ou d'autres autos de tout âge, des cars, des autobus parisiens, des charrettes attelées de bœufs venant du nord de la France ou de Belgique. Même des fiacres antiques, des camions et

camionnettes de toutes tailles. Tous pleins à craquer de vieillards, de femmes, d'hommes et d'enfants et encore de chiens et de chats, de valises et parfois un matelas ou des meubles sur le toit.

Passent des avions et tout le monde a le nez en l'air, inquiet et prêt à tout par crainte que les avions ne soient boches et ne mitrailent. Le temps est gris avec de temps à autre des coups de soleil blafard. Le vent du nord chasse de vilains nuages.

Vers midi un groupe d'agents canalisent le flot, mais il y a un peu plus loin, un carrefour de route et un autre barrage. Le flot des engins mobiles se sépare en deux et on file un peu plus vite. Mais à 5/6 km, nouvel embouteillage avec une longue file de véhicules sur une route étroite. La pluie vient sur ces entre-faites, poussée par un vent froid. Sur le bord de la route une fermière vend du lait. Quelques autos font demi-tour, pour aller où ? D'autres nous doublent en roulant sur les talus, sous les huées des autres qui font la queue. Le soir arrive et à 20h nous bifurquons sur une petite route filant vers le nord-ouest et nous aboutissons au bout de 10 km à La Ferté-Alais. Nous retrouvons là une longue file de véhicules, des camions militaires se joignent aux diverses voitures. On s'arrête, nous avons mis 15 heures pour faire 40 km. On dîne à la fortune du pot, trouvant du pain à huit francs le kilo, soit environ six fois plus cher ! Cette nuit-là, j'ai la chance de dormir dans un bon lit, chez une habitante de la Ferté-Alais.

13 juin 1940

Il est 4h du matin, nous repartons, mais si nous ne sommes pas seuls, ça roule relativement bien sur une bonne route. Nous évitons Orléans selon les conseils que nous donnent les agents, notre camion étant « militaire ». Nous passons par une route mal entretenue et c'est là que j'attrape une conjonctivite qui sera brève, mais très forte. Par Neuville-aux-Bois nous franchissons la Loire à l'est d'Orléans et roulons sur Vierzon. On fait la queue à un poste d'essence jusqu'à l'assèchement des pompes. Là encore la police nous aide de ses renseignements et de même à Châteauroux où par de petites routes réservées aux militaires nous atteignons Li-

² C'est actuellement un restaurant de malbouffé à l'enseigne de Quick... mais ça a été aussi un des premiers snack-bar de la capitale après la libération. Personnellement j'y ai des souvenirs d'enfant alors que c'était un « libre-service », le premier que j'ai connu.

moges. Ce jour-là nous avons parcouru en 15 heures 350 km, c'est tout de même mieux. Cependant je ne vois presque plus et l'on me soigne là où nous sommes accueillis, chez le chauffeur du camion, l'oncle et moi. Il pleut très fort, je l'ai senti en sortant du camion. Après un bon diner, nous passons tous une bonne nuit.

14 juin 40

Sans être tout à fait guéri, je vois mieux. Pour la première fois, on parle de capitulation possible. Paris est occupé par les nazis, ils sont sur la Loire et la ville de Limoges, très agitée, est pleine de réfugiés.

Le soir, l'oncle Fernand part en train rejoindre femme et enfant et moi à 23h je prends le train pour Lyon, pour rejoindre Saint-Désert comme me l'a demandé papa. Mais je dors très mal, le train est bondé. Au petit jour on arrive à Gannat où une foule importante attend ! Des gens pleurent pour pouvoir monter, des enfants crient, les pauvres réfugiés s'accrochent au train. Très peu montent. Après Saint-Étienne, le train arrive à Lyon à 11h. Je me promène dans la ville très calme, enfin une ville tranquille ! Après avoir déjeuné au restaurant, je reprends le train qui va jusqu'à Dijon seulement, cela me suffit. Heureusement que les boches ne sont pas encore à Chalon, où j'arrive le soir et d'où un car m'emporte à Saint-Désert.

Je vois là pépé et mémé³ si heureux de me retrouver, tante Mainette avec ses enfants, en grand deuil de mon oncle Robert, son mari, mort.

Dimanche 16 juin 1940

La vague de panique déferle sur Saint-Désert. Je monte avec tante Mainette à Moroges, à 3 km à peine, demander l'hospitalité pour ceux de Saint-Désert. C'est chez une lointaine cousine de mémé, appelée « tante » Marie de Montjamont. Tout se passe bien.

Lundi 17 juin

³ Grands-parents maternels de l'auteur, qui ont acheté la maison de Saint-Désert à la fin du XIX^{ème} siècle. (Il semblerait que l'auteur est fait une erreur ici ; c'est en effet plutôt au début du XX^{ème} que cet achat fut fait. NdE).

Nous de Saint-Désert, nous nous réfugions à Moroges. Je n'ai aucune nouvelle de mes parents, frères et sœurs, ni de personne. Comme il n'y a plus d'électricité nous nous éclairons à la lampe pigeon (lampe à pétrole) ou à la bougie. À la TSF on écoute l'appel de Pétain.

Mardi 18 juin

De gros dépôts d'essence sont incendiés à Chalon, nous en voyons la fumée noire au loin (20 km). Ceci pour que l'essence ne tombe aux mains de l'ennemi. L'incendie dure toute la journée.

Mercredi 19 juin

Cette fois les schleus sont là et se répandent comme des cafards, même à Saint-Désert, mais pas à Moroges où il n'y en aura jamais.

Vendredi 21 juin

Nous sommes toujours à Moroges, et y apprenons la demande d'armistice. Pour moi, toute la France est en deuil ce jour-là.

25 juin

De retour à Saint-Désert par un temps pluvieux, nous apprenons la signature de l'armistice de Pétain avec les boches et les fascistes italiens. Il fait un temps triste en unisson avec nos cœurs.

À ce moment-là, mais pas pour longtemps, je et même nous, pensons que Pétain arrête justement avec raison la pire des catastrophes, c'est-à-dire l'occupation totale de la France, et que De Gaulle est un arriviste, qui est condamné à mort pour trahison.

Il s'écoule par la suite des jours tristes et mornes. À cette époque il nous semble que toute la France se rallie à Pétain, nous écoutons à la TSF ses discours pour l'union, le calme, l'acceptation de l'armistice et les espoirs à porter vers des temps meilleurs.

Nous ne savons pas à cette époque, que sur les ondes de la BBC (la radio anglaise) un

certain général de Gaulle avait lancé, dès le 18 juin, un Appel à la France.

Nous avons reçu vers le 10 août une lettre éplorée de papa, toujours à Remiremont, et ne sachant rien du reste de la famille. Peu après nous arrive une deuxième lettre de papa : il a des nouvelles et l'adresse de tous. Evacués tous début juin de Remiremont jusqu'à Gruissan, ville et plage près de Narbonne en six jours de voyage. D'abord avec l'auto de la famille, conduite par François qui n'a pas encore 16 ans, en suivant le camion de la Banque de France de Remiremont jusqu'à Autun. C'est là que notre vieille auto rendit alors son dernier soubresaut. Tous durent monter dans le camion BdF. Papa devait les rejoindre avec un autre camion un peu plus tard, mais la route étant coupée par l'avance allemande, un départ devient impossible. Maman est inquiète à mon sujet, sans nouvelle depuis le 10 juin. Comme j'ai son adresse, je lui écris de suite.

Les schleus installés dans une maison de vacances réquisitionnée par eux dans le bas de Saint-Désert, viennent un jour dans chaque maison de la commune, voir si quelques jeunes étudiants, non originaires du village, se trouvent là. Ils sonnent à notre porte et demandent à ce que je me présente chaque matin à 6h à la « Kommandantur » de Saint-Désert.

On est vers le 20 août, et ce matin-là je dois me lever à 5h et mon pépé très inquiet, se lève aussi pour être avec moi. Il ne s'agit pas de m'arrêter, mais de me présenter et pour aujourd'hui de visiter, accompagnés par quelques schleus et un autre jeune dans le même cas que moi, des maisons que nos ennemis avaient « prises » pour un temps dans le village. Maisons de vacances par ailleurs, pour témoigner que tout est bien en ordre dans lesdites maisons, libres maintenant.

Mais je suis astreint à me présenter, ainsi que l'autre jeune, tous les matins à 8h et les soirs à 17h à la « Kommandantur », jusqu'à la veille de mon départ de Saint-Désert.

20 septembre 1940

Je retourne à Paris où suis accueilli 18 rue de Siam dans le XVIème, chez grand-père et tante Bady.

Le dernier dimanche de septembre, je suis accosté dans la rue par ma sœur Madeleine, retour de Gruissan et elle m'annonce le retour de tous, sauf François. Il doit continuer ses études à Grenoble. Il y est accueilli par l'oncle André, le frère aîné de maman, qui est veuf, et aussi nos cousins et cousines Philippe et Jacqueline, ses enfants. Madeleine reste avec moi à Paris. Vers la fin octobre, maman, Anne, Yves, Bernard et Michel repartent en train sur Remiremont.

Les Zarzas ont rouvert leur porte. Tout ce dernier trimestre 1940, je travaille beaucoup et je progresse en toutes disciplines, ce début de troisième année, sauf en modelage, où je ne trouve aucune joie et où je m'y ennuie.

À Paris, les places, les boulevards, les rues principales et tous les carrefours se couvrent de mats supportant jusqu'à 10 à 12 pancartes en solide contreplaqué, terminées en flèche, peintes en blanc avec des lettres noires, des lettres schleus qui défigurent Paris. Les journaux qui paraissent encore sont : Le Matin, Le Petit Parisien, Paris-Soir et des nouveaux comme La Gerbe, très collabo, et d'autre du même genre. Enfin le journal boche pour les schleus "Parizer Zeitung" (Journal de Paris). La France a 1 900 000 prisonniers en « Bochie ».

Pierre Leclerc, mon cousin de Pont-Audemer, mon aîné, est arrivé fin novembre à Paris pour faire ses études de droit. Nous sommes tous deux pensionnaires de cette bonne maison de la rue de Siam.

Le procès de Riom se termine avant Noël avec quelques condamnations, tel Léon Blum, l'homme de 1936 et du Front Populaire. Ceci n'intéresse pas les Parisiens. Leurs préoccupations dominantes, c'est le ravitaillement et c'est l'extrême résistance des anglais aux bombardements des avions nazis, leur détermination à la riposte de plus en plus victorieuse, avec l'aide connue des USA.

En janvier 1941

Il fait très froid avec 3 semaines de gel ininterrompu, ce qui est très rare à Paris (on reverra ça en février 56). La neige vient ensuite en couche épaisse et personne ne s'occupe de la retirer des rues et avenues de Paris. Comme il n'y a que très peu de voitures, ce n'est gênant que pour les piétons... et

les boches. Cependant nous gelons dans les appartements n'ayant eu que 150 kg de charbon. À Paris on a droit à 125gr de viande par semaine et par personne. On reçoit de la famille en province (Pont-Audemer) quelques colis alimentaires. À Paris tout est avec tickets et chaque français a une carte d'alimentation renouvelable chaque mois. Tout est restreint même les carottes. Il n'y a de libre que les navets et les rutabagas (légumes pour bétail). Le « marché noir » s'épanouit, car avec de l'argent ou du troc, telles les cigarettes, on peut avoir à peu près tout, mais c'est 15 à 20 fois plus cher. Ceux qui font du marché noir courent de très grands risques, la prison n'est pas le pire. On les appelle « des profiteurs ». Ces gens-là, tout comme nous, peuvent se faire contrôler par la police française, ce qui arrive assez souvent !

Et n'importe où en France.

Il faut dire que la France est coupée en deux, elle est déjà amputée de l'Alsace annexée par les nazis, il y a une zone occupée et une zone dite « libre ». La séparation s'appelle : « La ligne de démarcation » qu'on ne peut franchir qu'avec un "Ausweis" (certificat), qui est contrôlé par les schleus sur toutes les routes, les chemins, les voies de chemin de fer, etc... Cette ligne de la honte s'étend de Pau, à Tours, à Montluçon, à Chalon-sur-Saône et à Lons-le-Saunier, donc de la frontière espagnole à la Suisse. La zone prétendument libre est en réalité sous surveillance nazie. Pétain qui avait renvoyé son premier ministre Laval est obligé par les nazis de le reprendre à ses côtés. Mais surtout c'est la honte extrême qui est ressentie par les français. La honte de l'entrevue acceptée par Pé-



L'info, on l'avale ou pas
 "Radio Paris ment, Radio Paris ment,
 Radio Paris est allemand"

tain pour une hideuse poignée de main à Hitler le 13 novembre 40 en gare de Montoire-sur-le-Loir. À plus de 400 km de Vichy, mais

à 150 de Paris pour Hitler. Et par-dessus tout, Pétain l'assure de sa collaboration.

En février 1941

Pour les vacances dites alors de « mardigras », je vais avec tante Bady en train à Rouen, passer un jour ou deux chez des Gohin, cousins lointains.

Voici quelques phrases courtes qui se disent en 1941 :

“Le boche est un cochon venu d’Allemagne, qui engraisse en France, se sale dans la Manche et se bouffe en Angleterre.”

Ou encore :

“Les Allemands envoient des tanks à Mussolini qui les refuse, il n’y a pas de marche arrière.”

Ou encore :

“Goering, maréchal de l’air nazi, et Hitler prennent l’avion pour inspecter les dégâts causés par les bombardements aériens sur l’Angleterre :

— Ah ! dit Hitler, c’est du beau travail toutes ces usines en ruines.

Goering répond :

— Mais ce n’est que la Rhur, mein Führer”.

Et enfin celle-ci :

“En Alsace annexée par le Reich, dire « Bonjour » est puni d’une amende, l’allemand étant obligatoire. Une dame rentre dans un magasin en criant « Bonjour », elle doit alors payer l’amende et donne le double. Comme on s’étonne, elle répond :

— C’est pour « l’au revoir » que je vais dire”.

À Paris les affiches nazies se couvrent de graffitis ou sont lacérées, celles de la collaboration Franco-Allemande ou celles contre l’Angleterre.

En mars 1941

J’attrape une pleurite qui me retient 3 semaines à la maison.

Dans les rues les rares autos françaises roulent au gazogène : deux gros bidons mis sur toute la longueur du toit... et des autos schleus, pas très nombreuses, qui roulent à l’essence. Pas de taxis, ni d’autobus, seulement le métro, la marche à pied ou le vélo : il y a 850 000 vélos dans Paris, dont le mien, tous immatriculés avec plaque jaune et lettres et chiffres noirs. Il y a aussi de nombreux vé-

los-taxis : c’est un vélo tirant une petite charrette plus ou moins rembourrée, dans laquelle s’assied un ou deux clients.

Pâques 1941

Grand-père et tante Bady vont avec Pierre à Pont-Audemer, tandis que Madeleine et moi allons à Saint-Désert.

Lundi 24 mars 1941

Nous apprenons la nomination de papa comme caissier principal à l’agence Banque de France de Levallois-Perret. Cette nouvelle était attendue depuis 6 mois !

Remiremont entre dans l’histoire de la famille le 23 avril 1941⁴ (pour moi je l’ai quitté le 25 avril 1938).

23 avril

Papa, Maman, Anne, Yves, Bernard et Michel arrivent avec une multitude de colis en tous genres. Le premier dimanche qui suit nous fêtons cela au champagne au 18 rue de Siam, se joint à nous, Mademoiselle Georget que nous appelons « Tante Hélène » et qui est une très grande amie de la famille. C’est à elle que je dois d’être aux Arts Appliqués, c’est elle qui a découvert que j’avais un don en dessin en 1937.

C’est alors la recherche d’un appartement, ce qui à cette époque n’est pas très difficile. Mes parents en trouvent un rue de Prony au n°80 et peu après un autre plus grand au 190 boulevard Malesherbes, 4ème étage, sans ascenseur et comportant 3 chambres, un salon, une salle à manger et une petite pièce de 5 à 6 m² qui sera la mienne. Plus une salle de bains, un wc, une cuisine et un débarras dans un grenier mansardé. La prise de possession est le 1er mai 1941, mais on ne peut pas y loger, les meubles ne sont pas arrivés.

À Paris sur les murs apparaissent les premiers “V”, signe de la victoire finale alliée : et comme Radio Londres on chante :

“Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand”.

Les allemands sont appelés : les occupants, les boches, les schleus, les nazis, les verts-de-

⁴ La famille Gohin habitait à Remiremont depuis le 22 janvier 1927.

gris, les doryphores et naturellement les ennemis.

Les allemandes sont toutes appelées ici, les Souris grises.

Il y a la Wehrmacht (l'armée) et sa police l'Abwehr, les SS : une sorte de super-armée et leur police, la police nazie : la Gestapo, redoutable. Il y a aussi des français indignes que l'on appelle des « Collabos », car ils collaborent avec l'occupant ennemi à la radio, dans les journaux, et ils dénoncent les opposants, les premiers résistants. Ils sont anti-anglais, mais rejetés par un nombre croissant de français. Sont aussi appelés « Collabos » ceux qui se placent du côté de la victoire nazie, propagent leurs idées et trafiquent avec l'occupant schleu.

Nos meubles sont arrivés et nous pouvons nous installer, à une date dont je ne me souviens pas, au 190 boulevard Malesherbes (Paris XVII). Cette fois je quitte la Rue de Siam, Madeleine aussi, bien sûr. Je ne me souviens pas non plus où était le reste de la famille entre le 23 avril 41 et le jour où nous nous installons tous au 190.

Je vais tous les jours aux AA en vélo, sans masque à gaz, comme tout le monde. C'est fini ça ! À l'école je continue à progresser, surtout en géométrie où de dernier sur 40 en première année, je passe 2^{ème} en cette fin de troisième année, 4^{ème} sur 40 en dessin à vue et à l'atelier tissu-papier peint cela va bien. Quant au modelage je suis dernier. Nous faisons notre première étude de nu à cette époque, c'était un homme. Aux Zarzas il n'y a que des garçons, les filles ont une autre école. Le diplôme des AA en fin de 4^{ème} année ouvre éventuellement sur une école d'enseignement du dessin, tante Hélène me pousse dans cette voie.

21 juin 1941

La guerre reprend à l'Est : c'est "l'Opération Barberousse", nom de code de l'invasion allemande en URSS, et par surprise ils avancent très vite. Les doryphores se répandent.

À Grenoble, François est reçu au bac avec mention « assez bien » et il va quelque temps se détendre en montagne.

10 juillet 41

Comme elle l'avait prévu, tante Hélène est décédée subitement, sans voir la fin de cette guerre dont elle a toujours dit et annoncé la victoire sur le nazisme. Elle avait un don de voyance !

31 juillet au soir

François arrive à Paris. Quelle joie pour mes parents de nous voir tous les 7 réunis et ceci pour la première fois depuis Pâques 1940. Ce fut la fête avec un repas aussi bon que possible : 2 grosses tartes de 100 francs chacune (ce qui est beaucoup) et des pains de Gênes et encore cette année... du champagne !

4 août

Départ tous ensemble en train pour Saint-Désert.

Un jour, l'oncle André arrive de Grenoble à Saint-Désert, une partie en train l'autre en vélo, pour franchir par la route la ligne de démarcation plus facilement (la zone « libre » est très proche de Saint-Désert). Il nous raconte que comme un officier schleu l'arrête, ce cher oncle très plaisantin lui fait croire que Saint-Désert est... en Seine et Marne, et il passe.

Cet été il a été demandé fin juin aux étudiants d'aller aider les paysans pour les récoltes, compte tenu du grand nombre de paysans prisonniers en Bochie. Et je me suis inscrit comme vendangeur chez notre voisin de Saint-Désert, Monsieur Mazoyer, avec son accord préalable. Je reste donc seul avec pépé et mémé en cette mi-septembre 1941, après le départ de la famille. Quand je peux, je cours la campagne pour rassembler des provisions, pour ici et pour Paris ; et ce n'est pas facile sans troc ! Pépé qui vient d'avoir 82 ans se fatigue vite, les événements l'ont beaucoup marqué, lui qui était plutôt « Front populaire » et radical socialiste. Les vendanges finies, je rentre seul à Paris en train, avant le 10 Octobre 41, jour de la réouverture des zarzas. Je laisse pépé et mémé seul et je suis un peu triste.

Les nazis ont avancé vers l'Ukraine, vers Moscou, ils encerclent Leningrad et prennent Odessa.

Les restrictions sont très bien organisées : chacun a droit à un certain nombre de tickets selon son âge. Chacun a sa carte d'alimentation à son nom, renouvelable chaque mois et personnalisée. Ce sont des feuilles de tickets de pain, viandes, matières grasses, cigarettes, sucre, ersatz de café (ersatz de café veut dire faux café : telle l'orge grillée), etc.

L'appel du 18 juin 40 est peu à peu connu de tous, il y a de plus en plus de gaullistes et Radio-Londres est très écoutée bien que brouillée par les nazis. Les anglais repoussent les italiens jusqu'en Lybie et l'avance allemande en URSS piétine. Les collabos s'agitent et les pronazis appellent à la croisade anti-bolchévique. Parmi eux : Déat, Doriot, Costantini, Henriot, etc. Un concours d'affiche est organisé... et j'en fais une pour l'appât d'un gain que je n'eus pas et en fus soulagé ! L'État Français de Pétain organise la reconstruction de la France, sous le slogan de Vichy : Travail, Famille, Patrie. Les murs se couvrent d'affiches vichyssoises et d'autres allemandes où il est écrit :

“Engagez-vous dans la LVF aux côtés des allemands”

La L.V.F. c'est la Légion des Volontaires Français. Il y en eut quelques centaines, il n'en revint pas. Toutes ces affiches, tous les murs et même le sol, le métro, etc... se couvrent d'un sigle : une croix de Lorraine au centre d'un «V», écrit ou peint, découpé sur ticket de métro, sur papier, sur carton, etc... On en voit partout.

À Paris eurent lieu plusieurs attentats contre des schleus de tous grades, et l'exécution de plusieurs personnes pour chaque attentat, prises dans la prison de Fresnes. Des gens arrêtés pour propagande communiste, détention d'armes, ou simplement arrêtés pour circulation après le couvre-feu, c'est-à-dire après minuit, fait de résistance, dénonciation, etc... Ces gens-là pouvaient être otages et fusillés en représailles d'un attentat.

Vichy collabore avec les nazis. Les japonais occupent rapidement l'Indochine, alors française et la situation se tend entre le Japon et les USA. Troubles en Normandie, en Pologne et en Tchécoslovaquie.

Avec certains de la famille Tripiet, du côté de ma mère, il y a une non-compréhension politique.

À la maison, François travaille souvent jusqu'à minuit, il prépare l'École Navale (à ce moment-là au Maroc). Yves est très nerveux et un peu irascible autant que renfermé dans ses 13 ans. Madeleine a une humeur variable suivant les circonstances et comme elle n'a plus sa cour d'admirateurs elle est un peu austère. Anne qui a 15 ans est toute serviable et attentionnée. Les 2 petits : Bernard, 9 ans et Michel⁵, 6 ans sont turbulents, comme nous l'avons été à leur âge.

Aux AA en ce début de 4ème année, une certaine intimité règne entre nous, depuis 3 ans que nous nous connaissons. De soixante-dix, début d'octobre 1938, nous ne sommes plus que vingt-cinq en 4ème année. J'ai eu des copains, ils ne sont plus là et je n'ai pas vraiment d'amis, leur conversation ne parle que de succès vantards auprès des filles et ça ne m'intéresse pas. Pour moi, cette année-là, le diplôme est priorité absolue... et puis la guerre un lourd poids à porter. Nous avons deux nouveaux cours : architecture et dessin rapide ; mais pas plus que le modelage je n'aime ces cours. Et puis je commence à me préoccuper d'un emploi possible, ce qui me semble, vu les circonstances très difficile à trouver.

Paris en cette fin novembre a un visage de ville de province avec son peu d'animation, il n'y a d'abondant que les vélos. Nous sommes à l'heure boche et le jour ne vient que vers 9h-9h30 par temps gris. Les parisiens ont beaucoup maigri, malgré la présence du marché noir dont ne profite qu'un tout petit nombre, et nous en de très rares occasions. C'est le triomphe des rutabagas, des topinambours, des navets et des choux brocolis. Le rationnement s'étend à tous les autres légumes : carottes, patates, etc... À tous les produits laitiers, à toutes les viandes, aux œufs, aux poissons, aux pâtes, au riz, à tous les dérivés du blé, à l'huile, aux vins, au café et au chocolat, etc... Le rationnement est très féroce. Il y a en bas de la maison une épicerie, fruits et légumes, beurre œufs, fromages. Tout est avec tickets et de temps en temps une distribution

⁵ Madeleine, François, Anne, Yves, Bernard et Michel sont les frères et sœurs de l'auteur (dans l'ordre de naissance), Claude Gohin étant l'aîné de la fratrie.

de légumes secs ou d'ersatz de café ou de chocolat, et d'autres choses encore, mais très restreint toujours. Alors il y a deux files d'attente : une pour les mères de famille nombreuses (3 enfants au moins) et une autre queue beaucoup plus longue pour les autres. Maman est bien connue des commerçants ; si bien qu'un jour de bousculade, la patronne sort pour dire à la foule en désignant ma mère :

“Laissez passer Madame, elle a 7 bébés !”

Avec les murmures divers de la foule, admiratifs ou réprobateurs, elle entra la première.

7 décembre 1941

On apprend l'attaque japonaise, historique, de Pearl Harbor contre la marine de guerre des USA.

L'Amérique entre aussitôt en guerre contre le Japon, et l'Angleterre déclare la guerre au Japon à son tour, car les « japs » sont entrés en Birmanie le 8 décembre.

11 décembre 41

Hitler prononce un discours très violent contre les USA, “repaire de juifs et de francs-maçons” et il déclare la guerre aux USA en terminant son discours ainsi :

“Dieu, maître des mondes, a fait tant de choses pour nous ces dernières années que nous nous inclinons devant sa gratitude, qui nous a fait l'honneur d'être enfant d'un si grand peuple”... “Heil Hitler !”

Les USA ripostent dès le lendemain en déclarant la guerre à l'Allemagne et à l'Italie.

12 décembre 1941

C'est le premier jour d'une guerre qui va devenir mondiale très vite, et s'étendre du Brésil au Canada, des îles du Pacifique à l'URSS et jusqu'à l'Angleterre, du Maroc à l'Australie et de là au Japon et du Japon à l'Afrique presque entière. 120 nations seront en guerre contre l'Allemagne, le Japon et l'Italie.

À Noël 1941 nous faisons en famille un repas « marché noir », avec gigot, dindonneau, macédoine de légumes, mousse au cho-

colat et fruits. Le tout arrosé de vins d'Alsace, Mercurey et Champagne.

1942

C'est l'année de mes 20 ans et l'année du diplôme des Zarzas. Un paysan normand, vieux malin, demande un jour à un savant :

- Savez-vous ce que c'est que le rutabaga ?

- Mais oui... c'est un légume de la famille des...

- Vous ne croyez pas plutôt que c'est un fruit ?

- Un fruit, peut-être, car de par sa constitution, sa provenance, le rutabaga est un fruit de la collaboration.

Le paysan sait de quoi il parle.

À Paris la presse collabo critique Pétain pour sa molle collaboration. Cependant que Darlan ministre vichyssois déclare : “Cette politique de collaboration c'est le salut de la France !” Les schleus se considèrent comme des seigneurs de la guerre, nous français, sommes pour eux une « race mineure ». Ce sont des idées nazies, comme de penser qu'ils sont d'une « race supérieure », des aryens de souche pure, de bons aryens, et nous autres nous disons : “Oui, ce sont de bons à rien”. Ici il y a la Gestapo ; dans le Sud en zone « libre » il y a la Milice, qui collabore avec elle et traque les opposants, les Juifs et les premiers résistants.

Ici on se réjouit des défaites italiennes en Afrique du Nord et aussi l'échec allemand contre Moscou et la résistance de Leningrad.

Février 42

Marqué par la maladie de pépé, le père de maman, qui, atteint à la prostate, est hospitalisé à Chalon-sur-Saône, la mémé est avec lui sur place. On décide une opération qui réussit, mais pépé, qui est dans sa 83ème année supporte mal l'appareil que les médecins lui installent.

Début mars

Nous avons à Paris une première alerte de nuit. Peu après les hurlements des sirènes d'alarme, on entend un fort ronronnement de moteur. Les projecteurs anti-aériens boches balaient le ciel noir de Paris. Mais les anglais,

car ce sont eux, lancent une grande quantité de ballonnets rouges qui flottent dans l'air, en éclairant l'ouest de Paris, et c'est Boulogne et les usines Renault, travaillant pour l'occupant, qui est bombardé. Peu de défense anti-aérienne, la tâche a été facile. Des tracts sont jetés par centaines de milliers, j'en ai eu un longtemps, c'est dommage, je l'ai perdu. Le 7 mars est jour de deuil pour les morts, et les collabos hypocrites et sadiques crient leur révolte de ce « crime judéo-maçonnique ».

À Chalon, pour pépé, ça ne va pas : par deux fois il a enlevé l'appareil qu'il a et se trouve maintenant atteint de phlébite, et il souffre. Aussi maman va à Chalon, mais la maladie use ce corps robuste et la mort vient le 17 mars 1942, à Saint-Désert où on l'a transporté peu avant. L'enterrement a lieu le 20 mars.

Les russes contre-attaquent autour de Moscou. Cet hiver il a fait à Leningrad -52 degrés et le lac Ladoga, entièrement gelé, servira à contourner l'encerclement nazi mal garni à cet endroit. Des centaines de camions apportent vivres et munitions aux assiégés. C'est l'hiver le plus froid depuis 1802. Les russes envahissent l'Iran. Il y a des troubles en Inde. Les japs continuent leur avance vers le Sud, mais les Américains résistent dans les Philippines et pour la première fois Tokyo est bombardé par des avions. Le rationnement se durcit en Bochie. Radio Londres annonce un débarquement et tente un coup de main sur Saint Nazaire et sur Dieppe. En France, nouveaux attentats à Paris et nouvelles représailles. Laval et Darlan prennent en main tous les pouvoirs, Pétain n'est plus qu'un sinistre décor.

Les vacances de Pâques 1942 arrivent. Mémé est installée à Paris chez son fils, l'oncle Jean.

30 mars 1942

C'est la fête de mes 20 ans et le lendemain je pars à Saint-Désert en train, avec François et Yves. C'est grand-père qui a voulu offrir le voyage à mes deux frères ; je suis content d'être avec eux.

Nous arrivons à Saint-Désert gare pour faire les 1,5 km à pied avec nos valises jusqu'à la maison. Naturellement nous rencontrons deux schleus, la « zone libre » est à moins de 5km. Nous sommes questionnés et

fouillés, ce n'est pas grave. À la maison nous avons quelqu'un qui nous fait la cuisine, et moi je suis chargé du ravitaillement, car je connais pas mal de monde. Je vais à vélo à droite et à gauche, réunissant un bon nombre de victuailles, j'aime ça ! Et on mange très bien : mousse au chocolat, omelette flambée, purée à la crème ou crêpes se succédant sans peine. Ce sont « de vrais gueuletons » comme dit papa... et notre aide-cuisinière est effrayée de nous voir nous lever avec peine de table. Plusieurs plats sont possibles car j'échange mes cigarettes contre des tickets.

Il y a plusieurs vélos à Saint-Désert pour nos promenades. Un jour, François et moi en promenade sur la route de Buxy, ville qui est la limite des 2 zones, nous sommes arrêtés par deux vert-de-gris. J'ai oublié mes papiers et j'essaie en vain de dire que je vais les chercher. Ils ne me comprennent pas. Alors je fonce en faisant demi-tour avec François, mais les boches aussi sont à vélo, et nous croyant en fuite et coupables de je ne sais quoi, ils nous poursuivent. Je prends seul un petit chemin caillouteux et ma chaîne de vélo se casse, il me faut poursuivre en courant vers la maison, sans mon vélo, évidemment. Je passe par la chaume derrière la maison. Je prends papiers et retourne chercher mon vélo et de là me rends chez le garagiste... Mais je rencontre sur le trajet François et Yves avec l'autre schleu, il demande son copain et croyant sans doute que je l'ai occis, veut nous emmener à Buxy. Enfin sur nos dénégations et après présentation de mes papiers, il nous laisse partir tous les trois non sans promettre de revenir le lendemain. Ils reviennent en effet, mais à trois, nous trouver à la maison au saut du lit. En français, ils nous demandent... du champagne ! Nous n'en avons pas et n'en buvons pas. Ce fut tout, ils repartirent.

Le départ fut agité : nous avons laissé nos valises en dépôt à Chalon, et nous nous sommes promenés en ville, mais de multiples déboires (dont je ne me souviens pas) nous font rater le train et il faut en prendre un de nuit. On dîne alors à Chalon et allons au cinéma tous les trois. À la gare au contrôle, ces messieurs s'étonnent de ma carte d'identité faite à Remiremont... en son temps. Mais après quelques explications, on nous laisse passer.

Churchill est élu chef du Parlement anglais à 80% des voix. On raconte une histoire : quelque part dans la Rhur on demande à des ouvriers d'une usine de fusiller des camarades allemands coupables de sabotage. Sans hésiter, ils obéissent aux ordres ; on les félicite, mais l'un d'eux s'écrie :

“Ben quoi ? C'est normal vu qu'suis d'Aubervilliers !!”⁶.

En effet Laval et Pétain ont lancé un appel aux ouvriers de France : “Chaque ouvrier volontaire pour aller travailler en Allemagne sera très bien payé et fera revenir un prisonnier”.

Paris se couvre d'affiches pour ce but avec un titre : « La Relève », mais le résultat sera loin de la propagande, peu partiront, encore moins reviendront parmi les prisonniers en Bochie.

Mémé, toujours à Paris a des crises de neurasthénie, tandis que le partage des meubles de l'avenue de Versailles provoque des discussions. Aux AA, je poursuis mon chemin vers le diplôme et nous voyons venir un jour notre ministre vichyssois.

L'étoile jaune est obligatoire pour les Juifs en France, une grosse étoile de David à six branches et en tissu jaune, bordée de noire, qui doit être cousue sur tous les vêtements des juifs : hommes, femmes et enfants de tout âge⁷. Ne pas la porter c'est risquer d'être arrêté (et on sait maintenant qu'un juif arrêté, en ce temps-là est envoyé en Bochie, et destiné à être exterminé de la manière la plus sauvage que l'humanité ait connu depuis le début du monde. Avec leur étoile, les juifs ont, en plus, des brimades et des privations de toutes sortes : sur les biens, sur les spectacles, les transports, l'alimentation, etc...

Pentecôte 42

En mai, j'ai été à vélo près de Montfort-L'amaury jusqu'à Galluis (60 km), avec un vélo très chargé. J'y vais faire des paysages au pastel avec une personne qui m'aide beaucoup à apprendre cette technique que j'aimerai toujours. J'y fais un portrait.

Nous sommes dans la période la plus noire de cette guerre. Les japs gagnent partout, les

nazis avancent dans le sud de l'URSS en direction du Caucase et viennent au secours des italos dans le désert d'Afrique du nord, repoussant, avec de puissants moyens et un grand stratège, le général Rommel, les anglais jusqu'aux frontières de l'Égypte.

Mémé est partie accompagnée, on lui trouve une personne du village qui s'occupera et vivra près d'elle.

En juin c'est le diplôme des Arts Appliqués : Un nu en dessin à vue, en décoration un pare-feu sur Paris. En dessin de tissu un projet de tapis en velours et une toile imprimée sur les 4 saisons. En dessin papier peint un projet sur l'Empire français...

...Je suis reçu !!!

Pour l'atelier : premier sur les 4, nous sommes 22 reçus sur 23 élèves.

14 juillet 1942

Nous sommes à Saint-Désert sans papa qui ne viendra qu'en août. La mémé est alors en clinique à Chalon (à Saint-Rémy exactement⁸) dans un état grave de faiblesse.

L'été 42, c'est l'été de mes 20 ans ! C'est un très grand changement pour moi. J'ai fini mes études, finit les écoles, il va falloir, après les vacances, que j'entre dans le monde du travail. Et de ce fait cet été-là est très différent des autres vacances à Saint-Désert : il y a une césure, fini l'enfant-adolescent, bonjour l'adolescent-adulte.

Par un hasard qui renforce ce sentiment de césure, cet été-là va être l'année où avec et grâce à Philippe et Jacqueline Tripier, nos cousins, nous, Madeleine, François et moi découvrons l'amitié d'une bande de joyeux copains, à laquelle se mêlent quelques fois Anne et Yves.

Récit de certains jours ou nuits typiques de ce temps heureux :

31 juillet 42

Nous nous levons à 7h pour une grande excursion à vélo et nous nous retrouvons avec deux filles et deux garçons en plus, soit neuf. Tous de 17 à 20 ans. Nous devenons vite très copains grâce aux cousins Tripier. On fait une

⁶ C'est de l'humour en temps de guerre (sic).

⁷ Dans leur “bonté”, les nazis en exemptaient les enfants de moins de 6 ans.

⁸ Au sud de Chalon.

grande virée jusqu'en Charolais. Nous faisons un joyeux pique-nique. Sur le retour une petite brouille quant à l'itinéraire à prendre, divise le groupe en deux, Philippe et François d'un côté avec deux ou trois autres et moi avec le reste par une autre route. Au retour à Saint-Désert, on se réconcilie tous les trois sur l'initiative de Philippe et autour d'une bonne bouteille, que nous appelons : « la dive bouteille ».

Philippe et Jacqueline nous quittent pour Grenoble vers le 15 août.

17 août 42

Nouveau pique-nique, nous nous connaissons mieux, car entre-temps on s'est beaucoup revu au cours de parties de tennis. Il fait très beau et nous allons à pied avec nos provisions à 3 ou 4 km. On décide de se retrouver le soir pour se promener encore après le dîner. C'est ce soir-là que j'apprends pour la première fois à danser chez nos amis et cela toute une nuit : fox-trot, tango, valse...⁹

27 août 42

Nuit merveilleuse dans la même maison amie, mais cette fois sans les parents. Il y a les quatre Durand : Ninette, Suzon, Sœurrette et Claude, il y a aussi Maddy Piffaut et une amie à elle et puis Madeleine, Anne, François et moi. De 23h à 2h du matin, jeux de toutes sortes assez mouvementés et ensuite on danse, comme l'autre nuit, jusqu'à l'aube, vers 5 heures. Nous pensons alors à une réunion formidable pour les 18 ans de François le 11 septembre prochain, après le départ des parents et des plus jeunes de Saint-Désert.

3 septembre 42

Troisième nuit de danse chez les Piffaut, cette nuit-là avec Claude Durand, Maddy, son frère André, et toujours l'amie, bien sûr aussi Madeleine, François et moi. Et c'est le premier jour où je fus réellement attiré par la féminité de Maddy Piffaut. Au cours de la nuit, vers 4h, nous allons déguster quelques raisins dans une vigne proche, à la lueur d'une lampe de poche, puis nous sommes revenus chanter

et danser. À plus de 6h du matin nous rentrons accompagnés par nos amis.

6 septembre 42

On se retrouve alors pour goûter chez les Piffaut, il y a les parents et cela est calme, mais joyeux. Nous demandons gentiment un peu d'huile pour préparer notre repas festif, et nous invitons nos cinq amis pour ce jour-là. François avait de son côté écrit dès fin août à Pont-Audemer pour avoir beurre et crème. De mon côté j'ai demandé deux beaux lapins (je ne me rappelle plus chez qui).

8 septembre 42

La famille : papa, maman, Anne, Yves, Bernard et Michel reprennent le car pour avoir le train de Chalon. En les accompagnant, sur le chemin du retour, nous cueillons des fleurs de capucines par-dessus un muret, ceci pour la macédoine prévue pour le 11. Depuis mars 42 j'ai une carte pour toucher du tabac contre tickets, mais je ne fume pas et échange ce jour-là, un paquet de tabac contre 40 kg de pommes de terre. Le paquet de Pont-Audemer nous arrive le lendemain et nous allons chercher les lapins commandés. Je fais six menus que je décore de mon mieux et la veille je bats la campagne à la recherche d'œufs. J'en rapporte quinze. Madeleine, François et moi souhaitons faire une grande fête, entre amis, ce jour-là. Nous voulons que ce soit un des plus beaux jours de notre vie à Saint-Désert.

11 septembre 42

Dès 7h, Madeleine et moi nous sommes sur pied pour tout préparer. Bien sûr François aide beaucoup Madeleine, puisque j'ai à cueillir des haricots dans les hauteurs. C'est un terrain très en pente, accessible par des escaliers et situé derrière la maison, il y a de larges paliers et un mauvais terrain assez caillouteux. Dès l'été 40 j'ai entrepris de retourner la terre et la mettre en état de recevoir une culture simple et utile. Ceci dura presque trois ans. La cueillette terminée, je file à Chalon en vélo¹⁰, acheter deux melons, du bon vin et des

⁹ Toute une époque !

¹⁰ Environ 30 km aller-retour.

gâteaux secs. Peu après midi, tout est prêt, nous sommes en grande tenue et nos amis arrivent en tenue de tous les jours... nous devions faire le même soir un dîner « super-partie », comme on disait alors. Ils sont très chargés, car chacun apporte ce qu'il veut. Leur étonnement est grand devant cette longue table ornée par Madeleine et l'on déguste avec des "Oh !" et des "Ah !" : Melon, Omelette soufflée, lapin de bourgogne à la crème, frites, macédoine mayonnaise, crème au chocolat 1938, gâteaux quatre-quarts, fruits et pour arroser le tout vin de Saint-Désert, Mercurey, mousseux, liqueurs et eaux-de-vie. On s'amuse bien et on rit beaucoup. C'est un triomphe sur les restrictions qui nous écrasent. Entre 16 et 17h, on sort de table et comme on a mangé dehors, on danse à l'intérieur, cependant qu'il fait très chaud. Le soir on ne mange pas grand-chose. On danse encore et plus tard nous raccompagnons nos amis. La salle à manger reste pleine de gâteaux, de fruits, de crème au chocolat, tous les restes de cette trop grosse bouffe, surabondante, mais ce fut une belle « surprise-partie ». Nous étions six, car les Durand en avaient été privés.

12 septembre 42

Nous allons à Rully en vélo à 10-12 km. Il n'y a que François et moi avec Maddy et son amie. Nous bavardons gaiement tous les quatre et retrouvons trois camarades de Maddy. Ensemble nous visitons les grottes de Rully et à la sortie on fait un très joyeux pique-nique. Ce jour-là je suis en pleine forme, très boute-en-train, ce qui m'arrive rarement en ces années de guerre. Mais que je retrouverai plus fort en été 45. Le soir, au retour, j'ai des ennuis de vélo et je dois finir la route à pied en le tenant par le guidon. François raccompagne seul nos deux amies.

À son retour il nous apprend, à Madeleine et moi, l'accident dont fut victime le père de Maddy, hospitalisé, il s'en remettra.

Madeleine, ce même jour, était allée trouver les parents de ceux qui avaient été privés de notre fête, demander un dernier pique-nique. Mais madame-mère, que nous appelions : « la générale » (car elle régentaient ses enfants, même s'ils étaient plus jeunes que nous) refusa et évidemment les Piffaut

n'étaient pas venus. On reféra tout de même, avec nos amis, un pique-nique la veille du départ de Madeleine. Le soir, après avoir joué au tennis, nous partageons le repas avec la famille, dans la salle à manger. Ce soir-là c'est François qui est en verve, et à un certain moment il dit une parole sur un général très despotique, ce à quoi notre hôtesse, sans rien savoir, répondit à propos :

"C'est parfois bien utile un général dans une maison". Nous ne pouvons pas réprimer un petit fou rire. Après le repas, on danse, puis nous bridgeons et laissons la maîtresse de maison se retirer, après l'avoir remerciée et saluée. Nous sommes tous les trois avec Claude Durand. Les trois filles plus jeunes s'étant retirées avant notre départ à 2 h du matin, dans un grand silence.

Comme nous l'avions fait très souvent, et même avec Anne et Yves, depuis le 17 août, un pique-nique nocturne est organisé. Jamais à plus de 2 ou 3 km, car il faut emporter beaucoup de choses : ustensiles, nourriture et boisson, pour accompagner la purée traditionnelle.

C'est la veille du départ de Madeleine. Après la purée il y a une tarte, aussi selon la coutume. On boit du bon vin, nous raccompagnons nos amis et rentrons à minuit bien passé.

Le lendemain, Madeleine prend le car pour Chalon... et Paris. François et moi restons pour faire « notre devoir envers la patrie », comme moi en 1941, chez Mazoyer. On commence un peu ce soir-là et dînons chez Mazoyer. Le matin suivant : vive les Vendanges ! Nous portons tous les deux la hotte. Nous faisons un peu connaissance ; mais quelle différence, c'est sûr, avec nos amis et notre vie bourgeoise précédente. Nous retrouvons avec ces gens-là, des propos simples et un accent bourguignon si pur. On chante une chanson très en vogue cette année 1942 : « La rue de notre premier amour ». On vendange tard le soir et on chahute entre jeunes à se barbouiller la figure à pleines grappes de raisin. Il y a là cinq filles et avec nous deux, quatre garçons, moyenne d'âge 16 ans. Les aînés rentrent gaiement par la chaume au-dessus de Saint-Désert. Après le dîner très copieux, c'est chacun sa chanson et le vin aidant, François et moi chantons « Jeanneton » puis « Les chevaliers de la Table ronde ». Ça

déchaîna toutes sortes de chansons. On boit ferme et dru, et lourds de sommeil, nous rentrons à la maison dormir comme des souches. Le lendemain il fait beau, grand soleil, et tout recommence ; le soir plus de chant, de la danse au clair de lune après le souper. Comme c'est dimanche le jour suivant, nous nous amusons très bien tous tant que nous sommes. Les jours passent, toujours aussi fatigants, vendangeant vigne après vigne et le soir toujours très détendus, avec tantôt chanson, balade au clair de lune entre filles et garçons, ou danse dans le salon de la maison. Un soir nous trouvons nos lits pleins d'orties... et les autres attendent sous la fenêtre, tout en bas, nos réactions... une pluie d'orties !

Une lettre de papa me réveille à la dure réalité, il nous demande de revenir à Paris. En effet les schleus, qu'on avait oubliés, réclament que ceux qui sont sans travail en France partent en Bochie, on leur en donnera. N'étant plus étudiant je suis évidemment dans ce cas.

Les vendanges sont finies et nous revenons François et moi d'un bridge chez nos amis, lorsque je lis cette lettre et j'écris aussitôt que nous revenons le 1er octobre. Nos amis nous demandent une journée entière de plus pour un nouveau bridge ; nos amis sont deux : Maddy et Claude. C'est donc ce soir-là notre dernier bridge, qui dure jusqu'à 1h du matin.



Le travail rend esclave
 “Radio Paris ment, Radio Paris ment,
 Radio Paris est allemand”

Septembre s'achève et avec lui ces vacances merveilleuses, en pleine guerre oubliée. Vacances qui m'ont appris à connaître des temps heureux et tout le bon d'une amitié vraie. Vacances 42, je ne vous oublie pas.

2 octobre 42

Nous partons à 7 h du matin de Saint-Désert, François et moi. On fait quelques courses à Chalon, allons chez les Piffaut prendre des nouvelles et dire au revoir à Madame et à Maddy. Nous allons voir mémé à Saint Rémy, près de la gare. Aux portes de Chalon, nous sommes arrêtés par un vert-de-gris ; la « zone libre » est très proche. Examen

des cartes d'identité puis marche devant lui vers un poste de contrôle. On explique notre présence ici et après une vérification à la clinique toute proche et quelques palabres, on nous laisse aller. On voit mémé plus calme et mieux installée, avec une infirmière auprès d'elle qui semble très dévouée.

À la gare on revoit Maddy et ses jeunes frères pour un tout dernier au revoir. Au contrôle on se plaît encore à nous faire quelques difficultés. Le jeu se calme et enfin nous pouvons sauter dans le train de nuit pour Paris.

Samedi 3 octobre 42

Nous sommes de retour chez les parents et papa me dit avoir trois adresses pour moi. Il me faut au moins 32 heures de travail par semaine pour ne pas être un « sans travail ».

Lundi 5

Je me présente à la première adresse où une grosse dame me montre des plateaux de service peints de grosses fleurs à faire frémir d'horreur et 1500 frs par mois. Je réserve ma réponse et vais le mardi voir la deuxième adresse : on me jugera sur dossier. Cette fois c'est une chic agence de publicité, et je vais aux AA chercher mon dossier que je présente au directeur de l'agence, il l'apprécie et me présente à un publiciste qui me donne un projet pour illustrer la France économique actuelle. Il faut chercher l'idée ; ça s'arrête là, j'en tire 500 frs, mon premier gain. Alors je vais à la troisième adresse qui est une maison de dessin de tissu ! Malheureusement le patron n'est pas là et rien n'en sort. Un camarade des AA que j'ai vu quand j'ai été chercher mon dossier, m'indiqua une maison de dessin animé qui se trouve rue Cardinet, dans le XVIIème arrondissement. J'y vais et suis accepté pour un essai. Il y a trois concurrents pour une place.

Pendant trois jours je suis à ce travail fastidieux et méticuleux que l'on fait sur feuilles plastiques, sur une table en verre dépoli, éclairée par en dessous et le dessin doit être au 1/2 millimètre près. Ce fut un échec qui me rapporte quelques francs, mais m'affecte beaucoup, car je ne me vois pas faisant cela longtemps, fatigue des yeux et précision beaucoup trop rigoureuse. De plus on m'a dit

que je tremble des mains, ce qui est tout à fait nouveau.

Jeudi 29 octobre 42

J'ai rendez-vous aux AA avec un camarade d'école avec qui j'avais gardé contact et qui est très serviable ; il travaille comme décorateur au Secrétariat de la Jeunesse à Paris. À ce rendez-vous je retrouve deux élèves de ma promotion : Roger Capron¹¹ et Jean Derval¹², qui cherche un troisième compère pour travailler comme décorateur dans les centres de Jeunesse ; actuellement c'est à Beauvais.

Vendredi 30 octobre 42

Nous nous retrouvons gare du Nord pour aller à Beauvais et faire la connaissance avec le délégué régional de la Jeunesse, je n'oublierai pas son nom : Zentz d'Alnois, bon chic, bon genre, et qui confirme le choix de mes copains. Dès ce jour je commence à travailler avec eux à la décoration, déjà bien avancée, d'une salle de la Jeunesse à 2 km de Beauvais. Je sais que je suis en surnombre, mais on sera payés sur factures gonflées.

Le 31 au soir je rentre à Paris.

Pendant ces jours-ci a lieu la première grande victoire alliée : la bataille historique d'El Alamein, victoire sur les nazis et terminus de la poussée de la Wehrmacht vers l'Égypte. L'armée française du général Leclerc y participe. Le général Montgomery (anglais) triomphe du général Rommel (schleu) et le repousse sur plus de 2000 km en un mois, jusqu'à Tripoli. On exulte !

3 novembre 1942

Nous nous retrouvons à Beauvais, Roger, Jean et moi. Nous formons un bon trio qui a inventé une façon de peindre une fresque par touche en forme de parenthèse horizontale : on appelle cela le tricotage. Nous prenons nos repas dans un petit restaurant très simple, assez proche de notre lieu de travail, pour 10 frs le repas. Nous y buvons du cidre et y sommes bien. On couche dans une grande chambre

¹¹ Il deviendra célèbre pour ses créations et sa marque de céramiques. Il a été professeur aux AA en 1945.

¹² Céramiste de grand talent et renommé, il côtoiera notamment Picasso à la fin des années 40, début 50.

unique, chez un instit' du coin. Il y a un lit à deux places et un matelas pneumatique où nous couchons à tour de rôle. Ce sont ces amis qui m'ont appris à falsifier des tickets de pain (les seuls faciles) en changeant les 25gr inscrits sur les feuilles en 350gr et plus tard en 750. Cela se réalisait en grattant les chiffres avec une plume vaccinstyle (vente en pharmacie uniquement) et en reproduisant au calque le 350, puis plus tard le 750gr. Chaque ticket est détachable de la feuille du mois et plus tard je grattais aussi les 50gr pour la même transposition. Comme le dessin d'un 350 recouvre en partie le 25 ou le 50 nous ne grattons pas tout, mais seulement ce qui ne correspond pas au calque. Puis on peint les chiffres 350 (ou 750) selon les tracés précis du calque, à la gouache, toujours de la même couleur brune pour les chiffres. On attend que cela soit bien sec, on frotte doucement à l'ongle pour aplanir les effets du grattage sur le fond, avant de peindre celui-ci dans sa couleur du mois toujours plus ou moins ocrée. Bon courage !

Un ticket falsifié demande une demi-heure à la chaine : minimum 300gr de pain en plus. Jamais je ne me suis fait prendre, je changeais très souvent de boulanger et d'ailleurs celui-ci ne s'en aperçoit guère avant le collage sur son carnet de vente : la gouache ne résiste pas à l'eau. Nous ne manquions donc ni de pain, ni de farine.

Ce n'est que le 4 novembre que nous apprenons par la radio de Londres la victoire d'El Alamein.

8 novembre 1942

Un dimanche nous apprenons par la même radio le début de « l'opération Torch », c'est-à-dire le débarquement américain sur le sol du Maroc, et l'avance rapide de ceux-ci vers l'Algérie.

11 novembre 1942

C'est l'envahissement par l'armée boche de toute la zone sud : il n'y a plus de « zone libre ».

Nous avons pu tous les trois visiter Beauvais, sa cathédrale intacte et nous perdre dans les dédales de la vieille ville.

Le soir, discussions plus ou moins philosophiques avec les deux enfants, étudiants, de notre hôte. C'est surtout l'autodidacte Roger qui tient la conversation. On parle aussi religion et nos jeunes se disent non-croyants, Roger « libre penseur », nuance subtile, Jean et moi croyants, non pratiquants. (à cette époque c'est vrai pour moi). Cependant ces discussions me lassent un peu, car j'y intervins à peine et aspire à dormir. On se lève à 8h30 dans le froid, la chambre étant peu chauffée en raison des restrictions. À 9h on prend un café au restaurant voisin. On va continuer notre travail de décoration des murs de la Maison des Jeunes de Beauvais, dont les travaux doivent finir le 15 novembre. Le soir nous cessons le travail vers 18h et après le repas du soir et nos causeries, nous lisons au lit à haute voix, tour à tour, pour que les deux autres aient bien chaud au lit, sous les couvertures, car la chambre n'est pas chauffée la nuit. Nous faisons aussi de petites fugues pour achats de peinture et autres, quitte à travailler dimanche et jours fériés.

Samedi 21 novembre 1942

Notre « employeur », Zentz d'Alnois nous invite dans son château près de Gisors : c'est un beau château historique, on dîne dans une vaste salle bien chauffée et couchons Jean et moi dans une belle chambre Louis-Philippe. Grasse matinée le lendemain dimanche, nous bavardons avec Zentz d'Alnois et sortons après le repas pour nous plonger le soir dans des bouquins et des reclassements. Le Château fut pillé en juin 40 par les nazis, les meubles sciés, les tiroirs emportés avec leur contenu par ces cochons de boches.

Lundi 23 novembre 1942

Départ pour le Centre de Jeunesse de Droitcourt, à 5 km de Gisors. On y part dans l'auto de notre hôte. Nous devons décorer les murs du foyer qui sera salle de jeux et bar et y faire là, chacun, une décoration. Je choisis le thème de la vigne pour un panneau sur un côté au-dessus du bar et un autre sur la pomme de l'autre côté. Ces panneaux doivent être terminés pour l'anniversaire du Centre, le 16 décembre.

C'est ici un centre d'apprentissage pour former des jeunes au travail du bois et/ou du fer. Notre vie est réglée sur celle du Centre : lever à 8h au premier coup de cloche, toilette et habillage. Deuxième coup de cloche, rassemblement dehors autour d'un mât sur lequel est hissé le drapeau aux trois couleurs. D'un côté il y a les jeunes apprentis, de l'autre les « chefs » : la femme du grand chef, Roger, Jean et moi. Nous saluons main tendue, un pouce plié (tout de même !). Chacun va ensuite à ses occupations, nous librement, aussi.

Nous apprenons, fin novembre, le sabotage de la flotte française en rade de Toulon pour refuser à la fois de tomber aux mains des fridolins (encore un mot pour nos occupants) et aussi pour ne pas rallier l'Afrique du Nord (un seul navire le fera).

Cet automne est aussi pour nous trois un automne dans les pommes : il y a alentour de nombreux pommiers et beaucoup de pommes mûres, non récoltées. J'en rapporte très souvent de pleins cageots. Nous mangeons tous les trois ces pommes le soir, nous avons un local à l'écart de la grande maison, qui nous isole des jeunes apprentis, il est bien chauffé. Dans la journée, on se trouve des pauses, ou le soir, pour jouer au ping-pong ou bridger et ça n'est pas sans me rappeler le dernier été.

La préparation de la fête du 16 décembre nous occupe une nuit de 22h à 3h du matin à la réalisation de soixante-dix programmes décorés à la main. Nos panneaux sont finis le 15 et les jeunes trouvent plaisir à les contempler. Mais je considère comme un échec les réalisations que j'ai faites, car c'est plus un décor pour livre qu'une fresque.

Le 22 décembre au soir nous donnons une petite représentation d'adieu en jouant une petite saynète théâtrale.

23 décembre 1942

Nous repartons dès le matin pour reprendre une partie, laissée là, de nos affaires à Beauvais et rentrons à Paris avec 1000 francs en poche chacun, gagnés sur les factures gonflées. Nous voyons à Paris Zentz d'Alnois et il nous dit ne plus pouvoir nous prendre, surtout moi qui suis en surnombre. Je reverrai ce

Monsieur, en 47 ou 48 à l'agence Havas. C'est une autre histoire¹³...

Noël 42

Me voici donc de nouveau chômeur ! Et alors que les nazis souhaitent envoyer au Service du Travail Obligatoire, en Bochie, tous les chômeurs français. Pendant ce temps la guerre commence à basculer en faveur des alliés, que ce soit en Afrique du Nord ou en URSS, à Stalingrad notamment.

1943 : Salut à toi !

Nous sommes tous en famille, tous les sept avec nos parents et ce sera la dernière fois pour un nouvel an. Le 2 janvier, Madeleine, François et moi nous sortons voir « La veuve joyeuse » avec notre amie Maddy Piffaut, venue à Paris pour quelques jours. Ce soir-là je ressens une vraie jalousie pour le succès de François auprès des jeunes filles.

Alors je cherche du travail et espère, par une amie à Chalon-sur-Saône, une place de dessinateur en dessins de tissus à la maison Derrier, nom alors très connu.

14 janvier 1943

Par un lointain cousin de grand-père, Marc Havel, je fais la connaissance du peintre Pierre Jérôme, qui devait cette année-là entrer très fort dans ma vie. Je le vois donc ce jour-là à son atelier, très grand, rue Hégésippe Moreau, Paris XVIIIème, je lui présente quelques travaux de décoration. Il accepte de me garder, non pas huit jours comme m'avait dit Marc Havel, mais peut-être toujours. Il me montre deux immenses toiles qu'il est en train d'exécuter pour une église de banlieue (Saint-Joseph de Clamart). Sur l'une de ces deux toiles : l'Annonciation, sur l'autre : Saint-Joseph béni par la Sainte Trinité. Alors il me charge de l'aider à ce travail et m'envoie prendre des documents de lys pour en peindre une brassée devant la Vierge de l'Annonciation. Nous avons convenu que je recevrai 1000 frs par mois.

Pierre Jérôme est Grand Prix de Rome 1935. Après ses études aux Beaux -Arts de

¹³ Il semblerait qu'il s'agit donc de Michel Zentz d'Alnois (1909-2001).

Paris, il a donc passé quatre ans Villa Médicis à Rome, comme toujours pour ce prix, tous frais payés. Mobilisé à son retour il fut démobilisé en 1940 dans le sud de la France. Il a reçu alors une commande, celle-ci, de « l'État Français » de Pétain.

Je peins les lys avec joie et nous bavardons beaucoup ensemble, lui surtout, m'exposant ses idées sur l'art. C'est un admirateur de Bonnard ; il vit avec une femme séparée de son mari. Non croyant, il me dit peindre pour sa joie et non dans un but d'élévation vers Dieu. Je travaille avec lui de 9-10h jusqu'à midi et demi et de 14h30 à 17 ou 20h. Il me fait peindre des études de têtes et de mains d'après des dessins de lui.

Quelquefois je travaille sur l'échafaudage placé devant ces grandes toiles tendues sur châssis destinées à être marouflées. Mon Maître veut faire de moi un artiste peintre, aussi me donne-t-il deux sujets : « La charité » et « Jésus » de Péguy à illustrer. Je prends aussi des leçons d'aquarelle avec le professeur que j'ai eu en 1938, Madame Delangle-Marvéry. Et moi-même j'ai eu l'occasion de donner ma première et dernière leçon de décoration à un jeune homme de 18 ans pour 80 frs.

3 février 1943

Victoire à Stalingrad : 360 000 schleus se rendent aux russes qui les ont totalement encerclés. C'est le tournant décisif de la guerre, une victoire totale !!

17 février 1943

Ce jour-là paraît un ordre nazi concernant tous les jeunes gens nés en 1921 et 1922. Nous sommes astreints à un Service du Travail Obligatoire (STO) avec recensement immédiat des classes 32 à 42 (je suis classe 42), assorti d'un sursis pour les étudiants de 6 mois seulement.

24 février 1943

Poussé et recommandé par Pierre Jérôme, j'entre ce jour aux Beaux Arts de Paris, section peinture évidemment. Et Pierre Jérôme, insistant sur la prudence et contre ma réticence, me pousse à m'inscrire à ce recense-

ment dès le lendemain 25 février, 8 jours après la parution de l'ordre nazi. Je partage ensuite mon temps entre la grande salle des Beaux-Arts et le grand atelier de Pierre Jérôme. Mon Maître à l'École se nomme Untersteller. Bien sûr je suis bizuté, on me force à retirer veston et chemise et sous menace de me doucher, à chanter ; mais ce n'est pas méchant, car un autre doit retirer son pantalon et se fait peindre à l'huile une jambe en rouge et l'autre en bleue.

Cependant on travaille sur modèle vivant, le Maître passe, on lui montre nos esquisses qu'il critique et indique quelques corrections à faire.

4 mars 1943

Je pars à Rouen avec Madeleine, où nous sommes invités à y venir faire un séjour chez nos parents un peu lointains : les cousins Gohin de Rouen, qui habitent d'ailleurs Sotteville, aux portes de Rouen.

Il fait très beau et très doux, j'en profite pour faire des paysages à l'aquarelle en pleine ville de Rouen. Je fais aussi le portrait à l'huile de Françoise Gohin, ma « cousine ». Je vis un peu dans l'intimité de Madeleine qui semble se tourner vers une vie religieuse. Elle m'entraîne à la messe à Notre-Dame-de-Bon-Secours, au-dessus de Rouen, avec Françoise et son fiancé. Après le départ de Madeleine, je reste seul encore quelques jours. Comme je reviens de peindre en ville, le 12 mars, l'alerte sonne. Je suis à vélo, heureusement et reviens vite sur Sotteville. Je suis presque arrivé. Alors apparaissent les avions avec leurs longues traines blanches. Et presque aussitôt un bruit métallique allant crescendo : les bombes ! Réactions : descente précipitée à la cave et secousses formidables, comme un tremblement de terre. Le feu et la mort tombent sur la ville. Cinq éternelles minutes... à la fin de l'alerte, il y a plein de fumée dans le ciel. Rouen et sa banlieue ont été touchés.

Peu après je retourne à Paris et c'est alors que Madeleine me fait connaître Marc Sagnier, homme de 60 ans environ, fondateur du Sillon, entre 1900 et 1910 et président d'honneur des Auberges de la Jeunesse. C'est un homme de la gauche chrétienne, actif et très engagé dans l'action. Le mouvement « Le Sillon » fut interdit par Rome dans les années

20. Plus tard, Marc Sangnier qu'Yves connut aussi, sera un pionnier du MRP¹⁴.

Je participe fin mars à ma première exposition collective avec deux œuvres. Je suis aussi invité à Galluis chez Madame Hirsch, ce professeur de dessin qui me fit découvrir le pastel. Je fais lors de ce séjour, du 10 au 19 avril des paysages de pastel et le portrait à l'huile d'un jeune homme sur place. Puis je rentre à Paris.

22 avril 1943

Dès le matin, départ à Saint-Désert via Chalon avec Madeleine, François, Yves et moi. Nous couchons à Chalon, chez les Piffaut toujours si accueillants, car il n'y a rien pour aller à Saint-Désert. Et nous prenons le train à 6h du matin.

Vendredi saint, 23 avril 1943

Nous sommes à Saint-Désert où nous attendent Jacqueline et Philippe Tripier, nos chers cousins de Grenoble ; ils sont là depuis la veille, et c'est une rencontre festive.

On prépare Pâques ensemble et l'après-midi nous sommes invités chez les Durand. Lundi de Pâques, le lendemain, nous invitons nos amis Maddy et deux autres amis à elle, Roger et Maguet Peyron, nos presque voisins. L'après-midi de ce jour, Jacqueline et moi allons à Moroges voir cette « tante » qui nous avait accueilli en juin 1940. Elle est toujours, hélas ! Pétainiste : c'est alors de plus en plus rare.

Mercredi 28 avril 1943

C'est le jour de l'invitation à dîner. Il est vrai que dans la perspective de Pâques, ma production de tickets de pain falsifiés a augmenté et j'en ai alors 22kg d'avance. Tous ne sont pas faux, car en achetant 50gr de pain pour un faux de 350 je reçois 50gr de pain et un ticket de 300gr vrai. J'en fais profiter tout le monde, laissant croire que c'est mon tabac qui me donne cela par voie d'échange. Mes parents l'ont toujours cru, je n'en parle alors à

personne, même de la famille. Le problème est de changer de lieu d'achat.

Ce jour-là est un grand jour de joie pour tous, car tous sont venus et on fait des crêpes en grande quantité. On boit, on chante, on rit et on danse. François à cette époque est officiellement fiancé à une amie de famille à Paris. Madeleine ne songe qu'à sa vocation religieuse et Roger Peyron, lui, est amoureux de Madeleine.

De retour à Paris, je suis surtout aux Beaux-Arts et très peu chez Pierre Jérôme.

Mai 43

Je vais passer trois ou quatre jours à Etiolles, au Saulchoir dans un couvent dominicain. Pour moi : calme, paix, réflexion. J'écris à ma cousine Jacqueline :

“Pâques est loin et emporte ces jours si agréables et si doux au souvenir par rapport à l'époque bouleversée de la vie actuelle. L'avenir est si trouble pour moi et ceux des classes 41 et 42. J'ai le choix entre deux routes obligatoires et incontournables : la fuite, le maquis ou le départ en pays ennemi, il me reste peu de temps pour choisir. En ce moment je passe un examen de dessin industriel afin de parer au pire ; si j'échoue, je suis prêt à risquer le maquis. À Pâques nous étions absorbés par le désir intense de vivre notre jeunesse, sans cette redoutable épée de Damoclès suspendue au-dessus de nous. Et maintenant nous en sommes que plus fortement secoués par cette sale et maudite guerre qui nous écrase, tout petits, depuis près de 4 ans. Je voudrais tant voir finir cette injustice, cet écrasement de l'homme par l'homme. Je crois à la victoire des alliés et de De Gaulle ; je veux vivre et peindre en sécurité.”

Juin 43

Je fais partie des Scouts Routiers de Saint François de Salles, paroisse du 190 où je n'allais que très rarement (trop bourgeoise). J'y trouve très vite des bons amis qui m'aident à y voir clair ; ils me parlent de leur camp prévu dans les Vosges du 19 juillet au 1er août. Un abri chez un paysan vosgien ? Ça me tente, ne suis-je pas un peu de là-bas ? J'y ai vécu de 1927 à 1938, je connais le pays ! Depuis un mois la menace s'appesantit sur

¹⁴ Le Mouvement républicain populaire (MRP) est un ancien parti politique français, classé comme démocratie-chrétien et centriste.

moi. Je dois fuir, mais le risque est grand. Il y a six mois Pétain a dit :

“La collaboration entre deux pays ne peut être normale que lorsque la paix règne entre eux.”

Et aujourd’hui, le même Pétain nous incite à la collaboration et dit :

“Allez travailler en Allemagne, pour le retour de nos prisonniers.”

La vieille baderne est dupe ou traître, je penche pour la seconde hypothèse. Moi, je cherche où me cacher d’abord et si rien n’est possible, je me considérerai comme déporté en Bochie de force. Je refuse de tuer mon semblable, même si c’est mon ennemi, et je refuse la Bochie. Mes amis de la Route s’efforcent de penser le problème en le posant sagement :

1 - Je n’ai rien à faire en Bochie, les considérant comme ennemis.

2 - Je suis sûr de la victoire des alliés, le maquis est pour moi.

Pour moi, le maquis c’est la mort, le STO l’esclavage.

François veut partir vers l’Espagne, grâce à une filière dont le Père Riquet se porte garant. De là il rejoindra le Maroc où l’École Navale se trouve, car ici, en France métropolitaine elle est dissoute.

Pendant ces mois, l’ennemi nazi subit défaite sur défaite, tant en Afrique du Nord, en Tunisie notamment, que sur le front russe où le recul est constant. Les russes sont en Ukraine et en Biélorussie. L’Afrique du Nord est totalement libre fin mai, avec plus de 250 000 schleus anéantis. Il y eut de très grandes batailles opposant plusieurs milliers de tanks. Dans le pacifique les américains ont stoppé l’avance japonaise, contre attaquant victorieusement et difficilement. Un gouvernement provisoire de la République Française est en place à Alger avec, enfin à la tête, le Général de Gaulle. L’État Français de Vichy avec sa milice qui collabore étroitement avec les nazis et la Gestapo, et ses pro-nazis font pression sur les juifs et les maquisards, appelés par eux « terroristes ». Alors je souhaite être des leurs ! : Un « terroriste » de la paix, de la liberté, anti-fasciste pour la vie, pour ma vie libre et pour la tranquillité de tous.

Durant ce mois de juin 43, je ne travaille plus du tout. Je n’en ai plus goût. Je retourne au Saulchoir, goûter et savourer cette paix. Je

vais voir plusieurs fois et parler avec Marc Sangnier de ma situation, de Madeleine et même d’Yves et aussi de tous mes parents et amis. Parler des êtres chers à quelqu’un de bien, c’est une forme de soupape de repos.

Il y a des enfants qui souffrent, des vieux qui meurent de faim et des femmes dont le mari est chez l’ennemi, prisonnier depuis juin 40. Nous, les jeunes, nous avons l’impression d’être enfermés dans un tunnel noir, interminable, sans fin, nous avons peur de la mort qui fauche les hommes par dizaines de millions dans cette guerre où l’on peut dire que près de 2 milliards de personnes entendront le bruit de cette affreuse guerre. Hommes êtes-vous fous soudain devenus ? Des millions de tonnes de bombes, des centaines de milliards de balles pour tuer, détruire, brûler, piller, torturer ou défigurer notre planète terre.

Au FOU !!!

La souffrance ne sert à rien, elle n’a aucune valeur que celle de détruire l’homme et encore plus, le petit de l’Homme. La guerre est un monstre qui bouffe ses enfants.

Notre terre est belle, verte et bleue, jaune et rouge, blanche aussi.

Je ne peux pas dire aujourd’hui à 21 ans : “vive la vie”.

Serai-je exporté comme un objet quelconque en pays nazi, puisqu’il fallait, me dit-on, être inscrit dans une école avant le 31 décembre 42.

J’ai revu ces jours de fin juin Pierre Jérôme et sa pro-nazie de compagne, qui me disent que cette expérience outre-Rhin sera bénéfique pour moi. Que partir me permettra de revenir adulte. Un comble ! J’ai été trahi par celui-là même qui me prit pour faire de moi un artiste peintre ! Je décide que je ne le reverrai plus jamais (et ce fut vrai). Mais j’ai peur et décide de voir mon ancien professeur des zarzas en géométrie. Et lui me conseille de m’inscrire comme cartographe et me donne quelques rudiments. Mais quelle idée ?? Il me dit qu’ils ne trouveront jamais une place pour moi... Et je le crus !!!

Mardi 22 juin 1943

Je décide de passer, après réflexion, chercher cette feuille de départ et aussi une brève visite médicale, ainsi que ma déclaration de dessinateur cartographe. Je ne partirai pas si-

non. Tous mes papiers seront à l'étude au Quai d'Orsay. Par un ami d'un Routier de Saint-François, j'ai un tuyau pour partir pour le maquis de Savoie à Chambéry.

Je retourne encore une fois à Etiolles au Saulchoir, prier et réfléchir. Je parle à un Dominicain du Saulchoir : il me faut une fausse carte d'identité et de fausses cartes de rationnement. On se dit prêt à me les fournir et à m'aider.

Vendredi 25 juin 1943

Camp de deux jours avec mes amis Routiers à Montsoult, près de Paris, avec feux de la Saint Jean pour la trentaine de jeunes que nous sommes, tous habillés, bien sûr, sans uniforme, ni insigne, ni rien. Nous couchons sous la tente dans un petit bois. Le lendemain, causeries et échanges, puis chants et prières. Nous sommes avec des membres de la JEC (Jeunesse Etudiante Chrétienne) et je regrette de ne pas avoir connu plus tôt tous ces jeunes de mon âge ou plus jeunes, qui vivent ensemble un si grand compagnonnage. Nous avons le dimanche une très belle célébration ; j'apprécie surtout l'amitié forte et vraie d'un Henri de Seilhac, qui me reconforte dans l'appui que je trouve en cette vraie amitié, pour la première fois de ma vie (je le retrouverai plus tard).

Jeudi 8 juillet 1943

Sérieuse discussion avec papa au sujet du départ en pays ennemis : il estime que partir me planquer peut retomber sur mes frères et sœurs, sur la famille. François, qui est mon frère, se prépare à partir pour l'Espagne, puis le Maroc, pour faire l'École Navale Française qui est à Casablanca, alors...

Cependant, il me parle d'un de ses camarades qui connaît quelqu'un qui fait évacuer à partir de la Normandie, et par avion vers l'Angleterre ceux qui lui sont recommandés. Cela ne me dit rien, je n'aime pas ce manque de précision et je flaire un piège, il y en a et François n'en sait pas plus.

J'ai un autre tuyau pour le calvados, mais mes parents trouvent cela très dangereux, les côtes de la manche, comme toutes les côtes face à l'Angleterre, sont très surveillées par les nazis. Ils ont raison, car où aura lieu le dé-

barquement dont on parle, sinon sur une côte française ? Et pourrais-je me cacher dans une région si surveillée ?

Comme je l'ai dit, je ne pense pas au maquis, il me déplaît d'avoir une arme à la main, instrument de mort, moi qui ne chante que la vie et qui ne veut pas entrer dans le cercle de la violence, par amour de l'Homme, ennemi d'un temps, frère de toujours à toujours.

Mais de l'autre côté je ne veux pas partir travailler pour les nazis, ce sont des criminels de guerre, la « race des Seigneurs » et nous, l'énorme masse, des sous-hommes dignes d'être à leur service. Non, Hitler n'est pas Dieu, tout puissant de haine. NON !

Je me décide à demander une prolongation avant le départ en Deutschland, mais c'est un refus (je ne rapporte pas ici ma violente diatribe qui suit dans mes notes à propos des colabos, des gouvernants, de l'État, etc.)

C'est alors que je décide de partir le 15 juillet en pays schleu, car après cette date je n'ai plus de carte d'alimentation. Voilà un mois et demi que j'hésite et cela dure encore.

Je crie vers le retour à la liberté, liberté de circuler, liberté de vivre sa vie, liberté d'aimer.

À cette époque de juillet 43 je mets mon espoir dans le Seigneur. Quand tout s'écroule, il reste la Foi et l'Espérance. Il est certain que la vie, l'inquiétude partagée si fort avec mes amis Routiers, avec Henri, m'ont aidé grandement et plus que l'amour de mes parents, trop inquiets.

Papa nous bénit, François et moi, le jour du départ de la famille à Saint-Désert ; Madeleine ne partira que le 16 juillet. Maman non plus, ni François ni moi ne l'oublierons, elle a été si proche de nous deux, inquiète si souvent et si souvent à notre écoute. Tristes jours de juin-juillet 1943. Où sont mes 20 ans ? Humiliation de se trouver au service — par force — de l'ennemi. Je suis artiste, homme libre qui part esclave chez les Boches. Vive l'Art, Vive la France, Vive de Gaulle. Les nazis sont des bêtes immondes, des assassins haineux : Mort à eux !!!

Je passe au Quai d'Orsay pour obtenir un emploi dans ma spécialité ce qui me permet, m'a-t-on dit, de choisir ma région : c'est faux ! On me demande de passer une visite de contrôle, ce que j'ai déjà fait ; je dis "oui" et je

n'y vais pas. Par contre on me fixe Berlin... je ne suis pas pressé.

Mardi 13 juillet 1943

Ce jour-là je pense à partir avec François, son passage étant très sûr ; mais j'en parle à mon ami Henri qui me dit : "Pour toi qui es né en 1922, c'est un risque d'être pris et fusillé, tandis que pour ton frère, qui n'a même pas 19 ans, il ne tombe pas, comme toi, sous le coup du même décret nazi de février 43."

Il faut dire aussi que le passage coûte 13 000 frs, où les trouver !

À ce moment, les alliés ont débarqué en Sicile. Enfin un pied en Europe. Les russes poursuivent leur avance par encerclements successifs, et toujours avec préparation, force et supériorité matérielle et humaine.

Jeudi 15 juillet 1943

Je fixe mon départ au 19 de ce mois et repousse une tentation que me font mes amis Routiers :

"Viens avec nous dans les Vosges le 19, et nous trouverons de quoi te procurer tout ce qu'il faut".

Ils vont à proximité de Remiremont, c'est certes tentant mais c'est trop tard pour les faux papiers et puis, chez qui aller ? Et puis c'est près de l'Allemagne nazie. Trop de risques.

Vendredi 16 juillet 1943

Madeleine part pour Saint-Désert, nous laissant seuls François et moi. Nous sommes tous les deux face à notre fin de guerre, lui dans un camp, moi dans un autre, mais nous savons qui gagnera. Quand ? Dans quelques mois ou dans 2 ou 3 ans ??

Samedi 17 juillet 1943

7h du matin : on sonne à la porte du 190 boulevard Malherbes : je vais ouvrir... deux fridolins sont là, en civil, et viennent me chercher pour m'emmener au commissariat du XVIIème. Là j'apprends que j'ai été dénoncé par une lettre anonyme et que l'on viendra voir lundi 19 si je suis parti. La lettre anonyme ne peut venir que de chez le peintre

Pierre Jérôme, qui est au courant de mes hésitations. François, je le pense alors, a bien fait de ne pas se faire voir.

Dimanche 18 juillet 1943

Ultime pique-nique entre nos amis les Croissant, François et moi, car mon frère part lui le 22 juillet.

Chapitre III
Temps de la servitude
19 juillet 1943-24 avril 1945
Mes 21 / 23 ans

Lundi 19 juillet 1943 9h30

Je suis à la gare de l'Est, mais il n'y a pas de train avant ce soir et je déjeune à midi, après avoir déposé mes bagages à la consigne, près de la gare, et rentre à la maison.

et un séminariste. Je monte avec eux dans un wagon. Le train est très, très long : 20 wagons au moins. Le départ est annoncé pour 21h30 et je serre la main de François, avec amertume et regret de ne pas être comme lui et sa perspective de retrouver la liberté (même s'il passera quelque temps dans le camp de Miranda, en Espagne, il pourra réaliser déjà son rêve à Casablanca). Je lui dis alors : "Prie pour moi comme je prierai pour toi, restons fidèles à l'exemple des parents."

Le train s'ébranle et la marseillaise éclate



Le pâle horizon
"Et voici le dernier village"

À 19h avec François et les Croissants qui m'accompagnent avec un seau de riz assaisonné par eux, des biscuits et du chocolat pour le voyage, j'arrive de nouveau en gare, un journal à la main. Je reprends mes bagages et j'attends le train. Et voilà que je retrouve mes amis Routiers qui partent vers les Vosges et veulent encore m'entraîner avec eux. Mais les problèmes demeurants, je refuse avec grande tristesse. L'aventure et l'adieu est très chaleureux. Sur le quai je trouve des jocistes¹⁵

dans tout le train, les mouchoirs sortent vers ceux qui sont sur le quai, tandis que l'hymne de la République Française rebondit sur Paris, chanté par plus de 2 000 voix.

Dans le soir qui tombe, nous saluons nos compatriotes de banlieue. C'est le train des « requis », des STO qui vont en pays schleu.

Je suis dans un compartiment où il n'y a que des jocistes et après le repas pris en commun, plus ou moins, une courte prière est dite. Je pense à mes amis Routiers qui, eux, roulent vers les Vosges. Différence !!

Le convoi 474, le nôtre, roule vers Berlin dans la nuit d'été. À Épernay arrêt, j'écris et envoie une lettre à la famille à Saint-Désert et je bois de l'eau. Au petit jour, nous sommes à

¹⁵ Nom donné aux membres des JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne).

la frontière d'occupation de Neubourg : "Zolamt" c'est-à-dire douane (sic). Inspection des papiers par des doryphores.

Long arrêt.

Puis lentement on roule vers Metz, tout proche, où il fait un grand soleil et où le train s'arrête sur une voie de garage. Quelques russes sont là, prisonniers de guerre en guenilles. Ici nous pouvons nous laver et même sortir dans Metz prendre un demi de bière. Puis on fait tous une longue queue pour recevoir, dans un baraquement, de l'argent schleu et un casse-croûte.

Soirée du 20 juillet 43

On quitte Metz. Le temps est à l'orage. La vallée devient encaissée et voici le dernier village, la dernière gare française, que nous saluons en chantant de nouveau et pour la dernière fois notre Marseillaise !

Voici la vraie Deutschland nazie, passons Perl et nous arrivons à Trier (Trêves) et au passage d'un pont de jeunes schleus nous bombardent de cailloux. Merci petits nazis ! Les villes traversées sont tristes, mais la campagne très jolie dans la nuit qui descend, avec une ressemblance à la Normandie, sauf les maisons aux fenêtres encadrées de montants très colorés. Le train roule vite maintenant dans la nuit, et nous dormons comme des souches. Plus tard, il est 4 heures, la lune brille et rien ne bouge : on est en gare de Kassel et plusieurs wagons sont détachés pour une autre destination. Sur le quai voisin, le rapide Berlin-Paris est là.

L'arrêt se prolongeant, je me rendors pour me réveiller tout à fait, comme les autres, en gare de Nordhausen. Il est 6h30 et on descend se débarbouiller comme on peut.

Nous repartons, il fait beau et le soleil allonge des ombres rares sur la campagne dénudée de Bochie, une campagne ondulante et brumeuse que l'on traverse rapidement. Des champs à perte de vue, très peu d'arbres et de rares fermes. Du blé, encore du blé. Puis suit une vaste plaine couverte de pins. Très peu de villes. Vers midi nous sommes à une trentaine de kilomètres de Berlin. Arrêt en forêt et demi-tour sur une voie de garage.

C'est alors qu'apparaît le camp dit de « Reebruck », situé dans les pins, certes, mais entouré de barbelés et de grillage, comme si par hasard on voulait s'évader... déjà ! Et les

barraques, les barraques en bois. C'est Reebruck, son camp, ses lits en bois, ses puces en chair, son vaste marché d'hommes et de femmes où chacun attend le patron qui va venir le réclamer comme esclave, camp où errent de pauvres êtres paumés des pays de l'ouest, conquis par les Seigneurs de la guerre. Luxembourgeois, Belges, Hollandais ou Français. Ceux qui sont déjà là attendent et regardent ce nouveau troupeau de bétail qui arrive avec bagage en main pour prendre la place, dans les barraques laissées vides, de ceux qui sont déjà au travail quelque part dans le « Gross-Berlin ».

Nous les nouveaux, arrivés de France, nous allons d'abord déjeuner, dans une très vaste et très bruyante salle d'une soupe et d'un casse-croûte. Ce sera l'unique repas de la journée. Puis nous devons tous nous présenter dans la baraque n°19, où se tiennent les schleus responsables, pour passer un interrogatoire sur notre travail en France et notre désir. Ce qui ne va pas forcément de pair, surtout pour moi. On s'installe et on lie connaissance avec d'autres. Pour moi c'est difficile vu que je suis un des rares non-ouvriers, mais il s'en trouve quand même. Et puis j'ai mes amis de la JOC.

Nous dînons sur nos provisions. De 20h à 22h, c'est l'heure du « Music-Hall » très improvisé par les pensionnaires du camp. Grosses blagues de casernes ensuite. Il faut dire que la gent féminine est fort peu nombreuse et complètement à part. Dans les jours qui suivent, du 22 au 27 juillet 43 j'ai souvent entendu la voix du micro qui gueule dans les haut-parleurs en diverses langues et pour nous, par exemple ceci :

"Attention, attention les Français et les Belges, Claude Dupont, Claude Dupont, Claude. Venez immédiatement chambre n°19 avec vos petits bagages... mais dépêchez-vous donc !"

Et pourtant il n'y a pas de caméra vidéo. Cela répété jusqu'à ce que le gars appelé arrive chambre 19.

Mardi 27 juillet 1943

Étant las d'attendre derrière des barbelés, las des puces, et entendant mes amis de la JOC et le séminariste, appelés par haut-parleur ce jour-là, je me décide à aller au bu-

reau n°19 demander à partir avec eux, ce qui m'est accordé.

Nous devons aller, accompagnés bien sûr, à Marienfelde chez Daimler-Benz, une usine de chars. Avec nos « petits bagages », nous prenons le train pour Berlin, gare de l'ouest, appelée Anhalter Bahnhof. Nous prenons ensuite le tramway vers Marienfelde qui est à environ 8 à 10 km du centre de la capitale des frisés (autre mot pour désigner les schleus). Nous passons par Tempelhof (aujourd'hui c'est un aéroport)¹⁶ très connu pour avoir accueilli dans son gymnase, non seulement les Jeux Olympiques de Berlin en 1936, mais aussi les grandes manifestations nazies des années 30.

Arrivée à Marienfelde et longue attente pour la soupe à la cantine. Les nouveaux arrivants que nous sommes sont dévisagés par les anciens STO. Je suis installé à près d'un km de l'usine, dans un camp de baraques en bois, encore. C'est un camp tout neuf appelé le 04 Sud, qui est séparé par une mauvaise petite route du 04 Ouest, où se trouvent des russes des deux sexes. J'ai comme compagnon un chef de troupe scout du nom de Jacques Vieux et le séminariste de la JOC, Jean Montel, ainsi qu'un gars originaire d'Alsace et qui plus tard sera mon grand copain. Nous sommes une dizaine au moins et couchons, comme cela sera presque toujours le cas, dans un lit superposé, sur un sac en paillage servant de matelas. Il y a une table et des chaises, ainsi qu'un lavabo-wc dans chaque chambre.

Nous sommes libres de circuler sur le réseau de l'U-Bahn ou de l'S-Bahn (Métro et RER berlinois) et naturellement le tramway. Mais il est préférable de savoir un peu parler Deutsch, c'est pourquoi peu utilisent ce genre de transport.

Mercredi 28 juillet 1943

Inscriptions et paperasses en tous genres nous occupent toute la journée. Nous recevons une carte d'alimentation civile et il en sera ainsi chaque semaine... j'obtiens une place de dessinateur... en lettres, ce qui est tout nouveau pour moi.

Jeudi 29 juillet 1943

Je débute chez Daimler-Benz (DB) et toute la journée, j'écris sagement des lettres d'affichage de 7h à 18h avec, à 9h, pose "Frühstück" (petit déjeuner). À midi, pose "Mittagessen" (déjeuner). L'une d'un quart d'heure, l'autre d'une demi-heure. Il y a avec moi, pour ce travail, un ex-polonais¹⁷ qui fait cela depuis un certain temps, mais il ne peut pas y avoir du travail pour deux. Aussi le lendemain je colle des papiers dans un tank, mais c'est fini pour moi. Et le 31 juillet, je me retrouve à la barbouille au pistolet à peinture sur des tanks, alors, à un moment excédé par ce travail, je renverse volontairement « maladroitement » deux ou trois seaux de peintures : Un beau gâchis !

Lundi 2 août 1943

Malgré mes protestations, je suis pour un mois placé dans un atelier « école d'usinage ». J'ai horreur de ce travail de limage, bête et stupide, sans intérêt pour personne, dans le bruit des machines et des outils. C'est odieux !! Je vais m'en plaindre au délégué français, qui nous inscrit le premier jour. Un collabo du nom d'Altivies et le lendemain je me retrouve avec 10 russes assez frustes et... trois prisonniers français, mais oui... trois prisonniers en usine, malgré la convention de Genève qui interdit aux belligérants d'employer des prisonniers de guerre. Les nazis s'en foutent et les appellent « prisonniers transformés », c'est plus joli. De toute façon, pour eux les nazis, on est du bétail. Alors nous chargeons et déchargeons, déménageons d'un bout à l'autre de l'usine de lourdes pièces de tanks, sur chariot. Nous sommes avec une brute de nazi qui veut nous bourrer de coups, mais je l'esquive et l'évite en me cachant ici ou là, cherchant à ne provoquer sa colère ni sur moi ni sur les autres. Je me fais ami de ces trois prisonniers. Par eux je fais connaissance avec les longues heures au wc, les causettes, les ballades et la fuite devant ce "meister" (maître) nazi, j'apprends de mes trois amis les mensonges préparés, nécessaires, et biens gros pour être crus plus fa-

¹⁷ « ex », car à cette époque la Pologne n'existe plus, en effet, elle a été partagée entre le Reich nazi et l'empire soviétique.

¹⁶ Depuis le 8 mai 2010, reconverti en immense parc.

cilement, comme le dit son Dieu et Maître : Hitler !

J'apprends à mentir avec calme et sang froid et en schleu, si possible. Cela les flatte ces bons à rien... ces bons aryens je veux dire. J'apprends des phrases courtes d'excuses bidon et d'explications simples, dites avec conviction. Par ces trois prisonniers j'ai appris beaucoup. Merci.

Vendredi 13 août 1943

Je commence un autre travail, beaucoup plus calme. Il s'agit de rangement de caisses avec deux de mes amis prisonniers et un bon petit schleu, visiblement pas du tout nazi et qui nous dit :

“Langsam, arbeiten sie langsam, wir aben zeit !” (Lente-ment, travaillez lentement, nous avons le temps !)

Cela me paraît une bonne planque et pas trop fatigante. Aussi je me mets à faire des portraits, je m'y remets, plutôt, car j'ai toujours eu ce qu'il fallait pour cela, ayant tout emporté de France : cahier (déjà pour écrire ces notes), papiers, crayons noirs ou de couleurs, gommes, etc... À Reebrück j'ai déjà fait trois ou quatre portraits pour 1 mark. Le portrait d'une fiancée, d'une femme, d'une amie, etc... Toujours d'après photos, souvent petite et refaite en format 21 par 29,7cm, 2 marks en noir et blanc et 3 à 4 marks tout en couleurs. Je fais cela devant le petit schleu, pendant les poses, et il me regarde admiratif.

Le dimanche nous sommes libres, et l'après-midi nous sortons en prenant le S-Bahn. Je suis souvent avec les mêmes copains de la JOC ou d'autres et nous allons soit à Wansee, au bord d'un lac sans s'y baigner, ou à Potsdam, à 30 km de Berlin, nous y visitons le château « Sans Soucis », l'extérieur seulement. La ville elle-même est belle, luxueuse ; on pense à Versailles. Une autre fois, tram et U-Bahn nous emmènent au “Tiergarten” (Zoo) et sur “l'Unter den linden” (Sous les tilleuls, les Champs-Élysées de Berlin).

Dimanche 15 août 1943

Merveilleuse journée entière : la seule. Nous faisons une sortie dans la forêt de pins et de bouleaux de Rangsdorf à 20 km de notre camp. Nous, c'est Jean Morel et Jacques

Vieux, ainsi que des jocistes et des scouts routiers et même des jécistes¹⁸. Nous sommes une bonne vingtaine, ce qui est beaucoup. Il fait beau et chaud et après une ballade en forêt, pique-nique commun. Journée sympa avec messe à 18 heures (mais dans mes notes, je ne dis ni où, ni avec qui).

Lundi 23 août

J'arrive vers 9h et le petit schleu, bien gentil se fâche, le dit à son “Meister” ; ce qui fait que je me retrouve d'où je viens : l'école d'usinage. Et je me remets très triste à relimer gentiment... mais pas assez vite. Le soir venant, je me fais fortement menacer par le “Meister”. Un sale nazi pur et dur au regard froid et délavé. Il m'impose un limage très rapide pendant plus d'une heure. Le lendemain je fais très attention à me faire oublier. On est le 24 août.

Mardi 24 août 1943, 23 heures

Alerte ! Il y en a déjà eu, mais pour rien, cette fois j'ai comme un pressentiment. Je me lève et me drape dans ma couverture et je sors dans la nuit. Face au champ de céréales qui s'étend vers le sud, devant le camp. Certes, nous avons appris par la rumeur, que les anglais ont annoncé leur venue prochaine, avec les usines de Berlin comme objectif. Chacun sort une valise et attend... des projecteurs soudain illuminent le ciel à l'ouest, et nous entendons la “Flak” (mot allemand pour désigner la DCA). Puis c'est le silence... et je me promène à grands pas sur le tumulus de notre abri. On plaisante sur ma silhouette drapée. Certains vont se recoucher ; mais les projecteurs se rapprochent en scrutant le ciel et en se croisant et se recroisant. Ils jaillissent au-dessus de nous. La Flak est très intense et très forte. Quelques secousses dues à des bombes, et alors que nous sommes tous dans l'abri à 5 ou 6 mètres de notre baraque, un cri retentit :

“Ça brûle !!!”

C'est la baraque voisine de la nôtre, on vient demander, implorer notre aide pour éteindre le brasier... mais il n'y a pas d'eau ! Une très violente explosion toute proche nous bouche les oreilles, et la poussière nous envi-

¹⁸ Nom donné aux membres de la JÉC Jeunesse Étudiante Chrétienne.

ronne. Cela recommence plusieurs fois, très fort, et on courbe la tête pour se protéger. Alors un cri : “La baraque brûle !!!”.

Certains, dont moi-même, se précipitent à l’intérieur pour sauver, dans une autre valise, ce qui peut l’être. Mais en un instant le brasier se généralise à toutes les baraques. Ça prend une telle force qu’il faut fuir. Un vent violent, brutal, se lève, venant de la plaine face à nous, ce vent augmente encore, s’il est possible, l’horreur du feu. Ce phénomène s’appelle « une tempête de feu » et c’en est une puissante. Une vision d’enfer, où tout semble prêt à brûler. Les flammes se tordent sur une dizaine de mètres de haut et se couchent parfois vers le nord. Mais de tous côtés ça brûle. Les maisons schleues aussi qui sont proches. Et vers DB également. À l’abri, je constate le vol de ce qui était là à moi et aussi à d’autres amis. C’est triste de profiter de tels instants dramatiques pour piller les autres. Nous avons su tous, après, que le coupable fut remis aux mains de la Gestapo. On ne le reverra sans doute jamais. Qui a porté plainte ? Ça non plus on ne le saura jamais.

Mercredi 25 août 1943

Au petit matin, nous apprenons que Daimler a été touché et qu’il y a encore le feu. Il est 6h30, le ciel est coupé en deux par un énorme nuage d’est en ouest. Au sud, le ciel est clair, au nord gris noir, épais ; la séparation est au-dessus de nous. La foule que nous sommes circule devant les maisons en feu. Il n’y a aucun pompier, ils sont tous occupés dans les usines. Devant les maisons sinistrées, des meubles sont rassemblés sur les trottoirs et les habitants sont autour, pleurent et se lamentent. L’air est rempli d’une odeur de viandes cuites. Une vaste écurie, toute proche, a brûlé... avec tout le bétail. Quant à nous, nous nous nourrissons dans les champs de patates voisins et nous recevons du pain dans une école proche, et intacte. Je fais la popote avec Jacques Vieux. Le soir, par crainte de nouvelles alertes, nous dormons en plein au milieu d’un champ.

Nous dormons le jour suivant sous un pommier, comme ça les pommes recevront les bombes, pas nous ! Une autre nuit, nous dormons dans une douche... et je ne dis pas où par la suite. Nous touchons de nouveau chez

DB notre carte hebdomadaire : 125 gr de beurre, 225 gr de sucre, etc... Nous avons à midi un repas sur place chez DB ; de même le soir à 18 h, après le travail.

Le marché noir va bon train en pays schleu et le soir en plus nous, nous faisons à plusieurs une petite bouffe, bien rarement seul aussi. Au début septembre, je reçois avec joie une lettre de France : la première.

Voici les prix du marché noir en septembre 43 : 1 kg de pain : 8 à 9 mks, 170 frs environ (37,41 €)¹⁹;

1 kg de beurre : 40 mks, 800 frs (176,07 €) ; 1 kg de chocolat : 1000 mks, 20 000 frs (4401,80 €).

Lundi 6 septembre 1943

Je me retrouve à l’école d’usinage, car tout refonctionne chez DB, enfin presque, puisqu’on est resserré. Des bâtiments ayant été détruits le 24 août.

Je suis devant une vraie machine et un camarade STO m’explique son fonctionnement. Mais je travaille peu et passe de longues heures dans les wc. Cela me dégoûte de m’occuper ainsi de cette stupide machine.

Un jour, arrivant avec une heure de retard, je me fais prendre et rudement secouer. Là j’ai peur, pour la première fois. Quelques jours plus tard, deux jeunes français qui ont interpellé vigoureusement un schleu en lui prédisant la défaite finale, sont emmenés par la Gestapo, de l’usine en “Arbeitlag” (camp de travail) : c’est un camp où l’on travaille sous la menace des coups de matraque de la fin au début de la nuit, sans arrêt, ni boire ou manger et sous surveillance armée. À l’arrivée on est tondu totalement et pour tout repas, le soir une soupe et 200 gr de pain. Coucher à 23h à même le sol. Pas d’abri en cas d’alerte, 50 gr de savon par mois, en hiver : pas d’eau, elle est gelée, souvent ! Durée du séjour : 27 ou 57 jours. Travail : transports et installations de rails à mains nues. Les surveillants sont des nazis schleus ou polonais et je précise que le lever est à 4h du matin avec gymnastique et appel obligatoire. C’est un bain, un petit “Concentratione läger”, un léger camp de concentration : l’étape au-dessus. Avec encore plus au-dessus : le camp

¹⁹ Source de la conversion monétaire francs/euros : Insee.fr

d'extermination, dont je ne connais pas le nom en boche. Cela nous a été dit par l'un de ceux qui en est revenu un mois après, dans un état effrayant. Les autres camps ce sont les prisonniers français avec qui j'ai travaillé qui m'en ont parlé, et même plus tard un Allemand antinazi.

Pour moi, je trouve cette machine huileuse horrible. L'étage au-dessus de nous ayant brûlé le 24 août, quand il pleut, l'eau perce le plafond et il faut vite couvrir les machines et attendre... dans le silence retrouvé.

J'ai à la mi-septembre des amis fidèles : Charles Thomas, dont je reparlerai, Jean-Claude Poulain, un musicien, qui lui mourra à Berlin en 44, Jean Morel, le séminariste que bientôt je ne reverrai pas, Bernard Thote, un étudiant dont je perdrai aussi la trace, et enfin Jacques Pétin, étudiant à l'X et qui va devenir très bientôt mon vrai copain. Nous avons ainsi entre Chrétiens d'Action Catholique, des réunions, et un prêtre qui vient nous dire la messe. (Ainsi écrivais-je en ce temps-là... mais d'où vient ce prêtre ?? NdA).

25 septembre 1943

Je vais avec Jacques Vieux — que je vois pour la dernière fois — dans une agence immobilière, et obtiens par lui qui parle très bien le schleu, des adresses de « privés » c'est-à-dire de location chez des particuliers. Je demande alors à Jacques Pétin si cela l'intéresse et je m'impose à lui. Nous avons en effet sympathisé, il a séjourné à Remiremont, il est d'origine Alsacienne et parle l'allemand comme le français. Comme nous sommes, depuis début septembre, couchés très nombreux sous une immense tente formant dortoir, il accepte.

Mardi 28 septembre 1943

On cherche un privé aux adresses indiquées et c'est la dernière qui est la bonne. J'ai mis des souliers neufs de Jacques, pointure 40... moi qui chausse du 43 et une chemise blanche qu'il me prête. Cependant je dus soulager mes pieds endoloris dans la rue, en me déchaussant !

C'est au 35 Zossenerstrass, im Berlin(e) près de la porte nommée : "Hallchestor", dans

une rue bourgeoise, calme, avec des immeubles de 4 à 5 étages des deux côtés, au bout, une Église. C'est une bonne grosse dame qui nous accepte : Frau Regentz, et qui nous montre une belle chambre, bien meublée, de 4 mètres sur 6 avec deux lits, un piano, une armoire, un divan, une table et deux fauteuils, pour 75 marks à deux par mois. Nous acceptons.

Voici octobre 43

J'apprécie beaucoup Jacques Pétin, un ami sincère avec qui je fais vite amplement connaissance, et nous nous entendons bien tous les deux.

À l'usine chez DB, après le stage à l'école, je suis mis à l'atelier 117, chiffre maudit : c'est un atelier rempli de très grosses machines bruyantes. On y fabrique là des axes de tanks, c'est-à-dire des pièces de 100 kg et plus. Et moi, moi, artiste, je suis devant une perceuse et un fritz²⁰ enragé qui me talonne au travail, me poussant toute la journée à un rythme effréné. C'est dur, car il me faut sans cesse travailler sur la pièce et toujours entendre : "Schnell, Schnell !" (vite, vite !).

Comme c'est salissant et comme je suis à Berlin en « privé », je dois revenir extrêmement propre. C'est très difficile !

Lundi 11 octobre 1943

J'en ai assez et je fais un scandale dangereux pour moi, huit jours après mes débuts dans cet atelier maudit. Je casse d'un coup de main sec, volontairement, une petite roue indispensable à la marche de la machine entière. Ceci en prenant la roue à deux mains et en forçant la manœuvre, celle-ci se relâche brutalement et vole en éclat.

Il n'en faut pas moins pour risquer l'"Arbeitlag" ; et devant le contremaître je fais l'idiot qui ne comprend rien et regrette, tout cela dans un allemand approximatif, parler leur langue : ça les flatte. Il ne se fâche pas, mais me place dans le transport des pièces, sur un petit chariot à deux roues et me dit que je ferai le service de nuit. J'ai compris,

²⁰ Encore un autre nom pour désigner les allemands à cette époque.

ah ! mais cela ne me va pas du tout et d'accord avec Jacques, qui est dans un petit atelier voisin de rangements, je décide d'aller voir le responsable des français déjà vu : Altivies, pour lui dire que le travail de nuit est grave pour ma vue, indispensable dans mon métier d'artiste décorateur. Il m'envoie vers l'ingénieur nazi et avant je me frotte les yeux avec un oignon. Je suis devant celui-ci pour lui dire que je ne peux pas travailler la nuit, toujours en schleu évidemment. C'est un homme sec et froid, mais ma volonté est forte. Il me demande :

“Warum ?”

(Pourquoi ?)

“Ich bin ein Kunstmaler und ein Dienstverpflichteter.”

(Je suis un artiste peintre et un travailleur obligatoire)

Je lui dis encore en mauvais allemand et en m'en excusant, que je n'ai jamais travaillé sur des machines et jamais de nuit. Cela me fait mal aux yeux, ce qui n'est pas bon pour moi, la guerre finie, pour mon travail de peintre. Mais que je suis prêt à tout autre travail sauf de nuit. Il me semble qu'il me comprend et m'envoie voir Speeck, notre médecin nazi. Cas unique, je vais prier à l'église de Marienfelde. Il me faut cependant travailler encore jusqu'au jeudi 14 où j'ai rendez-vous avec Speeck.

Je dors les 3/4 du temps assis dans les wc, sur les dalles, le dos à la porte et les pieds sur le siège du lieu. Ainsi je suis plié en quatre. Le matin je rentre à Berlin, au 35 Zossenerstrass, dormir dans un bon et vrai lit jusqu'à midi. La nuit suivante je me fais attraper pour mes absences et dors un peu moins.

C'est jeudi, et m'étant bien frotté les yeux avec un oignon, je me rends vers Speeck qui me voyant me donne un papier pour un oculiste à Berlin. J'y vais mais ne peux voir aucun oculiste, car il ne m'a donné aucune adresse. Cette nuit-là je suis encore aux transports et au wc. Il y a une alerte et allant à l'abri, ce qui est obligatoire, je perds ma montre. Mais, à ma grande joie et surprise, je la retrouve après l'alerte, là par terre au clair de lune.

Plus tard dans la même nuit, je dors dans les wc, lorsque des gars viennent me réveiller : il y a là le chef de la Gestapo de l'usine, un nommé Denick. Je bondis à mon travail, il ne

faut pas plaisanter avec ce nazi convaincu, son regard d'acier, son grand manteau noir, sa canne et son chien blanc tenu en laisse. C'est un trop grand danger.

Le samedi je dois travailler de 14h à 22h mais à 17h j'obtiens un laissez-passer pour aller voir un oculiste à Berlin, grâce au document de Speeck, que j'avais en poche depuis 48h sans m'en être servi. Je vais à Berlin mais je ne vais pas chez l'oculiste (je ne m'en rappelle plus la raison NdA).

Lundi 18 octobre 1943 à 7h

Je me présente à l'atelier 117, tout de suite on me dit que je vais désormais travailler au “Warenahname” (au magasin) de DB. Un travail de jour uniquement, pas trop fatigant et en plein air, ce qui ne me déplait pas.

Un petit schleu à grosses lunettes et moustache grise va s'occuper de moi... cela durera 10 mois. Son nom est Willy Schaar, pas méchant, ni vraiment nazi, bien au contraire, mais il a très peur des chefs, car je découvrirai chez lui un anti-nazi terrifié. On se parle en schleu.

Seul, je travaille seul, et suis chargé de compter les pièces de toutes tailles variant de 2 à 20 kg, qui arrivent par wagon directement à l'usine. Il y en a peu ou prou selon les arrivages. Là je me fais oublier. On s'entend bien, Willy et moi et il sait vite ma vraie profession.

Un jour avec Jacques, nous allons au “Winter Garten”, un beau music-hall berlinois. Un autre jour, je suis convié le soir à parler à Radio Berlin et ma voix est enregistrée. Qu'est-ce que j'y ai dit ? Sans doute un texte que l'on m'a remis entre les mains : c'était en français en tout cas, mais impossible de m'en souvenir.

Cependant les jours passent et notre vie avec Jacques est bien organisée à Zossenerstrass, chez Frau Regentz. On s'entend très bien tous les deux, les dimanches nous laissent une grande liberté, et le fait que Jacques parle très bien l'allemand facilite les discussions avec les habitants, les commerçants, la logeuse et surtout les dimanches lorsque nous allons dans les salons de thé, les “Conditorei” (pâtisserie). On y mange des gâteaux, on y boit du café ou de l'eau minérale. Nous circulons librement dans l'S-Bahn (sorte de RER)

et surtout l'U-Bahn (métro) qui lui, ne roule que dans Berlin ville. Mais attention aux jeunes filles, il ne faut surtout pas les fréquenter. Jacques me dit qu'on risque beaucoup à avoir des rapports, même un tant soit peu amicaux avec elles : "Das ist streng verboten" (Ceci est strictement interdit) et même : "Ganz streng verboten" (Totalement interdit), on a à craindre l'Arbeitlag et même plus.

notre maison de cinq étages (nous logeons au 3ème). Le temps est sans étoiles, mais voilà les bombes qui surprennent tout le monde. Au loin d'abord, puis un sifflement et une violente secousse qui nous soulève, fait retomber de la poussière et du plâtras, crier femmes et enfants de peur. D'autres secousses suivent aussi, moins fortes, mais très nombreuses. Cela dure 1/4 d'heure, et c'est long. À la fin



Le chant des sirènes

"Un très violent bombardement sur Berlin"

Vers le 15 novembre 43

Les anglais annoncent une semaine de bombardement sur Berlin ; mais notre logeuse nous dit en berlinois :

"Nein nein, es ist unmöglich" (Non, non c'est impossible). Comme presque tous les fridolins elle pense que la ville est très bien défendue et que toutes les attaques seront repoussées.

Lundi 22 novembre 1943 à 19h30

Il fait nuit et l'alerte hurle sur la capitale. Nous abandonnons notre repas aux premiers coups de la Flak, nous descendons à l'abri de

nous devons, Jacques moi, avec trois schleus faire un tour au grenier, sous le toit à la recherche de bombes incendiaires. On a vite fait de voir qu'il n'y en a pas, de toute façon le temps de monter les sept étages à pieds de la cave au grenier, s'il y en avait eu, il aurait été trop tard.

Le lendemain soir nouvelle alerte et bombardement au nord de Berlin. Le 24, nous prenons l'S-Bahn pour aller jusqu'à Rangsdorf à 25km. Nous restons en gare jusqu'à la fin de l'alerte. Un soir suivant, nous allons au-delà de Rangsdorf, ce qui nous fait rentrer très tard pour cause de train fort rare, et on apprend qu'il n'y a pas eu d'alerte.

Vendredi 3 décembre 1943

Nous subissons un très violent bombardement sur Berlin, avec des dizaines de milliers de bombes incendiaires qui rallument les incendies éteints et en allument d'autres. Nous appelons ces bombes des « crayons », en raison de leur forme hexagonale : 30cm de long environ, sur 5 à 10cm de large. Ces crayons pèsent 7kg. Ils sont remplis de phosphore, au premier contact, après avoir percé le toit et rentré dans le grenier, explosent en gerbe de feu de 5 mètres de diamètre, qui allument très vite un incendie impossible à éteindre.

(?) décembre 43

Ce jour-là, Berlin centre et nord sont atteints : tout le quartier du Zoo est en feu. Unter den Linden fortement touché et la célèbre Fredericstrass est en feu (c'est un peu l'équivalent de la rue Saint-Honoré à Paris). À la fin de l'alerte nous avons, Jacques et moi été faire un tour pour voir les incendies, mais trop curieux, nous sommes réquisitionnés pour éteindre un feu en faisant la chaîne avec des seaux d'eau. Les équipes de pompiers sont comme partout, vers les bâtiments officiels. Cependant nous parvenons, tous deux à nous échapper et à retourner vite au lit.

Nous profitons de tout cela pour prendre une journée de repos. Le soir, nouvelle alerte à la nuit tombée et à la même heure. Les incendies non encore éteints éclairent la ville qui reçoit encore des bombes... et ce fut tout pendant une dizaine de jours.

Durant ces bombardements, Jacques et moi avons souvent prié Dieu ensemble pour lui demander protection. Il ne m'est jamais venu à l'idée que je pourrais ne pas revoir la France. Depuis que nous sommes à Berlin Jacques et moi, le dimanche nous allons à la messe à 11h, ensemble, dans une église assez proche et ensuite soit le restaurant, soit le repos rue Zossenerstrass... selon nos tickets et l'humeur de la patronne Frau Regentz. Mais le 15 décembre notre église est sinistrée par une bombe explosive, la messe est dite alors au presbytère. Noël approche !

Vendredi 24 décembre 1943 à 3h du matin

Alerte. Encore et encore bombardement avec ces crayons incendiaires, une fois de plus en plein sur Berlin ville, il y aura de la lumière pour la nuit prochaine, qui est la nuit de Noël, celle du 24 au 25 décembre.

Le soir nous décorons un peu notre chambre, car nous voulons fêter et goûter Noël comme une grande fête de la foi chrétienne. La messe de minuit est apaisante et nous pensons Jacques et moi à nos familles respectives. Il nous semble fêter ce Noël 1943 mieux que les autres années et le repas de midi se passe dans le plus grand luxe possible, à l'électricité, rideaux tirés sur la triste Zossenerstrass, ses immeubles rectilignes et son ciel gris ardoise. Frau Regentz s'unit à nous et nous offre quelques cerises à l'eau-de-vie pour accompagner la tarte aux amandes de 800gr que nous mangeons avec elle.

Nous avons eu trois jours et demi de repos.

Mercredi 29 décembre 1943

Violent bombardement sur Marienfelde, nos camarades STO sont encore sinistrés et un camp est entièrement détruit, sauf l'infirmerie. Nous sommes arrêtés de tout travail dès le lendemain. Cette fois Jacques et moi prenons quatre jours de repos à Berlin.

Samedi 1er janvier 1944

Notre ami Charles Thomas vient nous donner dans l'après-midi un petit concert de piano, et le gramophone chante.

Lundi 3 janvier

Je fais grasse matinée le matin et arrive à DB l'après-midi, sous prétexte du bombardement du 29 décembre. Mais je suis très sévèrement secoué par mon vieux Willy, fort en colère, car il y a du travail qui attend et il me menace d'Arbeitlag, encore !! Aussi pour calmer le jeu je travaille fermement et arrive à éviter de justesse le pire.

Pendant ce temps la guerre se poursuit : les alliés sont entrés dans Naples et poursuivent leur avance. Les russes ont pratiquement reconduit les nazis hors de leur pays, ils se dirigent vers la Roumanie et vers la Pologne.

Cependant Jacques et moi en ce début de janvier nous avons quelques problèmes avec la logeuse et la police. En effet ce n'est pas très bien vu pour des travailleurs étrangers d'être en privé à Berlin et à distance de notre lieu de travail. Jacques étant le locataire en titre est appelé à se présenter à la police schleue ; et il se fait passer pour être Alsacien, ce qui n'est pas tout à fait faux, puisque né en Alsace où son père, militaire de carrière, était en fonction lors de sa naissance. Mais on demande alors à Jacques de se faire naturaliser Allemand et de s'engager dans la Wehrmacht (armée allemande). Il a éludé la question d'une façon que je n'ai jamais su.

Près de chez nous il y a un marché, où tous les soirs je vais acheter certaines denrées. Des fruits si possible ou des aliments avec tickets, et j'y vais aussi le samedi après-midi, souvent avec Jacques. Tous les matins, Frau Regentz se lève avant 6 heures, et prépare notre café, nous l'apporte dans notre chambre en tremblant avec un froid "Morg'n" (B'jour), puis elle jette un regard circulaire, après avoir déposé le plateau sur notre table. Quand nous cuisinons le soir, dans sa cuisine, elle vient nous voir et pose à Jacques quelques questions. Pour ces dîners, nous préparons des bouillies avec des sortes de graines de seigle, appelé du joli nom de « Manoa » (très exotique !) ; ou encore de simples bouillies de farine. Frau Regentz me trouve bien gentil, mais sale et désordonné. Évidemment elle est très minutieuse et moi pas, et tous les soirs ce sont des "Mein Gott" (mon Dieu) ou bien des "Nein ! Nein ! Nein !". Ceci dit avec des branlements de tête, exclamations se poursuivant par des monologues incompréhensibles et finissant dans le fond de l'appartement. Lorsque j'arrive un soir Jacques me montre sur la table un papier signé "Frau Regentz" : c'est un renvoi net ; je crois au drame, mais devant mon effondrement Jacques avoue que c'est lui-même qui a monté cette mise en scène pour me faire réaliser ce qui peut un jour arriver. Car une goutte sur le plancher, le sofa en désordre, un trou dans le bois du lit, des miettes sur le tapis ou l'oreiller sale : c'est un drame !

Souvent notre ami Charles Thomas, seul, ou avec Jean-Claude Poulain, celui-là même qui dans quelques mois mourra de la scarlatine dans un hôpital berlinois. Viennent nous

voir pour une soirée piano, ne finissant pas trop tard pour notre logeuse. Cependant un jour, le gramophone nous est repris, motif : on s'en servait trop.

La "Conditorei" est notre endroit préféré du dimanche après-midi, avec des bons gâteaux à la fausse crème, et son bon faux café : des "ersatz".

Le soir je dessine ces fameux portraits pour un prix de 5 à 10 Marks, quand bien sûr l'alerte ne nous dérange pas.

Dimanche 30 janvier vers 20 heures

C'est le 11ème anniversaire de la prise du pouvoir par Hitler. Et bien sûr, alerte ! C'est un dimanche froid et brumeux. Alerte à midi pour rien, puis le soir, après avoir mangé notre soupe, de nouveau... Alerte ! Nous mettons le reste du repas au chaud, et aux premiers coups de flak nous descendons à l'abri : la cave toujours. Nous y avons notre coin, comme tous les fridolins et fridolines présents, et à peine installés, une secousse d'une grande violence nous bouscule. Il y a des cris et des pleurs et nous sommes tous couverts de plâtras et de poussière. Un sifflement crescendo se fait entendre et deux secousses encore plus fortes font hurler les gens, claquer les pierres, écrouler tuiles, carreaux et fenêtres. La poussière nous aveugle et avec tous les hommes nous sommes dans le couloir. Les secousses s'éloignent, mais des pierres tombent encore au-dehors. Cependant la lumière résiste. Nous devons alors monter à plusieurs sous les toits de la maison. Le froid nous court dans le dos lorsqu'au grenier une bombe incendiaire éclate, projetant des gerbes de feu. On se rue dessus avec du sable, mais il y en a d'autres qui crachent leur feu. Le grenier en est plein. En redescendant je vois avec effroi un gigantesque brasier remplir le cadre de la porte ouverte d'un appartement et des ombres qui s'affairent à sauver ce qui peut l'être. Le feu fait rage et ronfle, Jacques et moi nous précipitons juste en dessous, au 3ème, chez Frau Regentz. La porte d'entrée est arrachée de ses gonds, dans notre chambre, un trou à la place de la fenêtre, les rideaux volent dans le vent vers l'extérieur, le piano est déplacé, chaises, vaisselle, tout est par terre. On vide nos affaires et emplissons nos valises. Nous filons en bas vers la maison d'en face, et on

est tout de suite réquisitionnés pour aider à sauver les affaires de notre logeuse, ce que nous faisons volontiers en lui rapportant son poste radio, qu'elle réclamait. On assiste à la fin de notre maison du 35 Zossenerstrass qui brûle jusqu'au matin.

Pour la deuxième fois je suis sinistré. Je suis abattu.

Cependant vers 21 heures, nous allons voir un allemand que Jacques et moi avons connu dans un salon de thé et avec qui on a un peu parlé. C'est un homme de 60 ans qui, sinistré, se trouve loger chez des religieuses. Il n'est pas du tout nazi et le dit haut. C'est lui qui nous a parlé des camps de concentration nazis, pour les juifs et les opposants au régime. Il a Hitler en horreur ; son nom : Herr Dhargel et il parle bien Français. Il écoute notre aventure et nous conseille sur les décisions à prendre. Il nous donne rendez-vous pour demain. Nous retournons à Zossenerstrass avec les réfugiés schleus sinistrés, pour dormir comme on peut dans l'entrée de la maison d'en face.

Lundi 31 janvier 1944

Au matin, une brave femme nous apporte à tous, du café faux et des biscuits vrais. Puis nous retournons voir Monsieur Dhargel et avec lui on se rend à la police voisine pour obtenir les papiers d'excuses nécessaires pour Daimler-Benz.

Ceci étant fait, malgré la présence de cet excellent homme, nous n'obtenons aucun secours, bien que nous ayons perdu plusieurs vêtements dans l'incendie ; et l'après midi nous sommes de retour, tristement, au nouveau camp de Tempelhof.

Plus de confort, plus de doux lit normal, plus de chaleur. Et le soir venu, très affaibli par ce drame, je pleure et dis à Jacques toute l'amitié profonde que j'ai pour lui. Nous essayons, après ce deuxième sinistre de demander notre retour en France. Mais on nous répond : "Das ist unmöglich meine Herren" (Tout à fait impossible Messieurs).

À Tempelhof nous sommes 180 environ avec près de 100 lits superposés et, en ce début février 1944, les cartes alimentaires sont supprimées chez DB. Ce après 6 mois d'existence... nous n'avons plus rien pour cuisiner le soir, aussi nous sommes plusieurs à aller au restaurant (sic), à manger des plats

cuisinés, tous pareils et sans tickets, des plats appelés des « Stammy » ou « Stams ». Qu'est-ce que c'est ? Qu'importe, ça se mange.

Nous sommes seuls Jacques et moi avec des gars que nous ne connaissons pas du tout. Toutes nations mélangées, sauf russes. J'ai perdu mes amis de la JOC et des Scouts Routiers. Je ne les reverrai pas. Le dimanche, tous les deux on se promène ou on va au cinéma à Tempelhof ou à Berlin, qui est tout proche. Ce qui nous manque, ce sont les nouvelles de nos familles en France : absence totale de courrier pour tous.

Je fais beaucoup de portraits d'après photo et en couleurs, pour 10 mks. De plus, nous touchons toujours un peu de cigarettes que je revends aussitôt puisque je ne fume pas.

Voici un texte écrit un jour triste et froid dans les wc :

« Toi, terre de France, terre de chez nous, n'oublie pas dans tes enfants, ceux dont la folie destructrice et l'esprit de domination ont conduit tant d'hommes, contre leur volonté, en un pays ennemi, n'oublie pas dans tes enfants ceux qui, de loin, pensent à la France.

Vous, grandes cités, cœurs vivants, orgueil du pays qui êtes fières de votre passé et de votre histoire, villages blottis ou petits hameaux perdus dans un coin de la patrie, n'oubliez pas dans vos enfants ceux qui, de loin, pensent à la France.

Vous, pics et montagnes, heureux jaillissement de notre sol, qui défiez le guide hardi, et vous monts et coteaux, ivres de vent, de soleil et du cri strident des assourdissantes cigales, n'oubliez pas dans vos enfants ceux qui, de loin, pensent à la France.

Toi, sinueuse vallée où coule le ruisseau apaisant et tranquille ; et toi, ma plaine, douce caresse pour les yeux que tu charmes, vous qui servîtes de champs de bataille à tout un peuple glorieux, n'oubliez pas dans vos enfants ceux qui, de loin, pensent à la France.

Toi, beau fleuve glisse vers la ville la fraîcheur de ta source haute ; toi, la mer ourlant nos côtes, tu fais vivre tout le peuple de chez nous, l'été ton hôte, tu fécondes notre sol de tes pluies offertes, n'oubliez pas dans vos enfants ceux qui, de loin, pensent à la France.

Toi, le vent, apporte de l'ouest aux exilés forcés, l'air de chez nous, sois le messager rapide de ceux de notre sang, dans les nuages que tu pousses, porte le reflet de notre pays et redis-nous, dans ta plainte, que là-bas chez nous on n'oublie pas ceux qui, de loin, pensent à la France. »

FÉVRIER 1944

Un jour de février

Jacques se met en tête de rentrer en France, sur l'avis d'un camarade, me dit-il. Il pense réussir en étant caché dans une niche à chien que comportent toujours les trains. En fait il y a plusieurs niches par train, et ils sont trois à vouloir partir ainsi. Il suffit de monter dans un train à Berlin sur une voie de garage à Anhalter Bahnhof, un train qui transporte des soldats schleus de Berlin à Paris. Ils vont donc à trois, voir auparavant les lieux et se donnent rendez-vous pour le lendemain. Avec Jacques ce fut un adieu très cordial au départ du camp, il part sans bagage.

Et oh Surprise ! à 22 heures Jacques revient et me dit :

“Dieu m’a poussé à redescendre, en dehors de ma volonté, et mes pas m’ont ramené jusqu’au camp”.

Moi, je suis un peu sceptique sur cette histoire, c’est une première entorse à notre amitié. Mais je suis si heureux de le revoir ! De plus par la suite, nous avons su que les deux autres qui étaient restés dans leurs niches se sont fait prendre en descendant avant Paris et renvoyés sur Berlin, nous les reverrons en mars, après qu’ils aient fait 57 jours d’Arbeitlag.

Cependant notre amitié entre Jacques et moi s’étiole. Lui est triste et pessimiste avec toujours cette volonté de fuir ; dommage, nous étions amis comme « Bouvard et Pécuchet » et tout semble presque cassé.

Mars 1944

On nous installe tous dans un nouveau camp à Mariendorf, à 15 minutes à pied de Daimler Benz. Nous sommes près d’un terrain de course (non en service). Mars annonce le printemps, le printemps annonce le débarquement en France et les schleus s’en doutent tous à l’avance... ils en sont malades.

Lundi 6 mars 1944

Premier bombardement américain en plein jour avec des « forteresses volantes », énormes avions de grande envergure, avec 8 moteurs puissants, capables de transporter plusieurs tonnes de bombes, dont certaines pèsent 4 tonnes. Ces avions volent à 12 000 mètres d’altitude et sont très difficiles à atteindre par la flak, ils sont en plus, entourés d’une grande quantité d’avions de chasse très rapides, alors que pour défendre Berlin il n’y a que peu d’avions de chasse. La plupart sont sur le front russe, un peu en Italie, très peu en France. Ce dimanche-là c’est pour l’est Berlino.

Il y eut fin mars un même bombardement pour le nord du « Gross Berlin ».

J’ai en mars, contribué à l’évasion d’un prisonnier français en lui indiquant tout sur la niche à chien. Plusieurs mois après je sus par d’autres prisonniers, qu’il parvint jusqu’à Saarbrücken, presque en France, et resta à travailler dans le coin en usine comme contrôleur. Mais c’est encore une violation de la Convention de Genève, qui stipule qu’aucun prisonnier ne doit travailler en usine.

En Bochie les femmes schleues remplacent les hommes, tous mobilisés pour le front de l’est et arrêter si possible, le déferlement russe sur l’Europe orientale. Les seuls hommes schleus qui restent sont soit plus ou moins invalides, malades, policiers ou indispensable au fonctionnement d’une usine ou encore membre de l’immuable Gestapo, la pieuvre nazie. Les femmes râlent sur le ravitaillement, les bombardements et leurs fils ou mari, tués ou prisonniers.

Pâques, en avril, est fêté dans la morosité des jours.

Jacques s’est mis en tête de vouloir essayer de rentrer en France officiellement et pour se faire, il veut se donner les apparences d’une maladie vénérienne en prenant une potion de son cru : huile de machine et divers ingrédients de ce type pour se contaminer le sang.

Après un premier examen il reçoit un papier pour rentrer en France ; mais notre docteur Speeck ne voit pas ça ainsi : il garde Jacques à l’infirmerie et lui fait un traitement de piqûres. Pourtant le mal s’aggrave et Jacques, tout défiguré, plein de pus est effrayant à voir. Il demande son entrée à

l'hôpital, ce que Speeck accepte en soupirant. Mon ami et copain est hospitalisé au nord de Berlin et je peux aller le voir une fois par semaine. Sur ce, fin avril, je reçois deux paquets alimentaires venant de France. J'en fis profiter Jacques.

Mai 44

Les fridolins deviennent nerveux. Un jour sous prétexte que je gêne l'entrée ou la sortie d'un tramway, ce qui, sur le moment, ne me semble pas le cas. Un nazi me bouscule et me force à descendre avec lui et tout aussitôt m'attrape verbalement avec colère, si vite que je ne comprends pas et lui dit : "Ich bin ein Franzose" (Je suis Français). Immédiatement, PAN ! Une gifle en plein visage, j'esquive un coup de pied et m'enfuis très vite.

Dans l'S ou l'U-Bahn c'est pareil entre eux. De grosses engueulades. Un jour, revenant de voir Jacques, j'étais dans l'U-Bahn, et j'ai une furieuse envie d'uriner. Je ne peux me retenir et j'entrouvre la portière (à l'époque c'était possible), pour pisser à l'extérieur. Sans avertissement, je reçois un grand coup de pied dans les fesses et quelqu'un me crie : "Schwein Auslander !!" (Cochon d'étranger !!). Je suis descendu prestement à la station suivante sous les invectives de deux ou trois schleus. Il faut dire que mal nourri, nous buvions une sorte de bière qui nous produisait un tel effet, difficilement contrôlable et désastreux certaines nuits, surtout quand on en boit trop.

Le nazi est très propre, quel que soit son rang social. Des souliers vernis impeccables, nous qui avons des chaussures fatiguées. Des mains propres, nous qui n'avons pas de savons. Une casquette bleue, ou un chapeau feutre avec un blaireau, nous rien. Toujours bien rasé de frais, nous qui n'avons qu'un vilain rasoir las. Une fine chemise, un costume sobre et net, nous habillés de bric et de broc. Un imperméable ou un manteau long et sombre, impeccable, nous rien.

Mardi 6 juin 1944, 11 heures du matin

C'est le jour J : le débarquement en France ! Chez nous ! Ce sont les schleus de l'usine qui nous l'annoncent. Je suis alors en train de contrôler le nombre de roues de tanks

que d'autres déchargent d'un wagon. Il fait beau, nuageux et vent d'ouest.

C'est une joie immense qui envahit en moins d'une heure tous les STO du coin, la vie bascule et on ne peut cacher notre joie. Bientôt on s'arrache les journaux schleus. Je les lis en diagonale, pour savoir les villes dont on parle, la Normandie, on connaît. Le désir de confusion du « Berliner Zeitung » ou du « Deutsche Ausgabe » ne nous trompe pas, car les noms des villes sont là écrits : on sait où est Arromanches, où est Caen, Saint-Lô, Coutances, Valognes, etc...

On se groupe autour des postes à galène, très rares, car à part les prisonniers personne n'en possède. Ce fut la prise de Bayeux, puis la poussée sur Cherbourg. On suit la bataille de France. On y est. On voit les villes libérées des barbares nazis, cette honte pour l'Homme.

En Bochie il y a des millions d'hommes prisonniers, STO ou déportés dans les « Konzentrationslager », Jacques et moi connaissons cela par Herr Dhargel, nous savons qu'il y a Mauthausen, Dachau, Auschwitz, Buchenwald, et d'autres encore. Mais la liberté se rapproche, on a l'impression d'un étau qui se resserre avec les alliés à l'ouest et au sud, les russes à l'est²¹. En Italie, Rome est libérée. La Roumanie est envahie, comme la Pologne.

Et nous, nous sommes au centre, mais pas encore encerclés.

Lundi 31 juillet 1944

C'est la percée d'Avranches, et la joie éclate de nouveau. La fièvre de savoir reprend. Cela va très vite : Vitré, Rennes, Morlaix, Quimper et Brest sont libérés. Le Mans et Caen aux mains des alliés, tandis que les boches résistent dans la poche de Falaise. Alençon, Carentan, totalement encerclée.

Cependant ici, le ravitaillement est descendu d'un cran, le samedi comme le dimanche nous devons nous contenter d'un seul repas à midi... rien le soir ni le matin.

Nous avons une carte de France qui nous permet de suivre la progression des anglo-américains. Dans les wc nous discutons du retour en France. On écoute les bobards qui courent un peu partout. Les russes aussi ont

²¹ L'auteur fait une distinction entre américains et russes dans le terme « alliés » alors qu'à l'époque les russes faisaient partis des alliés.

lancé en juillet une forte offensive, notamment en Pologne. Brest-Litovsk puis Varsovie sont libérés ainsi que la totalité des pays baltes, Königsberg est menacé d'encerclement. Au centre c'est la ruée vers l'Europe centrale et les Carpates. Les pays européens se soulèvent contre les occupants nazis.

Dimanche 6 août 1944, 12h15

Le temps est splendide ; je déjeune avec Jacques à la cantine de DB.

Brusquement une "Voralarm" (Alerte). On laisse notre repas, le hurlement des sirènes et un vague pressentiment nous envahit Jacques et moi et nous courons, très vite vers la campagne, vers le sud. On fait en 1,5 kilomètre en 10 minutes pas plus. Et nous attendons... ce n'est pas long. À cette heure-là ce sont les américains avec leurs forteresses volantes. Ils arrivent en masse avec de longues traînées blanches derrière eux. Le spectacle est hallucinant, le ciel en est rempli et le soleil pâlit. Deux groupes de forteresses en un large virage, tournent vers nous. Alors nous descendons dans un abri tout proche avec d'autres fritz déjà installés là. La flak claque, puis tout à coup le bruit inoubliable, effrayant, même terrorisant. Des bombes qui tombent très vite de 12km d'altitude et pèsent plusieurs dizaines de tonnes. Comme le bruit d'un train venant du ciel. Crescendo. En deux minutes environ, pas plus. Et les secousses aussitôt très fortes et incessantes. L'une sur l'autre. Ça nous soulève, nous secoue comme un tremblement de terre. La lumière saute, et nous sommes dans le noir de l'abri. Cela dure. Un moment très intense. Cinq à six éternelles minutes. Nous sommes assourdis par le sifflement des bombes. Puis leur explosion. C'est fini, le calme revient et on sort de l'abri.

Tout de suite on voit un nuage noir et très épais au-dessus de nous, qui plonge Marienfelde et les autres villes qui l'entourent dans la nuit noire. C'est une tempête de feu, un vrai cyclone. Nous nous dépêchons pour voir les ravages causés. Tout semble rasé, couvert de débris en tous genres, l'eau et le feu courent partout, se disputant l'un l'autre la destruction. En face, l'usine Siemens où se fabriquent des instruments optiques de précision, brûle en plusieurs endroits. Daimler Benz est

durement touché ; l'atelier de montage, cœur de l'usine est en feu, entièrement. Tout est barré ; on fait un détour, car on est inquiet sur le sort du camp. Mais avec joie on constate que, cette fois, les usines ont tout reçu. La centrale de l'usine a sauté, complètement détruite. Dans l'enceinte de l'usine il y a des morts et des blessés dans un abri, dont deux prisonniers français morts.

Mardi 8 août 1944

Chez DB le désordre règne, nous recevons de nouveaux vêtements de travail, car tout a brûlé ; les schleus sont très excités.

Tout le mois d'août on est occupé à reboucher les trous de bombes. À remettre en marche ce qui peut être récupéré, mais c'est bon, nous n'en faisons pas beaucoup. On ne se foule pas et les schleus eux-mêmes ont l'air las de tout. Ça traîne et c'est tant mieux. À la fin août c'est le déblaiement de l'atelier et nous travaillons tous, schleus et STO à déplacer de gros blocs de ferraille ou béton. C'est nettement plus pénible, mais plus lent : de 8h à 8h30, de 9h30 à 12h, puis de 13h à 16h.

En France, Orléans, Nantes, Rouen et...Paris sont libérés. Puis c'est le tour de Troyes, Amiens, Bordeaux. C'est aussi le 15 août 44, le débarquement en Provence et la libération rapide de tout le sud de la France et la fièvre de savoir... les faux bruits. L'exaltation est à son comble.

Mais les lettres que nous envoyons en France nous sont retournées de Francfort-sur-le-Main. On ne sait plus que les rares nouvelles données par des prisonniers français ou par les journaux de Bochie

Les nazis déguisent tout, et on apprend d'eux les nouvelles du pays que par bribes. En septembre, après la France, c'est la Belgique qui se libère. Durant ce mois on parle dans l'« Ausgabe Zeitung » de durs combats à Nancy, Pont-à-Mousson, Lunéville, Remiremont et Belfort. Puis en Belgique et Hollande, de Gand, Anvers, Liège et Nimègue.

Dimanche 10 septembre 1944

J'ai des blessures aux pieds dues à une infection du sang. Je vais voir « herr Doktor Speck » qui par deux fois m'envoie promener. Alors je me décide à aller à Berlin voir

un médecin que connaît Jacques, et j'obtiens de celui-ci un certificat pour rester au camp ou travailler assis. De retour à l'usine, c'est un beau tapage et on rejette le certificat. Une seule solution : affronter pour la troisième fois ce Français collabo et volontaire en Bochie. Il me reçoit bien, arrange cette histoire mieux que les autres fois. J'ai gain de cause pour dix jours seulement, mais je travaille assis dans le bureau de mon petit « meister » Willy Schaar. Ce bon petit schleu me comprend, malgré sa peur du chef. Je mets ces dix jours à me rétablir. Willy tombe malade et je ne le revois plus à partir de fin septembre...

Peu de temps après, ce travail est fini pour moi.

Septembre 1944 s'achève dans les pluies d'automne ; certains croient la fin de la guerre possible pour Noël. Mais Jacques et moi ne partageons pas ce bel optimisme.

Octobre 1944

Je me retrouve dans un atelier bruyant, ce qui me dégoûte, aussi je passe mon temps à coudre et recoudre ou à dessiner des portraits, toujours d'après photos, et encore à 10 mks, puis bientôt à 15. Mais le meister porte plainte contre moi et tout est fini.

Vendredi 20 octobre 1944

Je suis de nouveau au Werk 40 de sinistre mémoire, et ce sera mon plus dur travail en Bochie pendant quatre mois. Je suis avec des italiens, prisonniers, de 7h à 18h. Occupé au transport de roues de tanks, d'axes et de toutes pièces très lourdes que nous devons charger dans des wagons ou décharger. Toujours dehors, dans la pluie, le vent, la neige et le froid. Avec nos vêtements si légers que nous claquons des dents. C'est un vrai bain très surveillé. Nous sommes très souvent engueulés par des nazis féroces, pour dix minutes d'absence. Un jour, je pleure de désespoir et d'isolement, car Jacques vient de partir « en privé », seul, au nord de Berlin.

Après dix jours cruels, une accalmie, car on me remet dans l'atelier un peu plus au chaud. Et comme c'est le 1er novembre, j'essaie d'avoir une heure pour aller à la messe ; mais personne ne m'y autorise. Et me voilà au transport de caisses, sur des chariots

que l'on pousse puisqu'ils ont quatre roues. Ce n'est pas trop dur, mais je marche beaucoup. Il arrive sans cesse des pièces tous les jours, dans des caisses, et le schleu qui s'occupe de moi est un grand sec, assez élégant, et il faut le dire, c'est rare : aimable. Il a une peur incroyable du « chef meister », comme il dit. Il arrive qu'une semaine nous fassions 72 heures. Heureusement pour moi je suis oublié sur la liste des travailleurs du dimanche. Est-ce que c'est à cause de ma demande de la Toussaint ?

Nous travaillons dans un atelier assez vaste, aux carreaux cassés, donc non chauffé. Il y a des braseros disséminés un peu partout, où on se réchauffe lorsqu'on a trop froid.

Début décembre

Nous quittons tous la Werk 40 pour la Werk 90 qui est ici, un atelier d'aviation. Là il y a du chauffage, mais je change de travail et me retrouve avec un affreux nazi pour, avec d'autres, décharger des camions dehors.

Un jour je refuse de faire un travail trop dur pour être seul à le faire, et ce nazi me dispute violemment : « Vous cherchez à bouffer seulement et à rouspéter les jours de paie ». Comme il parle Français, je lui réponds : « Je dis ça que parce que je suis artiste-peintre, tout ça n'est pas mon travail, je n'y entends rien ». Il me répond que « C'est la guerre, l'art n'existe plus. Vous n'êtes qu'un fainéant ». Ce dialogue de sourds me déplaît et je ne vais pas plus loin. Un peu plus tard, alors qu'il y a une course à faire en camion assez loin, et qu'il gèle dur, le nazi me fait monter à l'arrière du camion débâché, alors qu'il y a une place près de lui.

À Berlin durant cette fin d'année 1944, Aschinger est parmi tous les « restaurants » (sic), l'un de ceux où l'on trouve le plus de stamms et aussi des soupes. C'est là que beaucoup se retrouvent le dimanche, venant de tous les coins de Berlin, et de plus en plus tôt le matin pour faire la queue, et être servis. Fin 1944 les stamms dégueulasses sont remplacés par des salades de rutabagas-navets, Beurk ! J'en mange plusieurs assiettes, comme tout le monde. Mais ce que je préfère c'est la goulache. En septembre-octobre il y avait quatre endroits où on pouvait en trouver dans Berlin. Puis trois... puis deux... puis seu-

lement à Alexander Platz, une très grande place de Berlin, dans le centre nord. C'est loin de Marienfelde, mais j'y fais la queue de plus en plus longtemps, toujours le dimanche. Jusqu'à trois ou quatre heures d'attente par tous les temps. Je parviens à m'y faire connaître, surtout que je parle de mieux en mieux le deutsch. Au début la goulache c'est des boyaux de cheval, en principe, mais souvent remplacé par du chien ou du chat, dans une soupe avec deux ou trois bouts de patates. J'en dévore cinq ou six assiettées... mais pas à satiété !

Décembre 1944

La misère s'accroît : le pain est plus rare, 350gr par jour, du pain noir, un seul plat peu garni à midi et une soupe liquide le soir parce qu'il fait très froid ; une fois par semaine un peu de saucisson, 125gr de margarine et 100 gr de sucre... toujours rien le matin.

C'est alors juste avant Noël, l'offensive de la Wehrmacht dans les Ardennes belges et la joie triomphante des schleus éclatent. Tandis que je pousse un chariot, l'un d'eux me dit exalté : "Ja ! Noël nous à Paris et les amérikaner à la mer !". D'autres schleus, quelques jours après : "Nous sommes à 80km de Paris !". Dans les journaux, de gros titres s'évalent : "La Victoire est possible !"

Mais ils se croient tous en 14, car enfin je sais lire les journaux et je lis bien que la Meuse n'est pas franchie et que Bastogne encerclé n'est pas pris.

Noël se passe dans l'atmosphère euphorique des nazis, tandis que pour nous c'est un peu triste. Nous le fêtons, quand même chez Jacques Pétin que je revois enfin, avec Charles Thomas et un autre. On a reçu chez DB quelques bonnes choses et on s'en régale. Ça c'est le cadeau de la « Victoire » nazie, qui fait long feu. Charles nous joue de l'accordéon et l'on chante un peu, cependant qu'entre nous règne une forte nostalgie.

Premier janvier 1945, c'est un lundi

On recommence la fête, pour nous c'est beaucoup plus gai. Les événements sont en notre faveur, la contre-offensive des alliés repousse les fridolins vers leur frontière ! Musique et Jacques danse avec une suisse... il

y a beaucoup d'espoir dans nos cœurs, on est heureux. Je dors à Berlin ville pour la dernière fois.

Janvier 1945

Il fait très très froid et je suis de nouveau au déchargement, dehors, affamé et très peu couvert. C'est très dur et j'écris une violente diatribe anti-nazi sur deux pages (non retranscrites par l'auteur NdE). Je crie mon désespoir et mon horreur de la haine de l'Homme pour l'Homme.

Le dimanche, affamé, je vais à Berlin en U-Bahn dévorer après une longue attente, des stamms ou des goulaches infâmes, que des chiens (il n'y en a plus) ne voudraient pas. Mais c'est chaud et cela fait manger ! Malgré l'attente longue dans le froid glacial, le vent, la neige, c'est la bousculade pour y entrer et s'y asseoir devant cinq ou six assiettes fumantes.

Je rejette à ce moment-là toute idée de prier, je suis anéanti, vidé, telle une machine à bouffer, cela devient obsessionnel.

Les alertes en janvier 45 deviennent journalières, puis deux fois par jour. Les américains en journée avec des bombes explosives de 4 tonnes, puis les anglais la nuit avec les « crayons incendiaires ». La nuit, je reste dans la chambrée (dix à quinze lits superposés), indifférent aux attaques alliées.

Un matin il fait -15°C et je décharge, dehors, cent pièces très lourdes avec mes vêtements qui me protègent si peu du froid, chemise et blouson non doublé ainsi qu'un pantalon bleu. Je me mords les mains pour qu'elles puissent tenir le métal glacé... on m'a refusé des gants.

Un autre jour de janvier 45 je décharge deux cents accumulateurs de 50kg chacun. Une autre fois, sous la neige, cent cinquante pièces et l'on me refuse encore des gants. Je suis souvent engueulé, remis à ma place "de sale ouvrier étranger". Quelques fois bourré de coups. Je décharge des axes de tanks, jusqu'à plus de 18 heures (à la nuit). Une autre fois six cents pièces compliquées et tordues, que je dois compter, comme toujours, et

empiler sur le sol enneigé. Ce même mois, comme j'étais las et désespéré et que c'était dimanche, je suis allé à la messe à Marien-

felde, et au retour je me fais houspiller pour y avoir été, car ce dimanche-là on travaille. Une autre fois je me suis fait voler par un camarade, presque sous mes yeux.

Souvent lors des pauses je lis l'« Ausgabe Zeitung », on y parle surtout du front de l'est. C'est ainsi que j'apprends la grande offensive russe du 20 janvier 1945, avec la prise de Cracovie, Lodz et de la Prusse Orientale. C'est la Deutschland qui est atteinte. Budapest encerclé tombe aux mains des russes ; puis c'est au tour de Breslau en Bochie et de Dantzig.

Février 1945

Chez DB on nous donne les nouvelles par radio, on s'arrache les journaux schleus.

3 février 1945

Raid aérien terrible sur Berlin par les américains.

16 février 1945

Nouveau raid dévastateur sur Berlin.

Depuis le 30 janvier 1945, tous les soirs les anglais pendant deux heures environ avec des centaines d'avions sur Berlin, lâchent des bombes explosives ou incendiaires. La capitale de feu le Grand Reich... en feu.

Depuis le 13 février 1945 chez DB, nous travaillons le dimanche et cela pour économiser l'énergie électrique. C'est le vendredi notre jour de repos, cette disposition varie selon les secteurs du "Gross Berlin".

Un jeudi de fin février je suis pris par un travail intense. Un camion plein de pièces de plusieurs centaines de kilos à décharger à la grue. C'est très dur, mais ce sera mon dernier boulot au "Warenanahme". Je n'y reviens plus pendant trois jours. J'en ai marre !!!

La ligne de front russe, fin février 1945, s'étend en Bochie de Kolberg à Stettin et de là à Francfort-sur-l'Oder, à 45km de Berlin, avec une tête de pont sur ce fleuve. Nous sommes alors sûrs d'être libérés par les russes. Cottbus est pris, comme Presbourg et comme Zagreb en Yougoslavie.

Les alliés prennent Aix-la-Chapelle et Saarbrücken. L'armée française prend Colmar et Strasbourg : La France est libérée.

Je cours à la goulache à Alexander Platz, je vais au cinéma schleu. Mais je suis toujours seul, mon ami Jacques est toujours « en privé ». Cependant il est sinistré lors d'un bombardement et sauvé de justesse. Je le vois à ce moment-là, ce qui arrive si peu.

Lundi 26 février 1945

Je reviens chez DB et me fais fortement attraper pour mon absence de trois jours. L'ayant prévu, j'avais préparé un énorme mensonge. Je me retrouve à un autre atelier, où l'on range de toutes petites pièces.

Parler en Schleu est très utile, les schleus gobent assez bien le mensonge, le gros mensonge qu'ils ne peuvent pas vérifier ; et le fait de dire "Ich bin ein Kunstmaler" (Je suis un artiste peintre), cela m'aide beaucoup...

Mais dans ce nouvel atelier on s'ennuie un peu. Il y a peu de travail et on parle beaucoup des événements. Les wc étant le dernier salon où on cause. C'est bien agréable et reposant : y a pas de sale nazi !

Un jour, fatigué, je ne viens pas et le lendemain je suis envoyé à « la pelle », c'est-à-dire au creusement des barricades (mais oui !) dans Berlin.

Mais dès le premier jour je fraude en disant que je n'ai pas ma carte de ravitaillement, car avant de partir nous avons droit à la ration établie : 300gr de pain noir avec 50gr de saucisson ou une fois par semaine 50gr de beurre. Après un vague contrôle on nous conduit en camion sur le lieu de travail. Ce premier jour je n'y suis pas, je vais à la goulache. Le lendemain, jour de pluie, j'erre à la recherche d'un groupe : le mien ; il y a là des schleus, des russes, des gars de toutes nations qui creusent sous la pluie et le vent. Je ne trouve pas les miens et profite d'une alerte pour m'esquiver. Le soir je reviens m'inscrire comme si j'avais toujours été là.

Le lendemain j'y retourne, le temps est frais et couvert. Mais cette fois des SS sont là et nous surveillent et il ne faut pas s'arrêter deux minutes, pelle en main, toujours rejeter le sable du sol berlinois du bas vers le haut. Si ça les amuse... moi pas. Je tente de me sauver, je suis aussitôt rejoint par un SS, et prétends vouloir uriner. Il m'accompagne, m'attend et me ramène. Je dois finir ma journée sous la menace ou la bousculade au moindre arrêt.

On finit à 16 heures, après avoir pelleté sans arrêt durant sept heures d'affilée. Ça va pas, je dis non.

Le jour suivant je prends mon casse-croûte et m'esquive. Comme ça pendant dix jours que je mettrai à profit.

noir, trois ou quatre assiettes de patates avec choux et rutabagas. C'est le temps de la grande débrouille.

Le soir, pour se chauffer, nous allons voler du charbon avant l'alerte, sous un grillage à 500 mètres du camp ; ou bien encore on ar-



Tapissage façon puzzle
 “Des centaines d’avions sur Berlin,
 lâchent des bombes explosives”

Mars 1945

Je fais de nombreux portraits d'après photo, souvent petites et agrandies par moi sur format 21x29,7 toujours au crayon noir ou couleurs selon la photo remise. Un copain me fournit maintenant tout ce qu'il me faut pour dessiner. Je fais en vingt-deux mois environ une centaine de portraits. Cela ira de 1 Mark au début, à 25 Marks à la fin. En ce mois de mars c'est 20 Marks. Cela me permet de prendre l'U-Bahn et de manger.

Un jour je me lève à 5h30, à la nuit donc, pour aller à Alexander Platz bouffer des rutabagas sans sel, à peine cuits avec une sauce goulache brun rougeâtre. J'en dévore un record : dix assiettes pleines. Souvent je suis au restaurant le plus proche et je mange avec un ticket de matière grasse acheté très cher, au

rache des piquets ou des tuteurs d'arbres. Un soir je me fais gifler par un fridolin pour avoir pris une planche qui se trouvait sur le bord de la route.

Malgré les 45km qui nous séparent des russes, nous n'entendons pas le canon en ce mois de mars.

Un jour de début mars il y a changement de programme, nous allons au déblaiement et le contrôle est beaucoup plus sévère. Impossible de se dérober, les bombardements s'intensifient sur Berlin et on a besoin de nous. Nous arrivons vers 9h30 et après avoir erré de bureau en bureau, on obtient des pelles. Nous sommes peu avant midi sur les lieux du déblaiement. À midi 15 on s'arrête pour manger une soupe aux choux. À 13h30 nous reprenons le travail jusqu'à 14h15. Nous rapportons les pelles, nous nous regroupons et reprenons l'U-Bahn, puis le S--Bahn jusqu'à Mariendorf où nous sommes toujours. Il est alors 17h. Nous avons travaillé au total 1

heure 15... Bravo l'organisation. Le lendemain je recommence le système antérieur, je fais ce que je veux et reviens pointer le soir. Un jour, un peu après, je reviens pointer trop tôt. Je suis pris et houspillé par un schleu, un petit surveillant, entre nous on dit "un polyr". Il me promet la visite au grand chef du Warenanahme, un pur nazi fanatique. Aussi le 13 mars 45 je prends la décision de ne plus travailler et de me blesser volontairement, car je risque, une fois de plus l'Arbeitlag.

Mercredi 14 mars 1945

Je reçois une lettre de France venue par la Croix Rouge Suisse. Je reviens alors de Berlin pour apprendre par ceux qui reviennent du travail que je quitte Daimler Benz, avec quelques camarades, pour une entreprise de terrassement et de déblaiement.

Jeudi 15 mars 1945

Nous quittons Mariendorf pour Langwitz, nous sommes une vingtaine et pourtant c'est un vrai déménagement... pour peu de temps. Le "Lagerfeld" (Chef de camp) nous accueille et nous nous apercevons que nous serons mieux ici. Il y a trois italiens et des Français d'une autre entreprise. Un camion apporte le ravitaillement à 18h : 1 litre de bonne soupe, 300gr de pain, un peu de saucisson avec du beurre (ou de la margarine, je ne m'en souviens plus). On travaille de 7h à 17 h au camp même. On est là pour aplanir les allées ou creuser une route carrossable. Le premier jour il fait beau et le lendemain pluie et vent. Rien à manger le matin, ni à midi, mais seulement le soir.

La semaine se passe entièrement dans le vent et dans le froid. Puis c'est fini pour nous ici.

En cette période, les alertes sont fréquentes le soir et surtout la nuit. Jusqu'à quatre fois en une nuit, et cela dure souvent de 21h à 1h du matin. Et toujours, en plus, les bombardements de jour des américains.

Peu après le 15 mars, il y a un très fort bombardement américain sur Berlin Est, avec 2 000 avions et des bombes de 4 tonnes ; les anglais sont au même endroit, et relancent les incendies avec leurs bombes « crayons ». C'est un scénario adopté depuis fin 44. Le

lendemain, le ciel est entièrement couvert de fumée, on ne voit pas le soleil de la journée.

L'offensive alliée est lancée début mars 45. Après la coupure en deux de la ligne Siegfried, le Rhin est atteint. Cologne et Francfort sont pris et le Rhin est franchi à Duisburg. Puis Hambourg et Kassel sont occupés ; au sud l'armée française qui a pris Karlsruhe, pénètre dans Fribourg, Stuttgart et Nuremberg, ainsi que Munich. 200km séparent les américains des russes. Ces derniers prennent Vienne, Leipzig, Dessau, Magdebourg et approchent de Dresde. Fin mars les russes encerclent totalement Berlin dans un étau très puissant. Ils ne font jamais de raid important sur les villes, cependant ils ont la suprématie totale en avions, tanks, etc...

Pour nous c'est le retour à Mariendorf... mais...

Samedi 24 mars, à 13 heures

Ce jour-là je subis le plus terrible bombardement de cette guerre, et ai bien failli y rester. Je suis dans notre baraque à écrire, comme ces derniers jours. Je ne me suis pas dérangé lors du signal de "Voralarm", l'alerte, comme bien souvent. J'entends les avions et je me prépare à toute éventualité. En effet, j'aperçois par la fenêtre des centaines de traînées d'avions dans le ciel tout bleu... et à la verticale ! Aucune flak. Et tout à coup un grand bruit de ferraille effroyable qui va crescendo. Comme toujours, les bombes ! Je n'ai que le temps de me jeter sous mon lit. Je suis secoué, du plâtre tombe et les vitres volent toutes en éclat. Je sors très vite et cours vers l'abri le plus proche, à 20 mètres, tandis qu'un nouveau train de ferraille se rapproche en un bruit d'enfer, je suis projeté dans la tranchée de notre abri, je suis couvert de poussière et ne vois rien. Ça dure bien vingt minutes et c'est très, très long ! Terrifiant. Le sol se soulève et retombe avec moi. Les bruits d'explosions sont violents, bruits de chutes et la poussière qui retombe, fumées, on ne voit plus rien. Dans ces minutes-là, une éternité passe et on attend la mort. Aussi je prie Dieu...

C'est fini.

Hébétés, nous sortons de notre abri. Le ciel est gris noir et rougeâtre, pas de soleil. Il y a trois énormes cratères de dix à douze mètres

de diamètre qui nous entourent. Le plus proche à moins de 50 mètres, le plus loin à 200 mètres pas plus. Une bombe également, est tombée en plein sur un abri, il y a des morts et des blessés parmi mes camarades.

Lundi 26 mars 1945

Nouveau travail à Berlin. Avec quelques camarades je suis envoyé, pour me punir de "mon incompréhension de la grandeur de ce travail" au creusement de barricades pour la défense de la "capitale du Grand Reich"... "Die Gross Berline". Je suis au pelletage. Avec un polyr nous prenons l'S-Bahn puis l'U-Bahn et débarquons à 9 heures et quelques à l'est de Berlin, à 20km du centre-ville, à Erkner.

Je connais là quelques douces journées, puisque les chefs schleus nous ménagent, déjà ! Nous creusons un trou pour un poste d'observation, et travaillons sans surveillance continue. Les jours d'alertes, et il y en a presque tout le temps, nous ne nous pressons pas.

Cependant un jour on nous change de secteur, pour le centre de Berlin. On se retrouve à déblayer une grande cave d'outillage électrique, ravagée par une bombe. C'est là que commencent les premières fauches... on récolte tout ce qui est négociable. À ce moment-là il y a des italiens qui travaillent avec nous.

Le ravitaillement s'est considérablement aggravé : un pain de 1kg5 tous les six jours, et il est dur à la fin ! Tous les jours une soupe très liquide et un rond de saucisson très fin. C'est tout. Le marché noir est la seule solution pour avoir plus. Nous travaillons de 7h à 18h ou 19h, sans boire ni manger. En mars 45, le kg de pain vaut 90 marks (218,34 euro²²). La cigarette, 5 marks (12,13 euro). Le kg de patates, 10 marks (24,26 euro). En avril tout augmente de 30 à 100 %.

Pâques, avril 1945

L'espoir d'une fin très proche. C'est la grande époque des salades de pissenlits, de monstrueuses salades pour toute la chambrée. Un jour je vais au marché de Stettiner Platz, à

l'entrée de Berlin, car de tous je suis celui qui parle le mieux le schleu et je vais y acheter de la sauce pour salade. Enfin je m'associe avec trois copains pour faire la cuisine ensemble, le soir, avec le pain de 1kg5 pour 7 jours maintenant. Mais à nous trois on se débrouille avec des échanges et du commerce. Moi je vais chez l'habitant dans Mariendorf ou Marienfelde faire de 18h à 20h, un peu de travail : remise en état, rangement, etc... De ce que le furieux bombardement du 24 mars avait abîmé ou dérangé, en échange d'une ou deux assiettes de soupe et un peu de patates ou quelques légumes à rapporter à mes copains.

Ce sont aussi des jours de famine où je fouille les détritiques pour voir si je peux récupérer, dans la pourriture, les carottes que la vermine n'a pas entièrement atteintes. Je souffre de la faim et cela devient obsessionnel et prime tout.

Le Lundi de Pâques est férié et je vais travailler toute la journée chez l'habitant ; quelle chance que je me débrouille de mieux en mieux en langue schleue. Je recommence encore un autre soir à aller chez l'habitant, juste avant le retour à Langwitz où nous couchons toujours.

Un jour tous les trois nous fouillons une maison détruite et y prenons une paire de bottes. Ça nous fait 300 Marks à nous partager dès qu'elles sont vendues. On peut acheter 10 cigarettes ou 1kg de pain. Les cigarettes étant pour moi sans intérêt, c'est donc du pain noir que j'achète avec mes 100 Marks, avec difficulté à ce prix-là.

Peu après je vais à Erkner avec un vieux copain de Jacques Pétin, mais on ne trouve personne, alors nous allons à Alexander Platz à la goulache. On y travaille en portant des sacs de 50 à 70 kg, au deuxième ou troisième étage et d'autres à la cave. Mon copain s'écroule sous le poids et se fait injurier ; moi je résiste. Tout ce travail pour trois soupes chacun.

Le lendemain, on a avec nous un polyr chef ! qui nous fait travailler dur. Il y a une soupe à midi et c'est la ruée pour la demie louche de rab. C'est après qu'à mon tour je me fais injurier par le polyr. Et pour la dernière fois je vais le soir dans une maison où je suis très bien reçu et où je déblaie les tuiles qui encombrent un jardin attendant.

²² D'après la valeur du franc en 1945, source : Insee.

Samedi 7 avril 1945

Au retour d'un calme chantier à Herrmann Platz, je trouve une lettre venant de France, de Madeleine, et datée du 27 février 45. J'y apprend la mort d'un oncle de Pont-Audemer, tué lors d'un bombardement américain en août 44 et de mon cher grand père, compagnon de promenade à Remiremont, gourmand et très doux, désireux de nous transmettre son savoir, son amour du français et du latin... et de La Fontaine²³. J'apprends aussi les fiançailles de Madeleine avec Roger Peyron et celles de mon frère François avec Michèle Testard, connue au Maroc.

Durant cette période, je reste au camp pour dessiner ces fameux portraits, à 25 Marks maintenant, car le soir on nous coupe la lumière à 22h30.

Dimanche 15 avril 1945

Les russes ont repris l'offensive et cette fois vers la capitale du Petit Reich nazi, et particulièrement vers Berlin nord et Berlin sud, en direction de Fürstenwalde, Bernau et Zossen. Ils sont très vite à 25km environ de Mariendorf, donc de nous, et... dans la nuit du lundi 16 au mardi 17 avril, on entend pour la première fois le roulement sourd et intense du canon.

Nous continuons de travailler au déblaiement après les bombardements, qui d'ailleurs sont arrêtés depuis le 15 avril. Nous travaillons aussi, un jour, à la construction de points de défense. Tel ce bunker où nous passons toute une journée à faire, nombreux, une chaîne pour se passer des briques et ceci entre deux jours de travail à la Reichsbahn à Anhalter Bahnhof (SNCF allemande et grande gare de Berlin). Cette dernière est bombardée et détruite par une terrible bombe soufflante. C'est là le plus grand foutoir imaginable de débris de toutes sortes. Je trouve des crayons noirs et de couleurs qui me sont indispensables et qui commençaient fort à me manquer. Je ramasse aussi divers articles très utiles, ou un peu moins, pour le dessin. Ce même jour je me retrouve sur l'après-midi à prendre une longue queue devant l'Aschinger

²³ Ferdinand Gohin, petit-fils d'artisan sabotier, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur Jean de La Fontaine et prix de l'Académie Française pour l'un d'eux.

pour dévorer huit salades de rutabagas et de navets.

Jeudi 19 avril 1945

Dernier jour de travail en Bochie. Nous sommes quelques-uns à déblayer une chambre à coucher en plein Berlin. À 15 heures, ayant fini, nous rentrons au camp de Langwitz. Il faut dire que depuis Pâques, nous avons une carte spéciale pour circuler dans Berlin, en U-Bahn exclusivement, et pour ceux qui travaillent dans la capitale. Cette carte était obligatoire (elle nous aura servi... 15 jours, guère plus).

Vendredi 20 avril 1945

Je vais à Mariendorf voir Jacques, sans carte depuis Pâques, il ne peut plus habiter Berlin. À 9h30, l'alerte sonne, ce n'est pas l'heure où viennent les américains, il fait très beau et nous courons à l'abri. Cette alerte dure deux heures, et le nord de Berlin est pour la première fois bombardé par les russes. La fumée obscurcit tout le ciel de Berlin ; la Bataille de Berlin est déclenchée²⁴ : le canon tonne furieusement, sans cesse, et le...

Samedi 21 avril 1945

Nous devons ce jour-là rentrer chez Daimler Benz. L'S-Bahn et l'U-Bahn ne fonctionnent plus, l'électricité est coupée partout. Dans les usines, la défense s'organise, car il y a encore des nazis qui veulent en découdre et beaucoup de schleus à qui on a fait très peur avec les hordes sauvages de l'est : "Achtung ! Bolchevik".

Il pleut ce jour-là. De Langwitz, que nous quittons, nous allons nous rassembler chez Daimler Benz à la cantine, mais on ne peut pas être embauché. C'est la pagaille complète. On est renvoyé de camp en camp et finalement séparés, nous nous retrouvons à quelques-uns, avec tous nos bagages à Mariendorf. Pourtant on recouche à Langwitz, pour une raison inconnue. « Recouche » c'est une façon de parler, car à 21h commence une alerte qui ne cessera qu'à 3h du matin. Ce se-

²⁴ Le 20 avril, c'est aussi l'anniversaire d'Adolf Hitler et sa dernière sortie officielle avant son suicide le 30 du même mois. ()

ra, pour moi, la dernière alerte de la guerre 39-45.

Dimanche 22 avril 1945

Nous savons tous que la fin de la guerre est pour nous très proche, nous rassemblons nos affaires. Le ravitaillement se donne au camp West de DB et je reviens seul vers Langwitz, il est 17h. Des avions russes volant assez bas surgissent à une dizaine et piquent en mitraillant au sol. La flak claque, le canon ébranle l'air avec force. La nuit du 22 au 23, le vacarme ne fait qu'augmenter. Les lueurs éclairent le camp, tandis que sifflent les obus.

Lundi 23 avril 1945

Je vais au ravitaillement... vers un poste schleu à 200 mètres du camp de Langwitz. Je demande, très poliment toujours en schleu, tout en me faisant passer pour belge, un peu de patates pour moi et mes camarades du camp. À ma surprise j'obtiens un sac d'au moins 25kg et je rentre au camp après beaucoup de "Danke schön" et de "viele Danke" avec mon sac sur les épaules. Heureusement, car ce sac va me protéger et me sauver : un obus siffle et claque sur ma droite et des éclats sautent autour de moi. Je suis angoissé et rentre aussi vite que possible, non sans apercevoir un obus tomber sur des gens, à 300 mètres devant moi. Ils ont sauté en l'air pour retomber couchés... morts.

De retour, j'apprends la mort d'un de mes copains de chambre. D'autres sont blessés par un obus qui a percé la baraque. J'offre les patates à toute la chambrée et on fait popote ensemble. L'après midi je veux aller au ravitaillement au camp West, mais dans une tranchée, des schleus me disent de faire demi-tour. Voilà la nuit et l'attente, tout habillé.

Chapitre IV
Retour à la liberté
24 avril - 31 décembre 1945
Mes 23 ans

Mardi 24 avril 1945 de 6h à 20h

Des polonais et des français viennent dans notre camp, ils sont évacués d'Erkner. À l'aube les mitrailleuses crépitent, tandis que certains d'entre nous sont couchés dans des caves de maisons proches ou dans les tranchées à proximité. Avec un hollandais qui, hier, nous a apporté des quartiers de viande de cheval, je vais à pied de Mariendorf à Tempelhof où nous achetons un journal et diverses bricoles. Nous voyons, tous les deux, des femmes faire la queue à la porte d'une boulangerie, malgré les obus... L'un d'eux tombe en sifflant devant nous et voilà deux morts. Un peu plus loin c'est quatre obus qui tombent avec grand bruit. Un homme saute en l'air sous la force du coup et un cheval s'écroule à côté de lui. À trois cents mètres du camp nous montrons nos papiers pour pouvoir passer un contrôle de la Wehrmacht. Les russes sont à "Fünf kilometer" (cinq kilomètres) nous disent-ils, à l'ouest et au sud. Nous rentrons vite.

À 17 heures, le canon commence à s'éloigner et les schleus se replient tous ; alors débutent les tirs au fusil. Les plus pessimistes pensent que nous serons libérés demain.

Au camp nous sommes une centaine et très majoritairement français, belges ou hollandais. Tous du STO... Le soir descend et on est anxieux : il est 20h.

Mardi 24 avril 1945
IL EST 20 HEURES 30

Pas tout à fait 20h30, lorsque des cris et une explosion de joie court et vole vers nous :
"VOILÀ LES RUSSES, LIBÉRATEURS !"

Partout et très vite c'est la joie des esclaves affamés et libérés. On fait aux premiers soldats russes un accueil triomphal, on exulte d'une joie folle. Le premier qui entre dans notre chambrée, le premier donc que je vois de près est un officier en veste de cuir, botté et ganté.

Nuit du 24 au 25 avril 1945

Cette nuit folle restera à jamais gravée dans ma mémoire, je le sais. Je sais que je vis des moments historiques, l'un des plus grands de ma vie. C'est pour moi le plus fort souvenir de cette guerre ; la fin de l'humiliation douloureuse de l'Homme par l'Homme au nom d'une « race supérieure ». C'est terminé pour moi, nous sommes libres. Ce qui commença le 2 septembre 1939 est fini le 24 avril 1945.

Folle nuit, oui : un groupe de 30 à 40 se dirige vers la boulangerie toute proche et c'est le pillage, certains se ruent sur la farine et vident les sacs à même la rue, créant un tas de plus d'1m50 de haut, d'autres se ruent sur la graisse, et se roulent sur le tas de farine, en projetant à gauche, à droite, de pleines poignées de farine. Il y a là, un de chez nous, qui employé dans cette boulangerie comme STO, regarde et rigole. Certains défoncent la boulangerie, d'autres se jettent sur un tonneau de graisse tous ensemble, tous cheveux mêlés, nez à nez, étouffant pour récolter une boule de cette précieuse graisse. Pour moi, j'assiste à ce gâchis, avec d'autres, comme on assiste à la révolte justifiée de gens soudainement libérés des chaînes qui les entravaient, de tous ces galériens humiliés, trahis, arrachés à leurs familles.

Plus tard dans la nuit, je repars à la fauche (n'ayant encore rien fait) avec un copain de la goulache et sans souci du canon qui tonne au loin. Par cette nuit de lune douce, nous pénétrons dans une belle maison bourgeoise, vide comme toutes les autres, et explorons la cave d'abord. Nous prenons quelques bouteilles et nous montons pour nous vêtir tout de même un peu. Nous revenons alors vers le camp, je suis en beaux vêtements, chauds enfin. Ce qui est nouveau. Un russe nous siffle, on lui crie : "Franzouski" et il nous laisse aller. Dans la chambrée on s'éclaire à la bougie et on trinque à la Victoire. On chante, on rit ! on discute et on examine les prises. Il y a de tout et c'est la joie, une joie pure et internationale. Il n'y a pas d'eau, on boit de la liqueur à pleine bouteille, que l'on brise.

Mercredi 25 avril 1945

5h du matin, fin d'une nuit blanche et je repars avec un autre gars, après avoir pris un café chaud, des biscuits avec du beurre et de la confiture.

On retourne dans la maison où j'étais la veille et nous montons à tous les étages prendre diverses affaires, utiles ou inutiles. Je trouve un chaud manteau d'hiver, un chapeau mou, une paire de jumelles et une brosse à habits ainsi que savons et serviettes. Nous trouvons aussi des cigarettes, mais ça je m'en fous. Mais surtout du sucre, de la farine et de la viande. Mais nous ne cassons rien, nous prenons l'utile à peine plus.

D'autres reviennent avec une ample provision de victuailles et de bouteilles. Un grand festin se prépare, il fait un temps splendide, tout est en fête. On boit du blanc en apéritif et le gueuleton commence. Formidable, excellent et grandiose. Nous sommes tous très bien habillés.

Mais les russes viennent nous voir et nous disent de partir vers le sud, vers "Paridge" (Paris). Certains ont des vélos, d'autres des voitures à chevaux, sans les chevaux. La plupart ont des charrettes. Nous restons à trois sans rien qui roule pour partir et on trouve difficilement, dans une arrière-cour, une bonne charrette pour nous. On fait vite, car le propriétaire est là et il est furieux, mais trop âgé pour pouvoir rattraper notre jeunesse qui sait courir.

Marcel, Charles et moi ne nous connaissons pas, ils venaient tous les deux d'Erkner et se trouvaient seuls comme moi à être sans « transport ». Maintenant nous abandonnons la « salle de fête » dans un état effrayant de désordre et de verres cassés, jonchée de débris de toutes sortes.

En route vers "Paridge" ! Nous prenons la route de Zossen, à 25km... Paris est à 1 300 km. Y en a pour un bout de temps à pied ! Au départ, Charles se fait piquer sa montre par un russe isolé qui la lui arrache brutalement. On croise une colonne russe montant, en désordre vers Berlin. Berlin qui brûle encore dans un énorme et très long panache de fumée noire. Les traces de la bataille sont partout le long de la route. Les maisons portent des drapeaux blancs, des morts sont encore à droite et à gauche sur les bords des routes, civils et mili-

taires confondus. D'autres russes passent habillés de façons dissemblables, jouant de l'harmonica et chantant joyeusement. Un russe m'arrête et me demande ma montre. Je l'ai perdue il y a un jour ou deux, il ne me comprend pas, ni ne me croit et il sort son couteau. Il le pointe sur moi, face à moi en me demandant mon portefeuille, je me fouille et sors d'une poche, un vieux porte-cartes avec des photos. Il fait alors un geste de dégoût et nous laisse. Le soleil se couche, nous passons Lichtenrade désert et empruntons un raccourci pour aller sur Malhow.

Arrivés là à la nuit nous cherchons et découvrons, dans une petite maison une pièce possible avec un lit à deux places et un divan. On passe la nuit du 25 au 26 avril et un jour poussant l'autre nous restons là jusqu'au 1^{er} mai 1945. Nous avons bien mangé et les russes viennent parfois nous voir. Une fois ils nous donnent de la farine et une autre fois, ayant tué un taureau, ils nous donnent de beaux morceaux. car l'un de mes compagnons est boulanger et l'autre boucher. Pour grossir je suis bien tombé, car nous mangeons énormément ! Une fois nos libérateurs nous demandent de travailler pour eux à charger un camion russe de poutres. Nous les aidons volontiers, un peu d'exercice nous donnera de l'appétit.

Mardi 1^{er} mai 1945

Nous reprenons la route du sud, vers la ville de Zossen. Il fait beau mais on ne va pas très loin ; en effet les russes nous rassemblent dans une maison, on y passe le jour et le soir nous sommes plusieurs et repartons en groupe. Nous avons alors deux charrettes pour nous trois. On arrive, à 10km à peine de Zossen où l'on nous laisse coucher, dans un hameau où l'on peut.

Nous traversons le lendemain notre première ville : Zossen, sous la pluie. Nous nous dirigeons sur la route de Lückenwalde. Mais les russes, très vigilants à notre égard, nous recommandent de ne pas continuer, car on se bat encore dans la forêt toute proche, au fusil ou à la mitrailleuse. On entend même le canon.

2 mai 45

Nous apercevons, passer sur la route qui va vers l'ouest, une longue colonne de soldats russes avec de grosses charrettes traînant canons ou ravitaillement au moyen de chevaux. C'est une très longue colonne. Peu après nous voyons passer une autre longue colonne, de prisonniers schleus, débraillés et las, qui traverse la ville devant nous. C'est alors que je demande, en allemand, en entrant dans une ferme à ceux qui vivent là, hébergement dans la grange et accès à la cuisine pour souper à notre aise. Mes compagnons sont surpris de me voir si bien parler le schleu. Nous nous y installons et Marcel est en joie, il va aider la patronne, qui a une fille de notre âge. On mange bien... et avec le père, la mère et la fille. Souvent nous allons à Zossen tout proche, chercher du pain auprès des russes. Ils nous en donnent 500gr chacun, à nous d'abord, les STO, ensuite aux schleus s'il en reste.

Par hasard je revois mon copain Jacques, qui ces derniers temps m'avait vraiment laissé tomber.

Zossen, une agréable étape obligée. Nous avons du lait à volonté le matin, mais les russes entrent souvent à la terreur de nos « hôtes ». Ils mangent et couchent là. Ils ont emportés avec eux, bœufs, vaches et cochons. Pour nous, nous prenons des pommes de terre sur place et en plus nous avons nos réserves, prises ici ou là. Il faisait froid, mais maintenant c'est le printemps. Je dessine durant ce séjour le portrait sur photo de la sœur de Marcel, et sur le vif, pour la première fois depuis deux ans, celui de la jeune fille de la maison. Elle est bien jolie, et la patronne, sa mère, nous l'offrit pour l'emmener avec nous en France ! On a refusé.

Lundi 7 mai 1945 au matin

Les combats ayant cessé la veille dans la forêt, nous quittons cette ferme de Zossen et pendant bien trois heures, nous marchons sur une bonne route à allure soutenue. Puis nous entrons dans le bois sur un chemin bien moins rapide. Tout est calme, sauf quelques fumées éparses et des débris de toutes sortes. Des cadavres disséminés un peu partout, tel cet allemand mort et sur lequel je viens buter, car il

est là sur le chemin gris, lui tout gris, mort, la tête dans la poussière, c'est un soldat de la Wehrmacht, le dernier soldat schleu que je vois de près.

On passe près de blockhaus criblés de mitraille et enfin on rejoint la grande route de Berlin à Leipzig. Après quelques kilomètres, de bon train, avant Lückenwalde, nous entrons à Woltersdorf, un petit village sur la route et là devant la pancarte, la charrette que je tire s'effondre, roues brisées.

Wolsterdorf 7 au 15 mai 1945

Il y a dans ce village, un grand rassemblement de STO de toutes nations et même des prisonniers travailleurs isolés dans la campagne environnante. Il est 16h et je cherche un gîte que je trouve chez de braves gens. On nous conseille d'attendre, puisque deux camps se forment pour les français. L'un à Lückenwalde, l'autre à Forst-Zinna. Il fait un temps délicieux de printemps et nous passons une nuit et une journée très agréables. Il y a ici surtout des français et des italiens, moins nombreux. Marcel traite une vache le matin et le soir. On a chaque fois 4 litres de lait... et en plus une grosse réserve de patates sous la main. Nous nous promenons le soir dans la foule de Wolsterdorf, on est environ un millier.

Mardi 8 mai 1945, 20 heures
Capitulation des nazis

C'est la PAIX en Europe, le silence des armes, la VICTOIRE de la LIBERTÉ. 2 septembre 1939, Remiremont - 8 mai 1945, Woltersdorf. C'est une grande joie, une fête générale dans tout le village : Victoire !

**L'ALLEMAGNE
NAZIE
EST
VAINCUE !**

Nous avons appris la nouvelle à 20 heures, sur un poste radio et cette nouvelle s'est répandue comme une explosion formidable. On chante et on boit !

Des hommes à genoux se sont relevés vainqueurs de leurs tyrans cruels. On chante la Marseillaise en pleine Allemagne.

FRANCE, ART, JOIE, BONHEUR :
Je veux retrouver ta jeunesse,
je veux vivre ma jeunesse, la prendre et la
vivre
je veux être et de nouveau posséder ma vie
librement, amplement.
Vive, vive la France.



Vaincu en fin
 “la VICTOIRE de la LIBERTÉ”

J’écirai en juin 1945, à Paris :

Ô soir exquis de printemps où la joie nous
inonde,

la LIBERTÉ RETROUVÉE.

Finies la peur, l’horreur, la faim, la bes-
tialité,

L’HOMME redevient DEBOUT.

Finis l’oppression, finis le mépris de la
race de l’autre,

c’est LA PAIX.

Le 20ème siècle se relève sur une mon-
tagne de ruines,

enfin on RESPIRE.

France, pays de notre chez nous,

France, libre tu vis et nous attend,

France, ici nous sommes près de 4 millions
de tes enfants.

Je remercie Dieu pour la première fois depuis plus de deux ans, de cette paix retrouvée. Bien sûr, il reste la guerre dans un rayon de 1000 km autour du Japon, mais la guerre finie en Europe va permettre de faire plier ce pays qui se considère comme roi du Monde.

Avec un jeune Allemand de la ferme je vais à la pêche, pour rien d’ailleurs. Je fais avec joie quelques paysages du coin aux crayons de couleur, que je rapporte en France (je les ai tous détruits depuis longtemps, le dernier en juin 1980). Il y a là aussi un jeune ménage de berlinois évacués, dont lui parle français, car moi c’est fini, je ne parle plus l’allemand.

On couche dans la paille avec des couvertures russes.

12 mai 1945

J'entends pour la première fois depuis longtemps sonner les cloches de l'église d'un village.

Lundi 14 mai

Deux allemands, envoyés par le commandant russe, nous demandent de préparer notre départ pour Forst-Zinna. Mais un des camions qui nous transportent tombe en panne, presque tout de suite. On est accueilli dans un camp de prisonniers, vide bien sûr. Je retourne à Woltersdorf chercher deux roues et du lait. Je reviens pour dîner avec mes deux compagnons à ce camp de prisonniers. Je revois enfin l'électricité, coupée depuis le 21 avril 45. Après une nuit très agitée en raison d'une invasion de puces, qui nous oblige à dormir sur des planches dans un préau, nous partons enfin ce 15 mai au matin pour Forst-Zinna.

15 au 26 mai 1945

Forst-Zinna : Camp Joseph Staline

Nous traversons une forêt et on longe un terrain clos très long et apparaît alors de grosses bâtisses, des maisons de deux à trois étages, longues de 100 mètres environ, disposées dans un ordre rigoureusement géométrique. On est dans un bois de pins clairsemés et très élevés. Des fumées bleues montent des feux où cuisent des mets fins. Le linge sèche sur de belles et fortes cordes tendues d'arbre en arbre.

On nous conduit à travers un dédale d'allées, jusqu'au bout, une baraque, ancienne écurie. Nous allons nous procurer de la paille, assez loin, et nous revenons nous arranger nos lits de paille.

Ce camp occupé autrefois par la Wehrmacht, s'appelait alors le camp "Adolf Hitler" ; il se nomme aujourd'hui camp "Joseph Staline". Des russes occupent le bâtiment de commandement avec à leur côté un commandant français. Il y a là 50 russes et 1 200 français.

C'est une vraie ville grouillante, qui comporte une église, un cinéma, un théâtre, un stade, des routes et des sentiers et même... une gare. Il y a là quelques femmes étrangères,

mais le commandement leur fait la chasse. On nous recense deux à trois jours après notre arrivée. Il y a un repas matin midi et soir, pas extra, mais nous avons tous ce qu'il nous faut.

L'après-midi il y a du sport et à ma grande joie j'ai pu refaire du vélo pour la première fois depuis Pâques 1943 ! Mes deux compagnons de route et moi-même, nous nous spécialisons dans le pudding et j'en fais de vraies bassines. Nous appelons ça « Soupe Tartare ».

Dimanche 20 mai 1945, Pentecôte

Communion à l'église, puis grande messe en plein air, au soleil et dans le vent, en pleine nature de Dieu. Nous sommes, nous les participants, sur les tribunes du terrain de sport. Une immense croix blanche sur un autel blanc, trois bouleaux dans le fond et derrière, un magnifique ciel tout bleu comme un fond de décor très bien tendu, avec le rouge des vêtements du prêtre célébrant. C'était tout à fait « cocorico ». J'ai la joie de retrouver des Scouts Routiers, et ce soir là on fait une grande assemblée. On discute, on chante entre nous et libres, nous sommes bien ensemble.

Lundi 21 mai 1945

Le bruit circule que le camp doit être vidé à la fin de la semaine, c'est-à-dire le 26 mai. Nous partirions en camion par 1000 ou plus, vers les américains. C'est pour ceux qui avaient craint un départ vers Odessa, en raison du recensement des premiers jours, un grand soupir de soulagement. Toute la semaine c'est l'attente des camions russes. Ils viennent le mardi 22 mai et repartent à plein, mais ce n'est pas notre tour. On peut emporter une valise et un sac pour mettre le ravitaillement qui nous est accordé...

Enfin vient le vendredi et on a ordre de se tenir prêt à 5 heures du matin. Mais on attend en vain toute la journée et toute la nuit. Enfin à 6 heures, à l'aube du samedi 26 mai 45, voilà ces fameux camions de retour. Enfin on embarque.

Samedi 26 mai 1945

Nous sommes 33 par camions et nous filons sur Lückenwalde, tout proche, et sur Wittenberg pour rejoindre une route qui va

vers l'ouest. Nous nous arrêtons un peu. Plus loin nous empruntons une "autostrade" (auto-route) et nous ne la quittons que pour sortir sur Dessau, nous traversons l'Elbe sur un pont de bateaux. Voici la ville de Dessau. Arrêt et longue attente, premier contact avec les américains. Nous passons sans problème, nous n'avons, presque tous, plus de passeport ni pièce d'identité. Nous sommes échangés contre des russes STO ou prisonniers libérés par les américains, mais en attente. Avec un chauffeur noir, nous traversons Dessau, ville importante d'au moins 50 à 60 000 habitants, mais actuellement vide. L'artère où nous passons est bordée d'immeubles comme à la parade, sinistre parade de ces maisons avec des rectangles de ciel à la place des fenêtres et des traces noires au-dessus de celles-ci. Très dramatique.

Nous arrivons dans un camp d'officiers américains et on se trouve tous aussitôt désinfectés. Nous cherchons un lit... il y en a partout dans ce camp assez vide et quelle bonne nuit je passe dans un vrai lit !

Dimanche 27 mai 1945

Rassemblement de 9h à 16h pour aller à la gare de Dessau en camion. À midi on fait la queue à la cantine, puis on demande des scouts, Je me présente et on m'informe qu'il s'agit de rester ici un mois ou deux à faire la police (??). Je demande pourquoi et l'on me dit que c'est "pour désinfecter". J'hésite, puis je dis que je suis l'ainé d'une famille de sept enfants et que je me prépare à trouver un emploi dans ma profession de décorateur. Du coup on me conseille de rentrer en France, car je serai plus utile là-bas. Je pars donc avec le premier camion pour la gare. À 17h, nous montons dans un long train de onze wagons qui nous ramènera, nous dit-on, en quatre jours à Paris. On est fou de joie. Nous barbouillons les wagons d'inscriptions diverses et variées.

Le train s'ébranle vers 18h... il ne va pas vite. Le soir nous traversons Halle, une grande ville et à la nuit Leipzig (ville de 800 000 habitants). On apprend qu'il y a eu un sabotage, on ne peut pas aller vers le centre de ravitaillement, ni le recevoir. Nous bifurquons vers le sud, vers Gera, pour revenir sur l'ouest

par Iéna et rejoindre la ligne principale à Weimar.

Lundi 28 mai 1945

5h du matin à l'aube, nous sommes arrêtés en gare d'Erfurt. On y reste assez longtemps, on repart et on s'arrête... ainsi plusieurs fois. On a le temps dans les gares de houspiller ces pauvres vaincus, même ceux qui travaillent le long des voies. On les excite au travail avec des "Arbeit, los los" (travail, allez, allez). Enfin on manœuvre longuement, pour accrocher à notre train d'autres wagons pleins de belges et de hollandais. Ça fait maintenant vingt wagons, un train de plus d'un kilomètre de long. Absolument plein de STO... avec quelques prisonniers français. Après Gotha, Eisenach, voici une petite ville tristement connue, car tout près de là il y a le camp de concentration de Büchenwalde. Là nous apprenons tous l'existence de l'horreur de ces sinistres camps nazis, camp de tortures et de tueries sauvages, pire que bestiales. Savamment et froidement préparé et programmé pour cela. Il faut connaître, vous qui me lisez. Il faut lire et voir ce qui parle de ce sujet. C'est la mémoire de l'humanité, de ne pas oublier tout cela. Lisez et faites lire à vos enfants d'âge en âge. Voyez et faites voir à vos enfants, lorsqu'ils seront en âge, ce que l'Homme fit une fois à l'Homme au XXème siècle. Ainsi la mémoire sera sauvée, ils sauront et réagiront. Ils pourront assurer leur citoyenneté d'homme et de femme en connaissance de cause et choisir la vie ou la mort de l'amitié, de la compréhension, de l'amour, du service de l'autre... C'est par la transmission que se fera le monde de vos enfants, des enfants de vos enfants. N'oubliez jamais ce que fut le nazisme.

Dans cette petite ville, nous voyons un autre convoi où il y a des wagons de marchandises que nous voulons fouiller. Mais les américains nous surveillent et nous offrent du chocolat comme on en veut.

Voyage lent ensuite, jusqu'à Fulda. Arrêt et désinfection, encore ! Ravitaillement très généreux. Je dors à côté du train, avec beaucoup d'autres, étendus sur le sol avec une couverture et devant un feu fait de bougies entassées, cela fait un énorme feu.

Mardi 29 mai 1945

Longue attente en gare de Fulda, nous ne repartons que dans l'après-midi. Avec d'autres camarades de voyage, je suis monté sur le toit des wagons et suis assis au soleil. Nous chantons en traversant les petites villes un chant que nous ont appris les prisonniers qui voyagent avec nous (il y en a peu) :

*Les nazis, vainqueurs de naguère,
Croyaient en leur victoire ;
Mais contre toute espérance de gloire
Ils ont perdu la guerre,
Ils sont foutus,
Ils l'ont dans l'cul, dans l'cul, dans l'cul.*

Et tous nous brayons en scandant le rythme par nos battements de mains pour nous faire entendre par-dessus le bruit du roulement assez lent du train.

Voici Hanau, près de Francfort-sur-le-Main... et la pluie. Nous rentrons vite à l'intérieur des wagons.

Nous restons en gare tout en continuant de hurler ce refrain, puis peu à peu on se calme, et on reste là toute la nuit. Au cours de cette nuit, réveillé, je vois un certain nombre de gars de notre train, en train de voler tout ce qu'ils trouvent dans des wagons allemands stationnés près de nous.

Mercredi 30 mai 1945

Nous nous réveillons à Offenbach, un très gros faubourg de Francfort et nous y restons 4 heures durant. Je sors dans la ville et j'achète pour un compagnon de STO, près de la gare, des cigarettes à une allemande. Je bavarde un peu avec elle, mi en français, mi en allemand. Ce sera la toute dernière fois.

Voici Francfort, la plus grande ville du voyage. On passe le Main très lentement sur un pont provisoire. On s'arrête tous les 100 mètres en traversant la ville. On roule pendant près de 40km avant de se trouver devant le puissant Rhin, que nous passons sans problème, entre Mainz et Wiesbaden, deux villes voisines. Nous nous arrêtons en gare de Mainz.

C'est la ruée vers l'achat de bouteilles de vin du Rhin, pour 100 Marks à peu près, et je balance la monnaie aux gosses sur le quai.

Nouveau départ, et pendant au moins 50km nous restons sur la même grande ligne.

Il fait nuit, nous bifurquons alors plein Sud vers la Sarre par une petite ligne que nous ne quitterons pas. Elle passe par Lauterecken et la Sarre. En pleine campagne, un long arrêt. Je me réveille et je vois des gars pillant des cerisiers, je fais vite pour en faire autant... le pauvre proprio n'aura plus beaucoup de cerises !

Jeudi 31 mai 1945

C'est le petit matin, nous sommes stationnés à Homburg. Nous recevons un ravitaillement, toujours américain, avec petits pains et chocolat. On est en Sarre et un peu plus loin, à Neunkirchen, des sarrois nous offrent du thé. Nous sommes encore en Allemagne, mais très bien reçus. On a encore chacun un colis de la Croix Rouge.

Nous repartons vers Saarbrücken, nous longeons la rivière Sarre et nous nous arrêtons à Saarbrücken à la nuit. On a eu de longs arrêts ce jour-là.

Vendredi 1er juin 1945

Nous sommes réveillés peu après 4h du matin, par une voix qui nous dit : "Qu'avez-vous à déclarer : armes, appareil photo, jumelles ?"

C'EST LA FRANCE

Nous y sommes cette fois, voilà Bouzonville ! Ah le joli nom bien de chez nous. Ça sent bon la France ! Et nous voici à 5h, arrivant à Thionville. Nous sortons aussitôt tous des wagons pour raconter aux employés d'où nous venons et eux nous parlent de la France.

Nous sommes ensuite invités à venir. Nous sommes accueillis dans une grande salle où tout est très bien organisé. La première chose que l'on fait, après avoir pris un café et des croissants, c'est de donner notre adresse en France et le nom des personnes à prévenir. Ainsi fut expédié en mon nom un télégramme que je n'ai ni écrit, ni payé chez mes parents au 190 Boulevard Malesherbes Paris XVIIème et ce télégramme à formule unique pour tous :

"Arrivée en France de... Claude Gohin ...le... 1er juin 1945". Puis nous devons déposer dans une grande corbeille notre argent allemand, on nous donne alors un reçu qui sera totalement inutile. Pour moi je n'ai plus beau-

coup d'argent nazi, qui bien sûr n'a plus aucune valeur. Tout cela va assez vite, car c'est très bien organisé. Nous parlons un peu avec des habitants en attendant l'heure du déjeuner. On découvre la France libérée, mais la hausse des prix nous effraie un peu.

La salle de cantine est vaste et superbement décorée. Les repas sont simples, mais bons, et on peut y revenir le soir comme on veut. Nous passons la nuit sur des lits de bois, mais nous dormons bien.

Samedi 2 juin 1945

Nous attendons le départ fixé à 13h. Après le repas pris de bonne heure, le train roule lentement sur une petite ligne qui passe par Sedan, puis Mézières et Charleville. On descend à 10km de là et nous retrouvons dans un camp, le dernier, tout préparé et bien installé. On dîne sur place ce soir-là. Chacun se sépare peu à peu selon un plan bien établi, car les heures de départs sont différentes suivant les lieux où nous allons. C'est là que je perds tout à fait mes compagnons du départ de Mariendorf, car ils sont tous les deux du nord de la France.

Ceux qui nombreux vont sur Paris, prennent le train de nuit, un train spécial, vers 23h. Cette fois le retour est plus rapide avec de rares ralentissements, nous sommes plus de 1500.

Dimanche 3 juin 1945

PARIS, voilà Paris et sa banlieue qui défile en sens inverse du 19 juillet 1943. En ce petit matin, nous regardons ça avec des yeux éblouis, étonnés de revoir tout ce qui nous est familier, en place, après la tempête de cette guerre ravageuse. Les maisons pleines du soleil de ce matin d'été, cette joie, cet air de France qui nous fait revivre, PARIS. Un des nôtres est si impatient que lors d'un arrêt du train pas très loin de chez lui, il saute sur la voie et rentre à pied.

Enfin il est 10h quand le train, très long, entre gare de l'est. Aussitôt la musique éclate sous la voûte pour accueillir la jeunesse de France qui rentre d'esclavage. Tout se passe très vite ensuite...

On sort de la gare, on nous place dans des autobus et nous voilà en route vers les Grands

Boulevards. Tous les autobus s'arrêtent devant le cinéma Rex. Tout étourdis, nous nous retrouvons tous assis dans ce qui est le plus grand cinéma de Paris. 2000 personnes y tiennent²⁵. Tout de suite on nous distribue un casse-croûte et un verre de vin rouge et... cinq paquets de cigarettes, des gauloises bleues, et pour la première fois je ne les échange pas. Ce sera pour moi le début, très lent, d'une prise de goût à cette manie déplorable. Merci la France !

On nous adresse ensuite la bienvenue de la part de la République Française et du Général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire.

C'est ensuite la dispersion. Je reviens, je ne sais comment, car mes notes de l'époque n'en parlent pas, probablement par le métro avec mon gros manteau sur moi, mon chapeau sur la tête et à la main une valise. (il ne me reste de tout cela que la brosse à habits).

Ainsi affublé j'arrive à pied au 190 Boulevard Malesherbes, je monte au 4^{ème}, où si l'on attend mon arrivée, on ne sait le moment.

Grande émotion pour celui qui m'ouvre et pour moi, moi qui suis abasourdi... écroulé de fatigue, mais si heureux de revoir mes parents et mes frères et sœurs. Il me semble que François n'était pas là. L'après-midi je me souviens de beaucoup de gens de passages pour me revoir.

Après cette dure expérience de la vie et cette confrontation si intense avec l'horreur de la guerre, je demeure assommé et las, je n'ai pas de projet dans l'immédiat et ce 3 juin 1945 s'achève dans la nuit.

Tout est fini, tout est à faire.

²⁵ Cette période fait partie de l'histoire ancienne, car actuellement le Rex est divisé en plusieurs salles. ()

ÉPILOGUE

Juin 1945

Je me repose, et revois mes notes d'Allemagne.

Je vais dans les Musées avec avidité et la famille, enfin quelques-uns, aiment me suivre et écouter mon enthousiasme contenu en moi depuis tant de mois.

Je reçois des vêtements par le service d'entraide de la Paroisse Saint-François de Salles (paroisse du 190) et tout ce qu'il faut pour la saison, été comme hiver : sous-vêtements, manteaux, imperméable, costume, pull et chaussures.

Je renoue avec mes amis Routiers. Je prends contact avec les Routiers des Beaux-Arts (Le clan « Fra Angelico »).

Juillet 1945

Départ pour le camp Routiers d'été avec ceux que je connais depuis 1943, en Dordogne, près de Beaulieu. C'est un souvenir de grande joie pour moi, et de fraternité très forte.

De retour à Paris, je n'y reste pas longtemps et repars heureux d'avoir connu lors de ce camp un nouvel ami que je reverrai jusqu'en 1953. Il sera mon confident, son nom est Henri Roquebert. Me voilà en fin juillet à Pont-Audemer, chez mes cousins Leclerc, où j'ai été invité. J'y reste quinze jours. J'en profite pour faire des paysages à la plume ou à la gouache et bien sûr des ballades aux alentours.

Août 1945

Me voilà à Saint-Désert, j'ai peu de traces de ce séjour, peut-être la nostalgie de l'été 42. Sur la fin du mois, invité par les Roquebert, qui savent que je dois aller début du mois suivant à Lourdes. Je pars pour leur maison de vacances à Anglet, près de Bayonne.

Septembre 1945

Une bonne semaine à Anglet, au cours de laquelle je fais avec Henri et sa sœur, de grandes promenades, à la mer ou dans la montagne (ascension de la Rhune, qui domine

le Pays basque). Puis en, car jusqu'à Lourdes, où je retrouve le pèlerinage national des prisonniers et déportés. Nous sommes plusieurs milliers. Nous y restons trois ou quatre jours. Retour sur Paris, pour peu de temps. Je me retrouve avec Yves pour faire les vendanges, pendant quinze jours, chez un vigneron connu : Narjoux.

Octobre 1945

Je suis de retour vers le 10. Je commence par mettre en ordre l'ensemble de mes notes. Ça va me prendre plusieurs mois. Je commence à chercher du travail, sans précipitation à cause des tristes souvenirs de 42-43.

Novembre 1945

Même programme sans suite valable pour le travail. Pour le reste vous avez lu l'ensemble des notes reprises en 45-46.

Décembre 1945

Je revois Jacques Pétin quelques fois et j'entre au clan Fra Angelico. Je vois plusieurs fois par mois Henri Roquebert. Je rentre aussi aux Catholiques des Beaux-Arts. Ça durera quatre ans et je m'y ferai beaucoup d'amis et amies. J'ai une formidable soif de vivre ma jeunesse, celle dont je fus frustré durant plus de 5 ans. Je sors très souvent le soir et ne me couche guère avant minuit, voire 1h du matin.

Vers le 20 décembre, je trouve une place d'aide-décorateur dans une jeune société, « Moda », publicité, vitrines, stands. Et c'est là que me trouve 1946.

FIN

Mon père est mort dans la nuit,
le 24 juillet 2006,
juste après mon anniversaire le 23.



Autoportrait libéré

“J’ai une formidable soif de vivre ma jeunesse”

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Plus qu'un "Journal de guerre" — écrit au jour même — ce livre raconte l'histoire d'un jeune homme dont la jeunesse est bouleversée par cette guerre ignoble. Périple historique de 1939 à 1945, de Paris à Saint-Désert, en bourgogne, puis de Saint-Désert à Berlin avant le dernier retour... survivant de la barbarie.

"Simple histoire vécue sans prétention littéraire ; pour vous dire ce qu'il arrive entre 17 et 23 ans lorsque l'on est pris dans la furie d'une guerre sans merci, qui casse votre jeunesse, et pour message je vous crie :

PLUS JAMAIS ÇA"



Partage gratuit - libre de droits